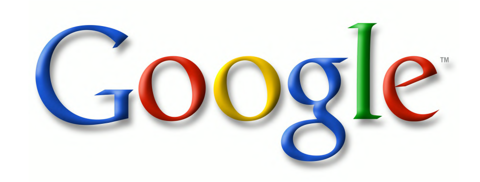
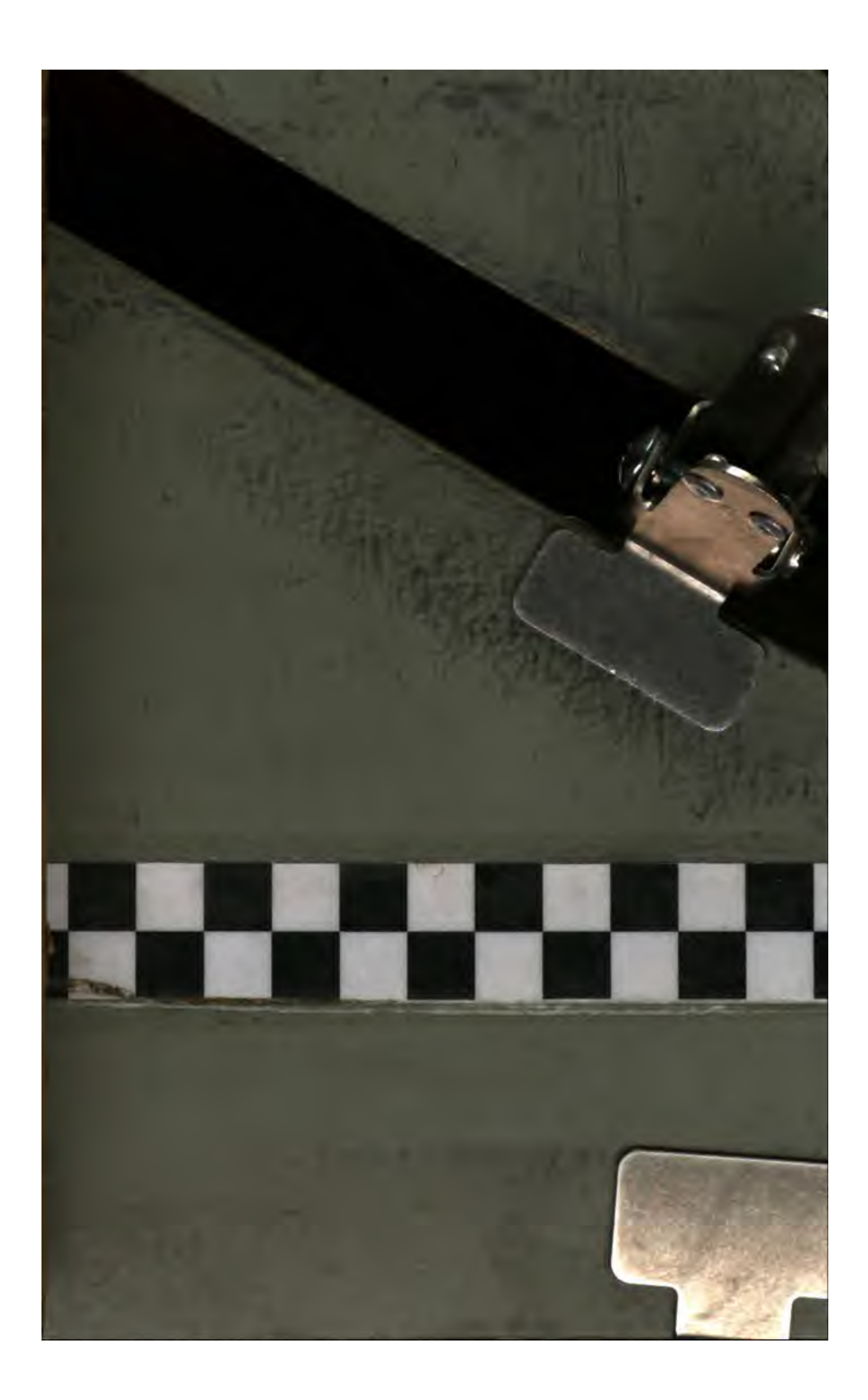
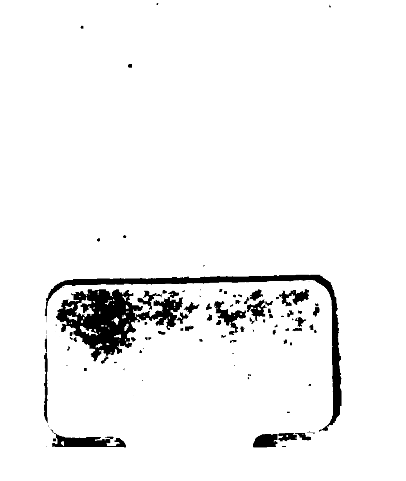






1048.



# LORD BYRON

EN

# ITALIE ET EN GRÈCE.

Imprimé par G. Schulze, 13, Poland Street.



BYRON.

# LORD BYRON

EN

# ITALIE ET EN GRÈCE;

OU

APERÇU DE SA VIE ET DE SES OUVRAGES D'APRÈS DES SOURCES AUTHENTIQUES,

ACCOMPAGNÉ

DE PIÈCES INÉDITES,

ET D'UN

TABLEAU LITTÉRAIRE ET POLITIQUE DE CES DEUX CONTRÉES,

[Charles]
PAR LE MARQUIS DE SALVO,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.



LONDRES:

TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER,
30, SOHO SQUARE;

À PARIS ET À STRASBOURG,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ.

1825.



*J'ai observé pour raconter,*
*J'ai écouté pour répéter.*

(Mme. de S.)

## NOTE DES ÉDITEURS.

Un ami de Lord Byron ayant appris la publication de cet ouvrage, nous a remis les vers suivans où l'on reconnaît la touche de ce grand poëte. Jamais homme en effet n'a été plus fier envers les hommes, et plus humble envers l'Auteur de la nature et ses ouvrages. On peut même rapprocher ces beaux vers de sa profession de foi qu'on lit à la page 307 de ce volume.

*The following lines were written by* LORD BYRON *in the Traveller's Album, at the Valley of Chamouny, Switzerland.*

All hail! Mount Blanc, Montanvert hail!
With thee I can associate still;
And should all other pleasures fail,
I'll stretch me by the murmuring rill;
Or into solitude I'll fly,
And commune with the Deity.

Far from the pride and scorn of man
The ruthless objects of their care,
The works of nature I can scan;
And sometimes bold, yet fearful, dare
Express the feelings kindly given
By the benevolence of Heav'n.

Above I came, above I go,
Alike unnotic'd and unknown;
Prest by a weight of lasting woe
From east to west by tempests blown:
No rest, no peace, until I fly
From time into eternity.

Yet why—yes, why should I complain?
Are not some other joys my own.
Joys which the multitude disdain?
To duller happier souls unknown.
Yes, I will bravely dare my lot,
Until I die and be forgot.

No need to add my humble name,
Ne'er mentioned yet by babbling fame;
Few wits demand to whom belong
These transports of a child of song,
One who would wish with poet's fire,
And daring hand, to sweep the lyre.

## VERS

### INSCRITS DANS L'ALBUM DES VOYAGEURS A CHAMOUNY, EN SUISSE,

## PAR LORD BYRON.

---

Je te salue Mont Blanc ! Montanvert salut ! je puis encore m'associer à toi. Devant toi les autres plaisirs disparaissent. J'irai me reposer au bruit du ruisseau limpide ou m'enfoncer dans la solitude, et communiquer avec la Divinité.

Loin de l'orgueil, et du mépris des hommes, loin des objets de leurs soins renaissans, je puis approfondir les ouvrages de la nature, et parfois hardi quoique craintif j'ose exprimer les sentimens qui je tiens de la bonté des cieux.

J'irai sur ta cime, oui j'irai comme un homme inconnu et inobservé ; oppressé sous le poid d'un chagrin sans remède : de l'est à l'ouest battu par les tempêtes, je n'ai ni trêve, ni repos jusqu'à ce que je sors du temps pour entrer dans l'éternité.

Cependant pourquoi—oui pourquoi me plaindria-je ! n'y-a-il pas d'autres joies que je puis appeler les miennes, joies que la foule dédaigne, et qui sont même inconnues à des êtres plus heureux ; oui je supporterai mon sort avec courage jusqu'à ce que je meurs pour être oublié.

Il n'est pas besoin d'ajouter ici mon humble nom qui n'a point encore été répété de la voix de la renommée. Peu viendront s'informer à qui appartiennent ces transports d'un fils de l'harmonie qui aurait voulu avec l'enthousiasme du poëte et de main bardie, essayer sa lyre !

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

FIN DE LA TABLE.

# LORD BYRON

EN

# ITALIE ET EN GRÈCE.

---

## REMARQUES SUR CES DEUX CONTRÉES.

Auditis aliquid novus adjicit auctor.

## CHAPITRE I.

*Premier Séjour de Lord Byron à Venise.*

Pour la seconde fois en 1816 Lord Byron quitta sa patrie, et après avoir traversé les champs du dernier carnage, après avoir parcouru le Rhin et la Suisse, il choisit l'Italie pour son séjour, et y resta plus de sept ans.

Le ciel d'Angleterre était quelquefois trop sombre et trop brumeux pour le génie du noble poëte. Les grands talens cherchent leur région, et sont hors d'équilibre tant qu'ils vivent

loin de leur atmosphère; celle de l'inspiration est celle qu'on trouve au-delà des Alpes. Tout est poésie depuis l'Adige jusqu'à l'Aréthuse, et le feu sacré qui brûle dans l'âme des êtres destinés aux plus beaux lauriers du Parnasse, se ranime au seul nom de la patrie de Virgile et du Tasse, de Théocrite et de l'Arioste, de Raphaël et du Corrège. Visiter l'Italie est pour les génies ce que pour les Musulmans est le pélerinage au tombeau du prophète. On ne croit point avoir mérité le ciel, si on n'a pas fait le pieux voyage. De même on ne s'estime pas de la famille des Muses, si on ne s'est jamais lustré dans les eaux de l'Eridan et du Tibre. Belle superstition, qui, loin de faire tort à l'esprit humain, lui montre le sol des grands souvenirs, et lui présente des modèles à imiter!

Après être resté quelque temps à Milan, Venise fut la ville à laquelle le noble poëte donna la préférence. Un Anglais aime à voir partout l'image du trident; et cet amour de la domination des mers, se montre même dans le choix de son asile.

A part l'originalité de sa position et le contraste des majestueux monumens de la puissance oligarchique avec les mœurs les plus simples et les plus populaires, Venise, par sa position, appartient, on peut dire, à la Grèce ainsi qu'à l'Italie ; et quel plus beau sujet de rêves pour un poète, et pour un Lord Byron ? Une ville qui avait partagé le sceptre des derniers empereurs d'Orient,* qui avait disputé au croissant, la possession de l'Olympe et le berceau des Grâces : une ville qui, pendant quelque temps, fit flotter son étendard sur cette terre classique, qui n'avait eu pour se défendre et pour la protéger, que ses débris, son nom et des souvenirs ! Le génie du barde de la Tamise devait s'emparer de toutes ces images, et en faire sa conquête. Son œil s'élançant de là vers les deux empires, les parcourait en saluant les ombres protectrices qui y planent, comme pour en surveiller la destinée.

* En 1225 les Vénitiens voulaient transporter à Constantinople le siége de leur gouvernement.—Sandi St. Civile.

Mais à part toutes ces belles illusions que prête l'histoire, rien n'est plus poétique que la ville même de Venise; sa construction, ses étonnans édifices, qui restent debout pour marquer les noms illustres, dont l'éclat et le pouvoir ont disparu avec la république! ce calme imposant des lagunes qui caressent les marbres des portiques, et qui forment de chaque palais, une espèce de forteresse habitée désormais par les tableaux et les statues, qui seuls se parent de la toge ducale—ce peuple qu'on voit sortir, pour ainsi dire, du sein des eaux, et qui, passe de rivage en rivage, chantant les amours d'Armide ou les tresses blondes des femmes de son pays—ce magnifique palais des Doges, monument du pouvoir et de la grandeur aristocratique d'une ville qui a traversé les siècles, spectatrice immobile des événemens et des révolutions des autres états, sans jamais changer ses institutions, ses abus, son indépendance—ce palais où la tyrannie, soutenue par les lois, enveloppée dans le plus grand secret, montrait son sceptre couvert du crêpe de la mort!—cette chambre où sié-

geaient les Dix revêtus d'un pouvoir inexorable, et où le soupçon présidait pour conseiller et prononcer l'arrêt fatal—cet arsenal d'où sortaient autrefois les galères et les bâtimens qui servaient à transporter les preux chevaliers, revêtus de la croix du Seigneur, les attendant ensuite au rivage pour les ramener dans leur patrie, ou pour trouver à leurs cadavres un asile, loin de la terre souillée par les infidèles, rapportant en même temps les trésors de toutes ces connaissances, dont l'Orient était resté riche dépositaire, comme des perles et de tous les dons précieux de la nature. Ajoutez à de tels souvenirs, et au spectacle de tous ces monumens, le genre de vie des habitans de Venise, qui, par sa singularité devait plaire à un homme d'un génie disposé à se purifier dans le calme, et à s'agiter et prendre un vol rapide, et presque miraculeux, au milieu de la gaieté d'un peuple qui se plaît à admirer et à applaudir.

Les Vénitiens, au sein de la tranquillité d'une ville immense, ont un caractère extrêmement gai et mobile. Leur imagination,

comme les vagues de leurs lagunes, s'agite au moindre souffle ; leurs discours offrent toujours des images ; il y a de la poésie dans leur langage, de la joie dans leurs expressions, de la familiarité dans leurs actions, de la franchise dans leur hospitalité ; ils conservent encore les belles phrases pour l'amour, et les débitent sans cesse aux femmes qui ne savent agréer aucun autre langage. On peut même dire qu'elles ne reçoivent d'autres déclarations que celles compilées par le code de la galanterie reçu dans leur magistrature. Mais ce que les Vénitiens savent mieux que personne, c'est la manière de bannir les mortelles étiquettes qui rendent les sociétés ou lourdes et gênantes, ou théâtrales et gothiques. On peut dire que les étiquettes ne sont que le ridicule des formes *légitimées* par les convenances.

Les Vénitiens savent admirer, ou pour mieux dire, se plaisent à admirer ; et c'est déjà une grande marque d'hospitalité morale, que l'hommage gratuit et généreux de l'admiration ; je dirai mieux, c'est une espèce d'ac-

cueil à l'amour-propre du mérite qui souvent est irrité du dédain ou de l'indifférence qu'il rencontre dans différens pays, ce qui cause cette indignation qui présente, dans les circonstances, de faux tableaux à l'histoire.

Un poëte est toujours sûr de plaire en Italie; il y a sympathie dans les images, et *reflèt* dans les fictions; par un contraste bien bizarre, les Italiens aiment plus la pensée poétique que le simple langage, pendant qu'on peut dire qu'eux-mêmes abusent de cette espèce de versification quelquefois monotone: mais c'est peut-être par cela même que ce genre de poésie n'est plus une sensation pour eux. L'Italien qui aime à causer, n'aime pas à écouter de simples phrases; et le sententieux du génie, le mot d'un être inspiré, le touche par une sorte d'éléctricité morale. L'Italien, en général, ne connaît pas les sensations médiocres: l'enthousiasme avec lequel il exagère et anime ses discours est en lui involontaire. C'est l'expression *du plaisir, du beau*, qui lui échappe par un élan qu'il ne peut arrêter.

Lord Byron aimait extrêmement ce séjour

paisible et gai, imposant et malheureux en même temps ; car la fortune, qui n'avait jamais eu de vicissitude pour cette ville, l'avait quittée dans un instant, sans lui laisser même l'éclat d'une grande chûte.

Un Anglais qui respecte les hommes, et se croit l'égal de tous, mais qui en même temps conserve la fierté d'un beau nom, comme Lord Byron, devait être touché du mélange d'une certaine démocratie dans les habitudes de la vie sociale avec un respect étonnant pour les *Excellences*. Le peuple Vénitien, malgré la catastrophe du gouvernement sous lequel il vivait, voit toujours dans les noms des *Contarini*, des *Pisani*, des *Gradenigo*, des *Cornaro*, *&c.* les anciens chefs de la république ; et pendant que tous ces *Rois détrônés* se mêlent avec les hommes de toutes les classes, pendant qu'ils se confondent dans des cafés, et dans des repas publics avec les gens du peuple, ils sont sûrs du respect qu'on leur accorde et de la considération dont ils jouissent, comme nobles et comme anciens protecteurs de leur pays. On observe encore, à Venise, la satisfaction qu'un individu du bas

peuple éprouve en faisant une révérence respectueuse à un *Ezzelenza padrone*. C'était pourtant cette féodalité d'opinion, ce dévouement pour les *castes* souveraines et primaires, qui avait conservé la république à l'abri des révolutions et des influences extérieures, qui, avec d'autres principes, en auraient fait, depuis long-temps, la proie d'une puissance étrangère.

Que l'âme d'un jeune poëte devait jouir de toute la volupté d'une imagination caressée par ce ciel qui se montre toujours la région des bienheureux ! Une ville aussi singulière, aussi bizarre, aussi historique, une ville telle que Venise, qui sort du milieu des flots comme par enchantement, ou, comme il le dit lui-même, " Rising like a new Cybele from the " Ocean," devait-être, pour quelque temps, une espèce de foyer à l'inspiration du barde anglais. Il en sentait toute la puissance, et sa plume parut quelquefois arrachée des ailes d'Homère ou d'Ossian, " So much so, as al-" most to make the reader believe that the " general climate to which he had now re-

" moved, had wrought a happy effect upon
" his mind."

Sous le ciel d'Italie, Lord Byron acheva le pélerinage de Childe Harold, et de retour à Venise, il écrivit son dernier chant. Comme son style se ressent de ce baume inspirateur, où tout est harmonie, et qui donne à la pensée le souffle de la poésie !

Peut-être, cependant, trop passionné pour cette ville qu'il aurait voulu voir dans son premier état politique, le noble Lord, en parlant de Venise, exprime toute son indignation contre le pouvoir qui l'a assujettie à son nouveau sort ; mais le poëte ne voyait que le résultat des derniers événemens ; ce n'est que cette époque qu'il accuse de la perte de la liberté d'une république qui, selon lui, ne devait jamais cesser d'être ! Si, pourtant, son génie avait voulu remonter au bouleversement que la fin du dernier siècle produisit dans tout l'ordre politique de l'Europe, et surtout dans les petits états, il en aurait peut-être expliqué la véritable cause.

La république française, conquérante, était également ennemie des républiques aristocratiques et des monarchies, elle voulait tout envahir, tout détruire, et remplacer par elle-même ce qui existait. On peut dire que Venise avait cessé d'être république, dès que la révolution avait franchi les Alpes. Son titre à la conservation, et au respect des autres puissances, était la longévité de son gouvernement, et c'était justement ce titre que la révolution voulait attaquer. Le général français, en tranchant le fil d'une existence de treize siècles, fit, dans un instant, ce que plusieurs princes de la maison d'Autriche n'avaient pas osé faire ; et commit, pour ainsi dire, en faveur de cette maison, le sacrilège de la première invasion ; il viola la Vestâle des siècles.

L'existence de la plus ancienne des républiques modernes était valétudinaire, sans force, sans énergie, et presque sans vitalité; Venise se conservait intacte, parce que personne n'osait la toucher. C'était une plante dans une serre-chaude, menacée de périr,

si elle était exposée aux rigueurs de l'atmosphère.

En présence des grandes masses, les petits états neutres ne peuvent pas se conserver : ou ils doivent disparaître, ou ils doivent se ranger du côté du plus fort, qui finit par détruire leur ancienne organisation ; la neutralité est l'attitude d'une grande puissance, et le danger d'une petite. Si Napoléon empereur et roi voulait faire ensuite un seul royaume de l'Italie, il ne pouvait pas conserver Venise république ; et si de tous les pays, il ne voulait faire *qu'une France*, cette petite aristocratie insulaire devenait un plaisant épisode à son grand poëme. Prétendre ensuite que l'Autriche, qui, depuis long-temps convoitait l'état Vénitien, manquât l'occasion de le prendre pour elle, après en avoir goûté la domination, avant la paix de Presbourg, et cela par simple sentiment de philanthropie, pour replacer les Doges, les Quarante, et les Dix, c'était un peu trop exiger de la politique et des scrupules des cabinets. Parlez ce langage aux acquéreurs des biens nationaux, et vous verrez que

les particuliers même sont révoltés de remettre les choses dans leur ancien état.

Il était cependant permis à la brillante imagination d'un poëte, de plaindre le sort d'une ancienne république, qui avait donné l'exemple le plus rare, de s'être conservée sans jamais changer de forme, toujours indépendante de la domination étrangère; il était permis de pleurer le sort d'une ville, que les beaux-arts ont paré de tant de chefs-d'œuvre, qu'elle dispute au Vatican, et à la patrie des Médicis l'hommage de l'admiration. Cette idée "*Elle n'est plus ce qu'elle a été*," suffisait à l'énergie des regrets poétiques du sublime Lord Byron. Ce n'est point sur des débris qu'il reporte les souvenirs des grandeurs passées et des noms tracés par l'histoire, ni sur les vestiges d'un portique, ou des temples de Jupiter et de Minerve, ni sur les tombeaux de Thésée, de Périclès, de Fabricius ou de Marc-Aurèle, monumens qui font rêver aux siècles de cette antiquité que nous admirons, à mesure qu'elle recule, et que nous regrettons, parce qu'elle ne peut pas nous appartenir. On a tout

épuisé pour déplorer la perte de ces temps-là, et on a usé, pour ainsi dire, tous les hommages que chaque siècle a rendus à ces époques admirables. Les anciens Grecs, les anciens Romains, Palmire, Carthage, etc. ne sont pour nous que des pensées historiques ; les débris de leurs monumens servent de modèles aux génies des beaux-arts ; mais ils ne sont pas ceux de notre patrie, ceux qui ont été bâtis par nos pères ! Ce n'est pas notre religion qui a été révérée dans ces temples ! Nos murs et nos autels appartiennent à notre époque, et cette première période de l'existence politique des anciennes sociétés a été bouleversée et anéantie ; les peuples du nord minèrent la première race des peuples du midi, et la croix du Seigneur fit disparaître l'Olympe. Nous ne devons à ceux qui nous ont précédés, de si loin, que le simple tribut d'une connaissance d'érudition....Mais à Venise, le spectacle de tout ce qui existait est encore présent ; les individus sont en partie les mêmes qui régnaient, et qui déposaient leur pouvoir pour obéir à leurs concitoyens. Tous les mo-

numens sont intacts, les mœurs, les usages n'ont pu changer......tout parle, tout se montre......chacun dit ce qu'il a été dernièrement....les édifices, les places, la ville entière paraît vous indiquer ce qu'elle a perdu, et, comme dit Lord Byron, *les temples, les palais, les colonnes, tout semble porter le deuil; le lion lui-même paraît humilié :* on croit lire partout—Ici je regnais, maintenant j'obéis; mon nom et mes lois étaient l'objet de la curiosité des étrangers,......on m'admirait malgré les défauts de mon gouvernement; maintenant on me plaint! Mais mon sort était inévitable; le destin s'était fatigué de me conserver; mon inviolabilité, respectée par les siècles, avait choqué la fortune; j'ai dû finir...... Un grand orage politique a englouti l'édifice de mon gouvernement!....Toutes ces idées étaient des sensations pour l'auteur de Childe Harold; et un poëte qui plaint le sort d'un individu, ou d'une nation, trouve toujours dans son imagination plus d'idées que s'il voulait les louer.

Lord Byron s'était si bien identifié avec

les mœurs Vénitiennes, que sa plume, qui avait tracé le Corsaire, cette plume si forte, si vigoureuse, si hardie, nous peint Beppo et ses aventures dans un style fort gracieux : *J'ai appris d'autres langues*, dit-il, dans Childe Harold, *j'ai cessé d'être étranger dans des pays qui ne sont pas le mien.*

Dans Beppo, comme dans toutes les productions de Lord Byron, il est à remarquer que rarement son imagination se borne au sujet qui l'a frappé d'abord. A peine un premier mouvement a donné l'essor à sa pensée, que son génie, comme une émanation de la création, enfante cent tableaux variés qui se groupent avec l'ensemble, mais qui, chacun à part, peut inspirer un tel intérêt à pouvoir rivaliser avec le sujet principal. Le talent de Lord Byron est semblable au feu élémentaire, qui féconde tout ce qui est atteint par ses étincelles. Un objet arrête de préférence sa pensée ; mais cet objet ne sert, pour ainsi dire, que de thême à ses sublimes conceptions. Son génie est un prisme à travers lequel réfléchissent cent

images différentes ; et pendant que son esprit colore ses tableaux poétiques, son âme lui dicte ses profondes pensées.

Dans Beppo, Lord Byron, comme tous ceux qui aiment à parler des usages italiens, n'a pu se dispenser de parler des *cicisbés*, des *cavalieri serventi*, et de *l'habitude qu'ont les dames italiennes d'avoir*, selon son expression, *deux maris*. Malheureusement on confond les idées et les temps sur un tel sujet, et il paraît que peu de personnes veulent se donner la peine de porter un jugement impartial sur le tableau des mœurs domestiques en Italie.

Si l'on réfléchit attentivement, dans tout cela, je trouve qu'il n'y a que le mot qui fait impression, et qui a fait fortune en faveur du sarcasme auquel il a prêté matière ; mais si, au lieu d'appeler *cicisbé* et *cavaliere servente* la personne qui s'occupe à servir une dame, on l'eût nommé l'ami de la maison, je suis persuadé qu'un tel usage (qui, à quelque petite différence près, est celui de tous les pays), n'aurait pas été le sujet de tant de chapitres dans les livres des voyageurs, ni n'aurait rempli tant de pages

soulignées dans les jolis albums des dames, ou dans les tablettes des observateurs de salon, de même qu'il n'aurait pas servi à la plaisanterie, dans les cercles où on manufacture de l'esprit.

On peut appeler l'usage des *cibisbés* et des *cavalieri serventi* une émanation dégénérée de la chevalerie. *Mon Dieu, ma dame et mon roi,* étaient les mots d'ordre des preux chevaliers; ils étaient leur devise. Servir sa dame, la protéger, combattre pour elle, voilà le véritable emploi du vaillant. Les pages, les suivans, les chevaliers d'honneur étaient autant de *cicisbéi* et de *cavalieri serventi.* Certes, il y avait plus de féodalité dans les formes, plus de romantique dans le tableau, plus d'illusion pour le drame domestique; car dans les siècles passés, tout était théâtral et pompeux. Les costumes, les usages, les actions même avaient des classes; la société était, pour ainsi dire, un composé de quadrilles; mais tous ces êtres, destinés à courtiser la belle châtelaine ou la malheureuse orpheline, étaient-ils autres que des *cicisbés* à promotion? La jeune princesse,

l'aimable héritière, la dame à sentiment, la confidente, etc. n'attendaient-elles pas pour se montrer en public, qu'elles fussent accompagnées par ceux qui portaient leurs devises, et qui prononçaient hautement le nom des reines de leurs cœurs ? Cet esclavage, dont on était si fier, était plus théâtral, plus fastueux, si l'on veut, mais presque aussi ridicule que le sommeillant métier des *cicisbés* et de *cavalieri serventi* italiens ? Les troubadours n'étaient-ils pas employés à chanter exclusivement la beauté et les charmes de la dame à laquelle ils se vouaient ? Et ces *cicisbés*, poëtes et chanteurs, n'enduraient-ils pas, comme ceux d'Italie, les lois les plus sévères de la part de celles qui les inspiraient ? On peut dire, tout au plus, qu'alors il y avait dans tous ces usages plus de poésie, et que maintenant tout cela est très-prosaïque.

Lorsque les intérêts publics ont arraché les hommes de leurs occupations sentimentales, cette classe d'employés auprès des dames a commencé à disparaître, et le page, le suivant, le chevalier ont fait place aux escamoteurs

rusés des petites entrevues ; d'autres oublièrent entièrement de s'en mêler ; la politique et la tribune firent déserter le boudoir. En Angleterre, où les affaires publiques ont occupé presque de tous temps la masse de la nation, on n'a jamais pu organiser des places pour le service de la galanterie. Les mœurs de la société ont été formées par les intérêts du gouvernement ; une fois que les hommes ont été appelés à les discuter, ils ont pensé qu'il valait mieux être citoyen que *cicisbé* ; mais en France, où, jusqu'à la révolution, la société était la cour, et où les mœurs de salon étaient une puissance à part du gouvernement, c'était un titre flatteur pour l'amour propre des hommes distingués, de les savoir employés à courtiser les femmes de qualité, ou celles qui avaient de l'influence ; on évaluait, pour ainsi dire, l'échelle du mérite de chacun par le choix de la personne ; ainsi, tous ces petits-maîtres assidus au service des beautés sévères, ou complaisantes, n'étaient que des *cicisbés* ou des *cavalieri serventi* ; mais ce titre en France aurait servi pour en faire disparaître l'usage ; le ridi-

cule se serait emparé des noms, et aurait garanti la plaisanterie qui, dans ce pays, que l'esprit et l'amabilité n'ont jamais déserté un instant, a toujours exercé le pouvoir le plus absolu ; un simple calembourg aurait mis en fuite toute la légion des adorateurs. La révolution fit faire banqueroute aux habitudes d'une société tranquille *et sine cures.* Dès-lors cette bureaucratie sentimentale a été dissipée complètement, et les anciens employés se métamorphosèrent en orateurs, en factieux, en démagogues.....en braves, ce n'était pas nécessaire ; ils l'étaient.

En Italie, où la jeunesse avait si peu d'occupation, où les poëtes, surtout après le sixième siècle, ne savaient chanter que l'amour et les plaisirs d'un climat fortuné ; où il n'y avait d'autres intérêts publics que ceux réglés par un sort inaltérable, et administrés par un très-petit nombre d'employés, on devait tenir aux anciens usages de la galanterie. Les jeunes gens, ainsi que ceux d'un certain âge, postulaient un emploi auprès d'une dame, comme une ressource à leur existence ; le sentiment était une

occupation, et le dévouement à une belle était réputé une place. La poésie oisive célébrait ces formes indolentes d'une société hospitalière pour les aspirans au culte du sexe, et le théâtre en faisait agréer les usages. Lorsque l'Italie *fut décorée du nom de république cisalpine*, la classe de *cicisbés* allait être fondue dans celle de législateurs; mais ce premier acte du drame de la Péninsule fut interrompu bien vite, et toute la pépinière des nouveaux politiques resta disponible. Dès que l'Italie devint royaume Lombardo-Vénitien, tous les anciens *cicisbés* portèrent des moustaches, et au lieu d'assister à la toilette de leurs dames, ils allèrent au quartier-général. Depuis ce temps-là, les anciens usages disparurent, ainsi que les anciennes habitudes des pays arrosés par l'Adige et le Pô*; et quoique l'Italie ait repris presque la même physionomie politique, excepté Gênes et Venise,

* Dans la partie méridionale de l'Italie, et surtout à Naples et en Sicile, cet usage a été, de tous temps, inconnu.

quoiqu'on lui ait rendu le patrimoine du *dolce far niente,* la direction de l'esprit public se ressent pourtant d'un changement de vingt années, et le tableau de la société n'est pas le même qu'on se plaît souvent à le peindre.

Dans un autre endroit de Beppo, Lord Byron dit : " Les Vénitiennes sont charmantes; " elles regardent à travers leurs jalousies, ou " appuyées sur les balustrades," etc. " Il est " vrai de dire qu'elles sont, pour la plupart, " fort jolies, et pour le malheur des cœurs sen- " sibles, elles aiment à le faire voir." Il continue son chapitre sixième, en disant : " Les " regards appellent les œillades, à celles-ci " succèdent les soupirs, bientôt après vien- " nent les désirs, ensuite on se permet quel- " ques mots, et enfin une lettre est remise par " un Mercure, qui n'a point d'ailes au talon " comme celui de la fable." Mais est-ce que tout cela n'appartient pas au tableau de toutes les femmes, de tous les hommes, de toutes les intrigues dans tous les pays du monde ? Quelle est la femme qui n'aime pas à faire voir qu'elle est belle, et qui ne regarde à travers la jalousie,

ou appuyée sur une balustrade, lorsqu'elle est chez elle, et qu'elle veut voir et être vue ? Il n'y a que les femmes musulmanes qui soient destinées à cacher leur beauté ; mais le prophète sait tout ce qu'il en coûte à ces jolies victimes ! elles ne demanderaient pas mieux que de s'émanciper d'un tel usage, si les maris n'avaient pas la vilaine habitude de les tuer ! Perdre l'hommage de l'admiration, c'est mutiler le principal organe de l'existence morale du sexe ; quelle est la Vestale la plus rigide qui n'aimât qu'on sache qu'elle est belle ! et quelle est la beauté sévère qui ne fasse quelque chose pour faire connaître ses charmes ? Quant à la marche que, selon Lord Byron, on suit à Venise pour préparer et amener une intrigue, il me paraît que cette marche est aussi celle de tout le monde. Partout " les regards appellent les œillades" et celles-ci appellent les soupirs......... J'en appelle à tous ceux qui ont engagé les sentimens les plus solennels dans des traités de fidélité et de constance, ainsi que ceux qui ne se sont engagés à rien, pour me dire s'ils ont jamais connu d'autres préliminaires, supposant même

qu'on puisse supprimer la dernière formule de la lettre qui, quelquefois, devient importune aux personnes qui n'en ont pas l'habitude.

La poésie de Beppo a des beautés ravissantes; il passe de la plaisanterie la plus spirituelle et des remarques sur sa patrie, au tableau de la société vénitienne, de la toilette des dames, des usages du bas peuple, avec tant de naturel et de grâce, que si l'aventure de Laure n'était pas très-connue, par les différentes traductions qu'on en a faites, je me ferais un plaisir d'en rapporter plusieurs stances qui frappent par l'originalité du style et de la pensée.

Beppo ne fut pas la seule production qu'on peut appeler fruit du séjour de Lord Byron à Venise. L'histoire de la république de Venise a toujours occupé l'imagination des plus grands poëtes, et a exercé la plume des politiques les plus éclairés. Cette république, organisée par des réfugiés, élevée comme un des monumens les plus remarquables de l'industrie des hommes, qui surent faire un rempart contre les ravages du plus terrible des conquérans barbares, cette république qui a su, dès le commence-

ment de ses institutions, donner beaucoup d'énergie à son gouvernement, en éloignant tout ce qui pouvait produire la faiblesse de l'état ; qui avait su combattre et triompher des plus grandes puissances, qui avait partagé le sceptre de Bizance, qui avait étonné l'Europe par son commerce et son industrie, a eu, de tous temps, des hommes capables des plus grandes vertus comme des plus grands crimes. Sa jalousie politique, ainsi que ses institutions, ont dû, dans différentes époques, produire des événemens plus propres aux républiques, qu'aux gouvernemens absolus, je veux parler des conspirations contre l'usurpation du pouvoir d'une part, et des complots aristocratiques contre la liberté ou les prétentions du peuple de l'autre. L'aristocratie soupçonneuse voulait toujours soutenir son pouvoir par ses actes de cruauté ; son autorité n'avait point de bornes, l'action de son gouvernement devait être un mystère.

Lord Byron, très-versé dans l'histoire de cette ville, voulut s'emparer des deux événemens les plus tragiques que présentent les annales de Venise ; la Conjuration du Doge Marino Fa-

liero, et la Mort des deux Foscari. Shakespeare et Otway, avaient choisi des sujets moins historiques dans les archives de cette république.

Si l'on voulait analyser les beautés de ces deux productions, on pourrait s'étendre beaucoup à relever les morceaux sublimes qui montrent partout le génie de Lord Byron. Le tableau du caractère violent du Doge Faliero, qui ne sait pas souffrir l'idée que les Quarante n'ont pas puni l'insolence de Steno d'une manière digne de celui qui avait sauvé la patrie dans plusieurs combats ; cette manière de montrer que l'homme le plus orgueilleux devient très-populaire, lorsqu'il s'agit de venger une offense particulière ; le touchant dialogue du vieillard Marino avec sa jeune femme; Marino, qui par sa générosité, avait su trouver la manière de se faire aimer ; langage beau et vrai, le seul qui pouvait faire oublier à la belle Angelina les rides et les cheveux blancs de son mari ; le remords et le jugement que le Doge Faliero porte sur lui-même, au moment qu'il s'engage à servir de chef aux conjurés : tous ces tableaux sont d'une force et d'une énergie étonnantes.

On est ravi en lisant ce morceau, lorsque Faliero déclare à Bertouche sa position en qualité de Doge : " Observez avec moi," lui dit-il, " les sombres vices de ce gouvernement. Depuis l'heure qu'ils m'ont nommé Doge, Doge " nommé par eux, adieu le passé ; je mourus " pour tous ceux qui avaient été mes amis, ou " plutôt ils furent morts pour moi ; plus d'alliés, plus de famille, plus de vie privée ; tout " me fut ravi. On ne s'approcha plus de moi, " c'eût été me donner de l'ombrage ; on ne " pouvait plus m'aimer, la loi ne le disait pas ; " on me traversa dans tout, c'était la politique " du sénat ; on se joua de moi, c'était un devoir pour un patricien ; on m'outragea, c'était le droit du sénat : on ne pouvait me " rendre justice, c'eût été donner des soupçons : j'étais donc l'esclave de mes propres " sujets, et l'ennemi de mes amis ; j'avais des " espions pour gardes ; le manteau ducal pour " puissance, la pompe pour la liberté, des geôliers pour conseils, des inquisiteurs pour " amis ; et la vie était pour moi un enfer. Il " me restait une source de repos, ils l'ont em-

" poisònnée ! mes chastes dieux domestiques
" ont été brisés dans mes foyers, et sur leurs
" autels sont venus s'asseoir la licence hideuse
" et le mépris au rire insultant."

Après avoir fait parler au Doge Faliero le langage de la passion qui ne l'empêche pas de lui faire envisager les malheurs de son état, il le fait parler en homme qui sent combien doit lui coûter le plaisir de la vengeance. Il n'y a pas un tableau moral, peint par Lord Byron, qui ne vous frappe et qui ne produise une sensation différente de celles qu'on a éprouvées par d'autres récits sur de pareils sujets. Ecoutons ce beau dialogue.

LE DOGE.

C'est donc décidé ; doivent-ils tous périr ?

ISRAEL BERTUCCIO.

Qui ?

LE DOGE.

Ceux qu'unissaient à moi le sang, l'amitié, l'âge et nos communs exploits,—les sénateurs.

ISRAEL BERTUCCIO.

Vous avez prononcé leur arrêt ; il est juste.

LE DOGE.

Oui, il te semble juste ;—et il est juste pour toi : tu es un patriote, un Gracchus plébéien, l'oracle des rebelles, le tribun du peuple ; je ne te blâme pas, tu obéis à ta vocation ; ils t'ont frappé, opprimé, méprisé. J'ai été leur victime comme toi ; mais toi, tu n'as jamais parlé avec eux, tu n'as jamais partagé leur pain et leur sel, leur coupe n'a jamais effleuré tes lèvres, tu n'as point été élevé avec eux, tu n'as point mêlé tes larmes aux leurs ; tu n'étais point de leurs fêtes, tu n'as jamais répondu à leur sourire par un sourire, tu n'as point mis en eux ta confiance, tu ne les a point portés dans ton cœur comme je l'ai fait. Vois mes cheveux blancs, ils sont blanchis par l'âge, comme ceux des anciens du conseil ; je me souviens du temps où ils étaient noirs comme l'aile du corbeau, lorsque nous allions saisir notre proie autour des îles conquises sur le perfide Musulman ; pourrai-je les voir souillés de sang ? Chaque coup de poignard me semblera un suicide.

Toute cette tragédie est remplie de beautés ravissantes, et on ne se lasse jamais de relever les traits du génie de l'auteur.

Sans vouloir prononcer si Marino Faliero et les deux Foscari peuvent être comptés parmi les chef-d'œuvres dramatiques, il est sûr qu'on peut les regarder comme des morceaux sublimes de poésie.

La scène n'est pas toujours le thérmomètre du mérite de la pièce. Souvent le beau poétique ne produit pas l'effet théâtral; une phrase, un mot, un geste, une expression, quelquefois même très-prosaïque, décident du succès du drame. Alfieri n'était pas aussi bon poëte que véritable Romain, véritable Grec, parfait conjuré; mais pourtant son langage convient à l'action qu'il veut peindre; sans beaucoup d'images, il est sûr de produire l'illusion du vrai. Une composition dramatique a un dessein et des formes qu'on ne peut alonger ni rétrécir, ces proportions gênent souvent l'inspiration poétique, car, on ne peut pas trancher ou affaiblir le langage et l'action

du sujet tragique par des images qui ne nous rapprochent pas de la réalité.

On n'aime pas à entendre un acteur, qui a pris l'engagement envers le public, d'être l'homme de telle époque et de telle circonstance; on n'aime pas, dis-je, à l'entendre parler poétiquement sur le soleil, ou sur la lune, etc. ou moraliser pendant un quart d'heure. Tout ce qui est sublime dans un poëme épique peut nuire à l'effet d'une tragédie. Je pourrais faire à ce sujet des remarques sur différentes pièces pour lesquelles le public a paru injuste, ou sur celles qui ont obtenu beaucoup de succès, quoi qu'elles n'aient pu être à l'abri d'une critique très-sévère. Mais mon objet n'étant pas l'analyse littéraire des pièces de Lord Byron, comparées avec celles des autres, toute digression, sur un tel sujet, est étrangère à mon thème.

Comme sujet tragique, les deux Foscari auraient pu réussir sur le théâtre Anglais. Shakespeare avait deviné que ses compatriotes avaient besoin de grandes sensations.

Le théâtre est en partie le thermomètre du caractère d'une nation : le beau plaît de préférence aux Français ; tout ce qui frappe l'imagination plaît aux Anglais.

Le peuple Anglais, de tout temps, ayant été spectateur de grands crimes, acteur dans de grandes révolutions, était accoutumé à n'être ému que par les objets les plus forts et les plus extraordinaires ; les événemens politiques de son pays l'avaient élevé à des sensations dramatiques, et il a fallu peindre toutes les passions dans leur vigueur, et le malheur dans toute son épouvantable énergie, pour réussir à plaire et inspirer un intérêt qui était en partie national.

Quel horrible tableau est celui de la tyrannie *des dix démons* dans la tragédie des *Foscari*. François Foscari qui se voit obligé de souscrire à la peine de la torture que trois fois on fait subir à son fils, jugé sur de simples soupçons, pour avoir conjuré avec des étrangers!....Brutus doit condamner lui-même ses enfans coupables. Foscari doit rester impassible spectateur des tourmens qu'on fait éprouver à

Jacques son fils unique, qui, peut-être, n'est point criminel ! L'inhumanité est-elle donc une vertu pour ceux qui se nomment républicains ? Et quelles sont ces sociétés absurdes qui ont voulu se former des droits à l'admiration des hommes, et qui se sont proposées comme modèles de civilisation, lorsqu'elles ont toujours foulé aux pieds les sentimens les plus sacrés de la nature ? Si la terreur et la cruauté devaient toujours présider à la liberté, quel cœur pourrait choisir le culte de cette idole ?

Mais ce n'est point tout pour le vieux Foscari, d'avoir souscrit à la condamnation de Jaques ! —Il est accusé lui-même, ou, pour mieux dire, on le croit inutile au service de l'état. Cette famille des Lorédans, destinée à venger les ombres de ses ancêtres, veut savourer sa colère contre un vieillard qui, pendant soixante ans, a rendu de grands services à sa patrie ! Et, comme dans ce gouvernement capricieux, et souvent injuste, tout homme qui accusait avait raison, et celui qui était accusé, se trouvait dans l'impossibilité de se défendre ; on ôta à François Foscari l'autorité de Doge, et on

lui fit entendre le son fatal de la cloche qui lui annonçait un successeur ! François Foscari, qui avait résisté à la douleur qu'il avait éprouvée, comme père, tombe mort dans l'instant qu'il sait qu'un autre va être élu à sa place !

Qu'on explique maintenant la nature humaine, et qu'on dise que les passions factices, telles que l'ambition, etc. ne sont pas plus fortes que les sentimens ? Mais à quatre-vingts ans il n'y a plus d'énigmes. L'état du Doge Foscari n'était qu'une agonie, il n'attendait que le dernier coup, pour émettre le dernier soupir.

Lord Byron, dans cette tragédie, donne à l'amour de la patrie un empire au-dessus de toute autre affection ; et, comme s'il reportait à nos temps ces sentimens Spartiates et Romains qui faisaient briller le devoir de citoyen, aux dépens de la voix énergique de notre organisation, il peint le jeune Foscari avec un caractère antique : " I could endure my dungeon, for it was Venice."*

---

* " Je pouvais supporter ma prison ; c'était Venise."

“ I could support the torture, there was
“ something in my native air that buoy'd my
“ spirits up.”*

Lorsque sa femme accuse sa patrie il dit:

“ I am silent, who dares accuse my country?”†

Quoique de nos temps, ce langage soit bien rare, on peut pourtant concevoir qu'un noble Vénitien, qui faisait partie d'un gouvernement oligarchique dans une ville qui étonnait l'Europe par la fermeté de son gouvernement, par les exploits de ses armes, par ses richesses et son commerce, on peut concevoir, dis-je, que, pour un noble Vénitien, Venise devait être son idole. Le sentiment de la patrie est en raison directe du prix qu'on met à être citoyen, et de la considération avec laquelle les étrangers évaluent le lieu de notre naissance. Dans un grand état, où une seule classe ne fait pas le

---

* “ Je pouvais endurer la torture; il y avait dans l'air “ natal un souffle vivifiant qui relevait mes esprits “ abattus.”

† “ Je me tais; qui ose accuser ma patrie?”

pouvoir, ce sentiment doit être moins fort; mais à Venise où un patrice représentait une portion de l'autorité suprême, et où il pouvait être un jour roi à son tour, il était bien naturel de nourrir les sentimens qui, autrefois, appartenaient aux citoyens de ces petites républiques qui font tant de bruit dans l'histoire.*

On peut dire que, dans cette tragédie, Lord Byron n'a pas mis cette force d'expression qui est propre à son talent poétique. Les caractères sont faiblement tracés et le sujet des Foscari qui prête à des tableaux magnifiques par le

* De nos temps même, après l'époque de la bataille d'Austerlitz j'étais à Venise: chaque voyageur qui venait de Paris vantait les amusemens de cette ville qu'on aimait à appeler la capitale du monde civilisé, mais on avait beau faire croire aux Vénitiens que Venise n'était rien en comparaison de Paris, on ne réussissait pas à les persuader. Un jour le chevalier Michel et le chevalier Moccenigo s'écrièrent en ma présence que tous ceux qui pensaient qu'il y avait un endroit préférable à Venise étaient des personnes sans goût, et sans discernement, et qu'ils n'auraient pas changé la place de St. Marc pour tous les Paris du monde.

contraste des sentimens de la nature avec l'injustice et la tyrannie oligarchique, est souvent présenté avec des images bien faibles, et privées de ce grand intérêt auquel on s'attend. Il n'y a que Marina qui s'exprime avec le ressentiment et l'énergie convenables à la douleur et à l'indignation qu'elle éprouve. Son langage, lorsqu'elle est en présence du Doge son beau-père, et de Lorédan est bien beau; écoutons le mépris qu'elle montre pour les avertissemens que François Foscari lui donne, en lui disant qu'elle doit respecter les moindres paroles de ceux qui gouvernent Venise.

. . . . . . . . " Keep
" Those maxims for your mass of scared mechanics,
" Your merchants, your Dalmatian and Greek slaves,
" Your tributaries, your dumb citizens,
" And mask'd nobility, your sbirri and
" Your spies, your galley and your other slaves,
" To whom your midnight carryings off and drownings,
" Your dungeons next the palace roofs, or under
" The water's level, your mysterious meetings
" And unknown dooms and sudden executions,
" Your 'Bridge of Sighs,'
" Your strangling chamber, and

" Your torturing instruments have made ye seem
" The beings of another and worse world !
" Keep such for them. I fear ye not.*

Si tous les caractères étaient peints avec la même vigueur, la tragédie des deux Foscari aurait pu produire un effet admirable.

---

Lord Byron, pendant son séjour à Venise, était tourmenté du désir de parcourir l'Italie, et de se rendre dans la ville de tous les siècles, de tous les cultes et de toutes les destinées;

---

* " Gardez de telles maximes pour vos artisans timides, vos marchands, vos esclaves Grecs et Dalmates, vos tributaires, vos citoyens muets, votre noblesse masquée, vos sbirres et vos espions, vos galériens et autres ilotes; les enlèvemens nocturnes, les donjons près des voûtes des palais, ou bâtis au-dessous du niveau de l'eau, vos entrevues mystérieuses, vos sentences cachées, vos exécutions soudaines, vos 'ponts des soupirs,' la salle où vous étranglez les malheureux, vos instrumens de torture, tels sont les titres qui vous font envisager comme des êtres d'un monde plus vil que celui que vous habitez. Gardez pour eux ces maximes: je ne vous crains pas."

il était impatient de voir ces sept collines, qui sont nos premiers rêves historiques, après les connaissances de l'enfance, et le premier besoin de notre curiosité littéraire. Childe Harold, qui avait parcouru les rives du Tage, l'Espagne, la Grèce, etc., qui avait visité les lieux des anciens troubadours et de l'ancienne chevalerie du midi, qui avait abordé à Salamine, traversé l'Hellespont, visité les débris de Sparte et d'Athènes, monté sur le Parnasse où il avait fait son invocation à la divinité qui y préside; ce pélerin qui avait trouvé l'hospitalité dans la patrie de Pénélope, qui avait foulé les cendres de Delphe, et reconnu la dernière pierre de cette ville qu'Homère fit renaître pour présenter à tous les siècles le spectacle de ses combats. Childe Harold, qui avait vu de loin les champs de la patrie d'Empédocle encore peuplés de tous ces monumens qui rappellent le ridicule des dieux et la grandeur des hommes, et que le temps a respectés comme les plus beaux parchemins d'un pays, dont les souvenirs rivaliseront avec les époques les plus glorieuses de la

Grèce ;* Childe Harold qui, en quittant pour la seconde fois sa patrie, avait traversé cette plaine ensanglantée, où le destin des peuples arbora le nouveau drapeau des alliances ; qui, après avoir longé les bords de la rivière historique des peuples Germains, de cette rivière, moitié féodale et moitié indépendante, qui prenant sa source dans un pays libre, mais âpre et sauvage, arrose les châteaux des grands seigneurs de l'empire, dont les coteaux rians et fertiles font de la nature même un courtisan ; et après avoir visité le plus beau paysage des Alpes, cette Suisse qu'on peut appeler le style romantique de la création, et vu la patrie de Guillaume Tell, était resté quelque temps dans la ville qui vit naître l'écrivain le plus éloquent et le génie le plus bizarre ; Childe Harold, dis-je, n'avait pas encore vu Rome !......

Lord Byron se décida à faire faire ce voyage à son pélerin, et quitta Venise avec l'idée d'y revenir bientôt.

---

* Pestum cannot surpass the ruins of Agrigentum, which I saw by moon-light.

## CHAPITRE II.

*Départ pour Rome—Retour à Venise—Anecdotes dans cette ville—Il la quitte pour toujours.*

> Tanta vis admonitionis inest in locis.......
> Et id quidem in hac urbe infinitum; quæcumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus——

Le barde de la Tamise, en parcourant l'Italie, fait le pélerinage à l'hôpital de Ste. Anne, où l'amant malheureux de la princesse Eléonore fut enfermé ! et pourquoi ? *pour avoir osé aimer !..*

> " That thou wert beautiful and I not blind,
> Hath been the sin which shuts me from mankind."

Lord Byron passe ensuite à Aqua, séjour du modèle des amans idéologistes, de ce Pétrarque qui a su rendre l'amour une belle théorie.... Il s'approche encore de l'Arno, et porte sa main

sur l'urne du Corneille d'Asti, autour de laquelle planent les ombres de Saül et de Philippe II.. Il va ensuite à Ravenne répandre une larme sur le tombeau du père de la poésie Italienne.... Lord Byron est de la famille de ces êtres favorisés de la nature; ainsi il n'est point étranger en ces lieux....Les endroits qui ont été habités par les grands hommes ont un prestige indéfinissable pour les âmes qui savent les comprendre et les deviner; lorsqu'elles s'y trouvent, leur imagination va s'identifier avec celle du génie qui les a précédées; ce sont ces espèces de sensations qu'on inspire et qu'on reçoit par l'analogie de l'organisation, telles que celles qu'on éprouve à la vue d'un objet qui nous rappelle le bonheur ou l'infortune de notre cœur. Les affections, ainsi que les pensées s'appartiennent, pour ainsi dire, les unes aux autres. Quelquefois après bien des années, on trouve dans le génie et dans les sentimens de certaines personnes, les idées et les passions des hommes qui ont vécu dans d'autres temps, et dans d'autres lieux.

Lord Byron arriva enfin dans cette Rome, où il allait pour reconnaître tous ces siècles de l'histoire du monde qui se rattachent à la grandeur et aux métamorphoses de cette ville. Au milieu des ruines et des décombres, au milieu de ce silence que le temps a rendu le gardien des secrets de tout ce qui a été, Lord Byron voulut interroger chaque monument, chaque vestige, les ombres, les échos. Son âme ne se contentait pas des recherches qui satisfont la curiosité des autres voyageurs, son imagination repeuplant avec le passé tous ces lieux déserts qui cachent les traces de l'ancienne Rome, par le pouvoir de son génie poétique, il pouvait se considérer comme un être qui en parcourant ce grand fantôme de l'ancienne domination, ne faisait que revoir la ville où à différentes époques il avait été témoin de prodiges étonnans, de troubles anarchiques, de crimes éclatans ; la ville dont il avait connu les dieux, les héros, les tyrans, les grands hommes ; et comme s'il avait été contemporain de tous les siècles illustrés par tant d'exploits

ou par tant de revers, il venait comparer Rome capitale du monde payen, avec Rome chef de la vraie croyance.

Après être resté quelques temps dans cette ville, il retourna à Venise où il écrivit le quatrième chant de Childe Harold, chef-d'œuvre d'images brillantes, de pensées profondes, qui ne sont pas celles d'un simple talent poétique; mais qui annoncent un sentiment aussi sublime que la pensée, dont le pouvoir est de créer, lors même qu'elle observe, et de concevoir ce qui ne se revèle pas aux sensations ordinaires.

C'est la première fois que Childe Harold voyage en Italie, c'est la première fois qu'il en parle; ses tableaux sont *grandiosi* et magiques! Ecoutons son langage, il est incomparable......

" Belle Italie! c'est en vain que l'histoire de
" tes fautes serait répétée sans cesse par
" toutes les nations; reine des arts, comme tu
" l'as été de la guerre, ton bras redoutable
" fut autrefois notre sauve-garde, tu es encore
" notre guide, mère de notre religion, les

“ peuples s'agenouillent à tes pieds, pour ob-
“ tenir les clefs du ciel ! L'Europe repentante
“ de son parricide, brisera un jour tes fers. J'en-
“ tends les flots des barbares implorer ta pitié.”

Que d'idées sublimes ! quelle expression heureuse ! *L'Europe repentante de son parricide !* Une telle poésie fait l'effet d'une étincelle électrique qui réveille la pensée du lecteur pour qu'elle puisse embrasser le grand tableau historique qu'il peint par un seul mot ! A peine arrivé à Florence, la première visite que fait Childe Harold est à la plus belle femme du monde. Une beauté qu'on cite est déjà un grand objet de curiosité ; une beauté parfaite, et la beauté de tous les siècles, c'est une merveille. Le sculpteur Grec a su donner au marbre le pouvoir de la séduction.

S'approchant de la Vénus de Médicis, Lord Byron paraît comme ces amans en délire qui n'ont pas assez de facultés pour exprimer leurs transports, et les feux qui les embrasent. Après avoir fait connaître Mars dans le ravissement d'adorer ces mêmes charmes qui subjuguèrent le Berger d'Ida, il dit à Vénus avec le lan-

gage d'un jaloux : "De ta bouche vermeille s'é-
" chappent, comme d'une urne, des baisers de
" feux qui parcourent ses paupières, son front,
" et ses lèvres frémissantes*....." Mais quittant un instant le dieu des combats avec une espèce de dépit, il veut montrer qu'il peut être aussi heureux que les dieux, et s'adressant toujours à la déesse de Paphos, lui dit: "Il est dans
" la vie de l'homme des momens dignes des plus
" doux plaisirs de l'Olympe, mais le poid de
" la terre nous rappelle bientôt à nous......
" N'importe; nous pouvons répéter ces rêves
" enchanteurs, et créer, du souvenir de ce qui
" fut ou de ce qui pourrait être, des formes de
" ta statue, ô Cypris! nous pourrons être des
" dieux dans ce monde." Il continue en disant: "Je laisse à la plume savante des con-
" naisseurs, etc......de nous décrire ce qui
" peut être décrit. Que jamais leur souffle

* Lord Byron imite Lucrèce qui parlant des amours de Mars avec Vénus, dit :

Pascit amore avidos inhians in te dea visus
In que tuo pendet resupini spiritus ore.

" impur ne vienne troubler le cristal lim-
" pide qui réfléchit à jamais pour moi ce chef-
" d'œuvre de la sculpture, miroir fidèle du
" rêve le plus ravissant qui soit descendu
" du ciel sur mon âme."

C'est le véritable langage d'un poëte qui dans son exaltation devient de bonne foi amoureux de ce beau idéal. Un homme tel que Lord Byron est artiste, musicien, peintre, sculpteur, car il sent et il devine l'harmonie du beau. On m'a assuré que c'était vraiment ravissant de le voir dans les momens qu'il allait visiter la Vénus de Médicis; il paraissait le Pygmalion de la fable!

Lorsque Canova vint à Naples rendre visite à la fameuse statue d'Aristide, qu'on découvrit à Herculanum, il resta dans une attitude, comme s'il recherchait quelque chose. L'homme du Muséum après quelque temps le voyant à la même place, lui demandait s'il attendait quelqu'un? Le célèbre artiste lui dit, en dirigeant sa main vers Aristide, " J'attends qu'il me " réponde." Pour les hommes ordinaires il est impossible de se faire une idée du degré d'en-

thousiasme dont les génies sont susceptibles pour tout ce qui les frappe. Un jour Lord Byron ayant été invité à entendre de la musique chez Lord B.... à Florence, Madame la Comtesse A.... chantait un morceau de Rossini dans Tancrède. Lord Byron, qui n'avait jamais entendu la voix ravissante de cette dame, en fut si enchanté, qu'il dit à la personne qui était à ses côtés: " Si on entendait toujours chan-" ter de la sorte, on deviendrait un parfait " honnête homme."

Mais encore quelques mots de Lord Byron sur l'Italie. Je sais que mes lecteurs connaissent tout cela; mais je ne puis m'empêcher de rapporter quelques-unes de ses idées sublimes sur cette terre classique. Tout le monde, en Italie, sait le Tasse par cœur, et cependant on s'arrête avec plaisir pour écouter les gens du peuple et surtout les bateliers vénitiens, lorsqu'ils déclament, à leur manière, les chants d'Erminie, de Renaud, de Godefroi, et tant d'autres, dont les beautés sont si ravissantes, qu'on ne se lassera jamais de les entendre. On répète mille fois un morceau de mus que

qui parle à notre âme, et lorsqu'on a cessé de chanter on s'écrie, encore une fois! Les jouissances excitées par les plaisirs de l'imagination, les sensations produites par les beaux-arts, par une poésie sublime, et par tout ce qui peint et devine la nature ou le cœur humain, ne sont pas assujettis aux décrets de la satiété.

Comment s'empêcher de répéter ces belles paroles, lorsqu'il dit: " O Italie! le temps qui
" a déchiré en mille lambeaux ton manteau
" impérial, a refusé à toute autre contrée la
" gloire de voir sortir des grands hommes de
" ses ruines; la décadence est encore imprégnée
" d'une force divine, qui la couronne de son
" crayon reproducteur!"

Mais Childe Harold est déjà au Capitole; écoutons son salut à la ville des descendans d'Enée:

" O Rome, patrie de mon choix, cité chère
" à mon âme! Mère abandonnée des empires
" détruits! que les hommes dont le cœur est
" orphelin, viennent te contempler, et qu'ils
" renferment dans leurs cœurs, leurs légères

" infortunes ! que sont nos malheurs et nos " souffrances ? Venez voir ces cyprès, venez " entendre ces hiboux, venez fouler sous vos " pas ces trônes brisés et les débris des tem- " ples, vous, dont les agonies sont des douleurs " d'un jour ; un monde est à nos pieds, aussi " fragile que nous-mêmes.

" Rome, la Niobé des nations, est devant " vous, privée de ses enfans et de ses cou- " ronnes, sans voix pour dire ses infortunes ! " Ses mains flétries portent une urne vide, dont " la poussière sacrée est dispersée depuis long- " temps ! Le monument de Scipion ne contient " plus ses cendres ! Oui, les sépulcres ne sont " plus la demeure des héros ! Peux-tu couler, " antique fleuve du Tibre, dans ces déserts de " marbre : Soulève tes flots jaunâtres, pour en " couvrir, comme d'un manteau, les affronts " de Rome.

" Les vandales, les chrétiens, le temps, la " guerre, l'onde et le feu, ont humilié l'or- " gueil de la cité aux sept collines. Elle a " vu s'éclipser tous les astres de la gloire, et " les coursiers des rois barbares franchir le

" mont fameux, où le char du triomphateur " marchait au Capitole. Où étaient-ils ces " temples et ces tours qui se sont écroulés de " toutes parts ? Chaos de ruines ! qui pourra " reconnaître ces lieux dévastés, faire un " pâle rayon sur les fragmens obscurs, et " dire : ' Là est, là était !' partout règne une " double nuit."*

Et quoique le génie de Lord Byron lui serve de flambeau pour le guider à travers la nuit des siècles, et d'interprète pour les mystères du passé, il est obligé de s'arrêter au milieu

* Une des plus belles stances, à mon avis, est celle où il peint en peu de mots le tableau politique de cette ville étonnante :

" Voilà le théâtre (dit-il) de la liberté, des factions, de " la gloire, et du carnage. Ici s'exhalèrent les pas- " sions d'un peuple orgueilleux depuis la naissance de " l'empire jusqu'au moment, où Rome n'eut plus de " mondes à conquérir. Depuis long-temps la liberté " avait voilé son front en voyant l'anarchie usurper " ses attributs. Lorsqu'enfin tout soldat ennemi des " lois, peut fouler aux pieds le sénat tremblant et muet " l'on entendit la voix vénale des lâches délateurs."

de tant de débris qui renferment les secrets de l'histoire, et de les contempler sans les deviner.

Après avoir passé en revue tous ces monumens qui réclament ses regrets, après avoir rappelé tous les grands souvenirs des hommes qui ont changé les destins de Rome, s'arrêtant au Mont Impérial *(Mont Palatin)*, il s'écrie en voyant cette masse de ruines: "Voilà
" les leçons morales de l'histoire de tous les
" peuples, le présent n'est que la répétition
" du passé. La liberté règne d'abord, la
" gloire règne après elle, et lorsque la gloire
" n'est plus, les richesses, les vices, la cor-
" ruption, la barbarie enfin, lui succèdent.
" L'histoire avec ses nombreux volumes n'a
" qu'une seule page......elle se lit mieux ici
" où l'orgueil des tyrans avait réuni tous les
" trésors et toutes les voluptés....Mais les
" mots sont inutiles, approchez."

Toute remarque, après ces paroles, devient, froide et inutile; il faut respecter ces belles expressions, et ne point les profaner par d'autres phrases, car qu'est-ce qu'on pourrait dire de comparable à cela? Mais il est temps que je renonce au plaisir de répéter les morceaux de

ce chant sublime, dont chaque ligne renferme une grande pensée, et chaque pensée produit un grand rêve.

Ce quatrième chant d'Harold, qui est certainement de beaucoup supérieur aux autres, et qu'on peut appeler le chef-d'œuvre des productions de ce grand poëte, a été écrit à Venise. Cependant, si on croit certaines personnes, le sirocco de cette ville, ainsi que tant d'autres circonstances morales et physiques, ne feraient que détériorer le génie. On peut répondre à de pareilles assertions que le Tasse était de Sorrento, et qu'il écrivit à Ferrare, où le sirocco n'est pas moins fort qu'à Venise; que Théocrite était Sicilien, où la chaleur est certainement un peu plus énergique que celle de l'Adriatique ; qu'Homère était de Symrne, la ville la plus exposée à ce vent du midi, etc., etc.

Il est sûr cependant que les usages et la vie publique qu'on a toujours sous les yeux, comme un tableau moral dont quelquefois on empreint les couleurs, a beaucoup d'empire sur l'esprit d'un observateur, et finit par en avoir sur son caractère. Lord Byron n'a pu s'exempter de cette espèce de contagion.

# CHAPITRE III.

*Genre de Vie de Lord Byron à Venise—Anecdotes.*

> Grazie agl' inganni tuoi..........
> ........................ .....
> Non sogno questa volta
> Non sogno libertà.

On est toujours plus ou moins influencé par les mœurs et les usages du pays qu'on habite, et si un étranger veut se préserver de cette influence, il faut éviter les longs séjours ; car soin en bien, soit en mal, on devient tout autre que ce l'on doit être dans sa patrie.

Le peuple vénitien oisif et enfermé pour ainsi dire dans un grand vaisseau, ce peuple, que de tout temps le gouvernement aristocratique avait eu soin de distraire des intérêts publics par un cours suivi de plaisirs factices, de jeux et de dissipations, et qui, sommeillant

dans l'oisiveté et la débauche, rassurait la tyrannie oligarchique dans l'exercice de son pouvoir jaloux ; ce peuple, dis-je, avait conservé ses anciennes habitudes, malgré les dernières métamorphoses politiques. Et quel aurait été le nouveau maître, qui aurait voulu corriger ses sujets de cette indolence si avantageuse à toute nouvelle autorité ? La vie qu'on mène à Venise ne ressemble en rien à aucun autre genre d'existence civile, on dirait que jamais personne n'a à faire chez soi ; on passe les jours et les nuits dans les places publiques, dans les cafés, aux spectacles, au *ridotto ;* et lorsqu'on ne rencontre pas dans ces lieux les personnes que l'on connaît, on devine qu'on est occupé auprès des dames. Cette nullité morale et politique rend Venise une espèce de Bazar de tous les genres de dissipations. Il est très-difficile de pouvoir s'isoler dans un endroit, où on ne peut pas s'éloigner de la ville sans traverser deux lieues par mer ; on est ainsi obligé de se rencontrer toujours et l'on peut dire, qu'à Venise on vit en commun. On rencontre les femmes de qualité dans les rues beaucoup

plus que dans aucune autre : on est presque toujours dans leur société, et on leur fait le sacrifice précieux du temps.

Lord Byron, en arrivant dans cette ville, avait un besoin de narguer sa tristesse ; il avait apporté d'Angleterre des chagrins, des regrets, et peut-être des remords. Ses poésies, ses aventures, ses contrariétés de famille avaient fait du bruit ; chacune dans un sens opposé. Quel pays plus facile que l'Angleterre pour accorder l'admiration, ainsi que pour décréter le mépris ! Comme, dans cette île étonnante, on instruit le public de tout ce qui arrive, la vie privée doit craindre la censure aussi bien que la vie publique. On légitime tout en Angleterre avec les convenances ; mais on n'y supporte pas le scandale. Ce qui est un crime dans un autre pays, l'opinion et la conduite politique, n'en est pas un en Angleterre ; mais quant aux mœurs, ce qui est toléré ou protégé ailleurs, ne l'est point ici, où le mot devoir a une responsabilité.

Lord Byron, avec un caractère très-vif et très-indépendant, mais en même temps très-généreux et très-noble, avec beaucoup d'ambi-

tion pour la réputation littéraire, et pour la renommée de son esprit, avec beaucoup de fierté pour son nom et pour sa patrie, ayant toutes les qualités pour se faire admirer et pour se distinguer parmi ses concitoyens, n'avait pas su deviner sa véritable place dans son pays. S'étant mis dans une fausse attitude, il éprouvait le malheur de ce qu'il n'avait pas évité. Le sentiment de son mérite le tourmentait, car il sentait que son talent aurait dû être un titre à la considération générale, s'il avait su toujours le joindre à celui de sa dignité. Son génie l'ayant mis trop tôt en rapport avec la nature, l'avait trop tôt éloigné des rapports de la société; il avait ainsi manqué les leçons de l'expérience, qu'il ne pouvait plus acquérir que par des peines et des chagrins.*

---

* Lord Byron nous fait croire que tous ses chagrins avaient été causés par des inimitiés et des persécutions injustes :

" Depuis les persécutions les plus déclarées, jus-
" qu'aux petites perfidies, n'ai-je pas vu tout ce que
" pouvait la haine des hommes ? Ici la calomnie, écu-
" mante de rage, m'accusait à haute voix ; là de lâches

Il crut alors que la vie dissipée de Venise pouvait adoucir les aspérités qui envenimaient son âme, il chercha dans les *ridotti* et dans d'autres passe-temps à la vénitienne, un antidote à ses souvenirs. Il fréquentait tous ces lieux, où l'on n'éprouve que des sensations factices, tous ces endroits publics qui sont autant de spectacles monotones qui font désirer les douceurs de la vie isolée ; là, ne rencontrant que rarement de ces êtres qui font apprécier le bonheur de la société, il revenait toujours à ses sentimens douloureux, à son mal-aise moral, à son mépris pour les hommes. On peut se plaire dans le monde, mais, *pour en être charmé, il faut avoir une âme commune.*

Le génie de Lord Byron pourtant ne le quittait jamais, et, comme si son talent voulut

---

" envieux prononçaient mon nom à voix basse, et dis-
" tillaient leur venin plus subtil ; gens à deux visages,
" dont l'œil significatif interprète le silence, et qui,
" par un geste ou par un hypocrite soupir, commu-
" niquent, au cercle des oisifs, leur médisance muette !"

*Childe Harold.*

aussi ses distractions, il cherchait un sujet dans le tableau des aventures qu'il avait sous les yeux : c'est ce qui lui suggéra le projet d'écrire Don Juan. Il avait été en Espagne, il était à Venise !

S'il avait donné à son héros libertin un tout autre nom, on aurait dit que c'était une *imitation de Don Juan :* en le présentant avec son véritable titre, il voulut montrer qu'il pouvait écrire sur un sujet traité par un autre, et le rendre encore plus piquant. Le Don Juan est une de ces productions, où quelquefois l'esprit se montre aux dépens de la réputation ; mais il paraît que de tout temps les poëtes ont cru que leurs caractères et leurs principes ne devaient pas être jugés par leurs productions. On a été très-indulgent pour l'Arioste ; on l'a été pour Lafontaine dans ses Contes. Les Français croient que la Pucelle est leur plus beau poëme ; mais pour Lord Byron, c'est sa patrie qui, aimant à le voir respecté, réclame en tout le caractère d'un Anglais ; alors on demande au noble poëte, une espèce de responsabilité dans ses ouvrages, où on croit toujours le voir se retraçant dans les

personnages qu'il met en jeu; alors on conçoit qu'on est indigné de le voir Don Juan; mais si on voulait juger Don Juan un grand mauvais sujet espagnol, sans reporter son caractère à celui de son poëte, on pourrait, en quelque sorte, être plus indulgent pour le génie de l'auteur. Il y a dans Don Juan des beautés vraiment neuves, et qui sont sans doute en plus grand nombre que tout ce dont on peut l'accuser. Il est impossible de lire la tempête du second livre, sans rester, pendant quelques jours, effrayé du souvenir de tant de malheurs. Après qu'on sait Don Juan sauvé, on doit suspendre pour quelque temps la lecture de ce chant, comme si l'on avait essuyé une portion des dangers, et comme si les lecteurs avaient eu toutes les peines du monde pour en sortir.

La manière étonnante avec laquelle Lord Byron a toujours sous ses yeux le tableau véritable de la nature, et cette faculté de la décrire telle qu'elle est, comme si son génie était maître de tous les ressorts qui produisent les phénomènes, aussi bien que les symptômes des passions humaines, montre qu'il n'est donné

qu'aux êtres supérieurs, d'avoir ce langage sublime, qui est plus que de la poésie.

Nous aurons peut-être occasion de revenir quelquefois sur ce poëme, qui ne fut pas achevé, et dont chaque chant se ressent de l'endroit où il fut écrit.*

Les charmes que le séjour de Venise avait fait éprouver à Lord Byron disparaissaient par l'ennui de cette vie dissipée et futile, où bien loin de trouver un remède à ses chagrins, il n'y puisait que l'accablant regret de ne rien faire. Notre existence a un objet; et pour ceux qui sentent le besoin d'appartenir à quelque chose, le vague de la vie est l'exil du bonheur.

Une seule aventure que Lord Byron raconte lui-même dans un de ses écrits, qui probablement ne verront jamais le jour, a été très-piquante, à cause du contraste du caractère extraordinaire et des sentimens de la personne qui en est l'héroïne, avec sa condition, son état

* Il y a douze stances qui se sont trouvées après sa mort, et qui devaient être publiées dès qu'il aurait achevé le 17me chant; ces vers sont au pouvoir de ses héritiers avec beaucoup d'autres morceaux.

et son éducation. J'ai entendu lire cette anecdote par une personne à qui un des amis intimes de Lord Byron, avait confié le manuscrit: je pourrai peut-être faire parler Lord Byron lui-même comme dans son récit, mais je n'ose pas me fier à ma mémoire, et après tout, je ne veux pas, par plusieurs raisons, avoir la responsabilité d'un sténographe; j'en dirai ce que je me rappelle. . . . . . . .

Lord Byron se promenait un jour avec M.S.— de l'autre côté du Canal Grande, vis-à-vis la rive *dei Shiavoni*, lorsqu'il aperçut deux jeunes filles du bas peuple; l'une était grande, l'autre d'une taille moyenne: cette dernière soutenait sa compagne qui se traînait après elle. Son maintien était décent, son visage d'une beauté éblouissante, mais elle paraissait aussi fière que belle...... Elle fixa un instant les deux étrangers comme pour les juger: son regard avait quelque chose de trop noble et de trop impérieux, pour ne pas exciter la curiosité du poëte. Il l'avoue lui-même, il en fut déconcerté. Il s'approcha de la jeune personne, et lui demanda son état...... "De quel droit me le demandez-

vous?" répondit-elle, en s'arrêtant.—" Dans l'espoir de vous être utile."—" De quelle manière? en me donnant de l'argent!...je ne vous en demande pas: qu'est-ce qui a pu vous inspirer le désir de m'être utile mon visage? je ne l'ai jamais mis à profit pour gagner mon existence, ce sont mes bras dont je me sers: je travaille, je n'ai besoin de personne."—Ce langage acheva d'exciter la curiosité de Lord Byron, et dès cet instant il résolut de connaître cet être singulier. Sans répondre à ces observations qui avaient trop le caractère d'indépendance pour les attaquer, il lui demanda si elle savait lire. Cette question l'étonna: elle y rêva un instant. "Quelle demande me faites-vous, reprit-elle, qui êtes-vous?"-"Je suis l'Anglais qui habite la vieille abbaye du palais Moccenigo." A ces mots, elle le regarde fixement, et lui dit: "Est-ce vous qui avez donné une pension à la famille de ce pauvre homme qui est mort pour vouloir sauver votre chien?" Ces mots produisirent en Lord Byron un trouble extrême. Son émotion parla à la fierté de la jeune personne, et comme il ne répondait pas, elle s'empressa à satisfaire sa curiosité. " Je sais

lire, lui dit-elle, dans ma langue. En prononçant ces mots, elle avait l'air de vouloir expier la faute de lui avoir réveillé un souvenir si désagréable. Cette conversation dans la rue, gênait Lord Byron, il la pria de le suivre; elle se rendit chez lui. Il y avait quelque chose d'indéfinissable dans l'expression de cette jeune Vénitienne; tant de fierté que, dans l'état abject où elle était réduite, elle semblait commander, et inspirait un sentiment qui ne pouvait être le respect, qui lui ressemblait cependant. Dès qu'elle fut à l'hôtel Moccenigo, Lord Byron ordonna de la loger convenablement; il voulait l'arracher au danger qu'elle pouvait courir dans la misère. Lorsque le domestique se retira, en baissant les yeux Célina dit: "Je ne dois donc plus sortir de cette maison, puisque j'y suis venue, je n'ai plus le droit de reparaître hors de ces murs." Comme elle disait ces mots, Célina suivit Baptiste, Lord Byron ne la revit plus de la journée. "De ma vie," disait le noble poëte, "je n'oublierai l'expression de son visage, lorsqu'elle sortit de ma chambre." Le trouble de la pudeur donnait

à ses traits une magie indéfinissable ! Mais, au lieu de deviner un sentiment, il ne comprit qu'un reproche. Il pensait en faire le sujet d'un roman ! Tant d'originalité rendit Célina intéressante aux yeux de Lord Byron, il pouvait croire qu'elle n'était qu'un revenant de ces belles héroïnes de l'histoire de la chevalerie.

Lord Byron voulait jouir de la métamorphose de Célina pauvre fille, en Célina grande dame. Il lui fit apporter de très-beaux habits, il espérait la voir enchantée, le coup aurait été théâtral ; mais cela lui aurait fait un plaisir extrême. Quel fut son étonnement, lorsqu'il la vit entrer dans sa chambre pour lui dire, d'un ton très-décidé, qu'elle n'accepterait que les vêtemens les plus simples, et qu'il devait se garder de lui offrir de ces belles robes de parade ! — " Sans doute," ajouta-t-elle, " puisque je suis chez vous, je dois être vêtue convenablement ; mais je suis venue dans votre maison volontairement, et je ne me suis pas vendue ; hors le strict nécessaire, je refuserai tout ; je ne dois pas me parer, je dois m'habiller."—" J'ai cru," disait Lord Byron, " que

c'était une ruse pour avoir plus encore ;" ainsi, quelques jours après, il lui présenta une très-belle montre. Célina l'arracha de sa main, et la jeta sur le plancher avec une sorte de dédain, en répétant :—" Monsieur, je ne me vends pas ! Qu'ai-je besoin de savoir l'heure qu'il est ? Je sais l'heure quand vous sortez, lorsque vous rentrez ; mon temps est tout à moi, pourquoi le compter ?"—Un très-beau collier, que Lord Byron voulut lui faire accepter, eut le même sort que la montre :—" Vous voulez me parer," lui disait-elle souvent, " et je veux être ce que je suis : lorsque je me promenais dans les rues j'étais pauvre, mais je regardais ma patrie, et je disais, elle est comme moi, pourquoi chercher un autre sort !"

Les conversations de Célina inspiraient beaucoup d'intérêt, il y avait du trait dans son dialogue, toujours de la fierté dans son langage, on aurait dit qu'elle ne s'était logée chez Lord Byron que pour lui donner l'idée d'un caractère antique. Elle ne se montrait jamais flattée ni de ses éloges, ni de ses soins ; lorsqu'elle entrait dans sa chambre, elle était toujours la dame

qui rappelait les égards qu'on lui devait. Chose singulière, jamais Célina n'a paru déconcertée des discours qui n'étaient pas à la portée de son esprit. Elle avait deviné le caractère de Milord d'une manière effrayante....il était son étude ; ainsi souvent sans même connaître l'objet de sa pensée, elle devinait son inspiration. Lord Byron s'est écrié plus d'une fois : "Voilà une femme qui aurait pu être digne de moi :" c'est peut-être parce qu'il y avait de la poésie dans le caractère de Célina.

Ce que je vais raconter donnera encore une idée de cet être original. Lord Byron avait quitté la ville pour faire une promenade sur mer, hors des lagunes ; un orage terrible s'éleva, la nuit était très-sombre ; Célina effrayée de son absence, parcourt les bords du canal, elle répète cent fois son nom, elle l'appelait...C'est le cri du trouble extrême qui veut dire : *Venez, ou je meurs.* La pluie tombait par torrens, rien ne l'arrêtait ;* elle ne la sentait pas.

---

* Ces détails ont été rapporté à Lord Byron par des témoins qui étaient invisibles pour elle.

Enfin les gondoliers se font entendre, elle écoute, et reconnaît sa voix : " C'est lui," dit-elle ! ces mots lui ont échappé ! mais, au lieu de l'attendre, de faire une scène touchante et brillante d'évanouissemens et de soupirs, elle court dans sa chambre, change ses vêtemens et tâche de paraître calme. Lord Byron arrive : " Vous ici, lui dit-il, je vous ai entendu, vous m'appeliez."—" Non," répondit-elle froidement. Il ne put la croire, il pensa que, comme souvent il avait témoigné devant elle l'horreur pour toute espèce de scène sentimentale, elle voulait se cacher d'en avoir fait une, mais elle ne l'avait pas joué ; alors Lord Byron entrevit la vérité et devina que Célina avait voulu lui plaire, mais qu'elle n'avait pu résister à son inquiétude. Il toucha ses cheveux, ils étaient humides.... Il fut convaincu ! Célina se voyant découverte, lui ordonna de ne pas lui dire un seul mot qui eut rapport à cètte circonstance ; il obéit. Cette femme exerçait, par son caractère un pouvoir magique ; on peut croire que Lord Byron lui devait l'aversion pour les plaisirs de Venise ; " Sans elle," disait-il à quelqu'un de ses amis, " j'aurais pu devenir un fainéant du café Florian ; qui sait ?

peut-être aussi un cicisbé;—dans cette position j'eusse été bien ridicule."—En rentrant chez lui, Célina lui faisait retrouver, par son originalité, cette vigueur de pensée qui avait pâli, et qui s'était efféminée dans la société de Venise. Si Célina avait eu un caractère moins à craindre, elle aurait pu se placer dans l'esprit de Lord Byron, mais elle lui fit peur, et voici comment. Des affaires obligèrent le noble poëte à s'éloigner pour quelques jours; quelle fut sa surprise, en revenant chez lui, de trouver Célina, cette femme du bas peuple, assise à son bureau, entourée de lettres de Milord, qu'elle avait décachetées, et qu'elle lisait. Il fut confondu—elle ne se troubla point; il savait à peine comment exprimer sa colère,—elle le regardait avec indifférence. Comment qualifier une conduite aussi inouïe? les expressions lui manquaient. Célina était calme, elle ne se croyait pas coupable, et sans se déconcerter, lui dit, qu'elle lui était trop attachée pour qu'il put exister un secret entre elle et lui;—c'était parler en héroïne de romans.—" Mais vous lisez l'Anglais."—" Le lendemain que j'étais chez vous, je me suis procuré une grammaire; lorsque vous n'étiez pas là

votre domestique me donnait des leçons; je devais connaître votre langue; si, jusqu'à présent, je l'avais ignorée, vous n'auriez été pour moi qu'un étranger. Toutes mes occupations n'ont qu'un but, celui de savoir lire ce que vous écrivez, et de comprendre ce que vous dites aux autres et ce qu'on vous dit: voilà une lettre, dites-moi si je la comprends?"—Alors elle commença à traduire une de celles qu'elle avait décacheté pour lui prouver ses progrès. Dès ce moment Lord Byron fut effrayé des suites que ce caractère pouvait avoir. Il eut la faiblesse d'appréhender un dénouement tragique, et la force de s'éloigner d'elle. Après qu'il s'en fut débarrassé, il dit, que " Célina était la seule femme, qu'il eut rencontrée, capable de commander à l'homme et de le faire trembler."—Ce sont ses propres mots.

Quoiqu'on doive compter pour quelque chose l'imagination de Lord Byron, dans le tableau qu'il fait du caractère de cette pauvre fille, rien de plus naturel, cependant, que de trouver, dans une personne du bas peuple, une âme ardente, fière, et d'une trempe non vulgaire.

Il y a certainement des êtres que la misère cache à la société, et qui sont faits pour paraître sur une grande scène, et pour jouer des rôles bien supérieurs à leur état. La fierté est une physionomie morale qui est burinée par la nature pour donner, aux sentimens, le cachet de l'élévation. (On fit à Venise le portrait de cette jeune fille, et on lui donna le nom de *Fornaretta.*)

J'ai rapporté cette anecdote, parce que, de l'aveu de Lord Byron, Célina eut quelque influence à décider son départ de Venise.

On prétend aussi que, comme il plaignait souvent le sort de cette ville, et qu'il disait hautement qu'il était très-peiné de la voir tomber en lambeaux, ce langage, qui ne pouvait plaire aux autorités établies, avait attiré une espèce de surveillance sur la société qu'il fréquentait; ce qui décida son départ pour le continent de l'Italie.*

* Lord Byron, personnellement, n'avait eu qu'à se louer du gouvernement autrichien, malgré ses imprudentes jérémiades. Ce qu'il raconte lui-même, dans

Un étranger, qui, comme voyageur, a demeuré quelque temps dans un pays, à son départ est jugé par le peuple, qui, pendant le séjour

---

un fragment de ses manuscrits, prouve que les autorités avaient de la considération pour lui; je m'en vais rapporter, (sans responsabilité de sténographe,) ce que j'ai entendu lire un jour, par un de ses amis:

" Mes amis," écrivait Lord Byron, " m'ont fait un mérite d'un trait que j'ai cru convenable à ma dignité, et à l'effet même que je n'aurais voulu empêcher. Je n'ai été dirigé dans la générosité qu'on m'a supposée, que par le bien que je pouvais faire à la personne qui le désirait tant, peut-être aussi, par un certain mépris que j'éprouvais pour les hostilités qu'on voulait me faire craindre....Il s'agissait de Glenarvon; quelque voyageur anglais avait apporté ce livre à Venise; on l'avait traduit en italien. La personne qui avait fait ce travail comptait sur le profit de cet ouvrage, qui, en faveur du scandale, devait avoir du succès. Le scandale est le pain d'épice des oisifs curieux; en accusant les autres, nous nous croyons meilleurs. Le pauvre traducteur dut assujettir son manuscrit à la police, il lui fallait une permission pour le faire imprimer. Celui qui était chargé de l'examiner, ne voyant rien contre le gouvernement autrichien, ni

du voyageur, a déjà pris compte de ses actions, bonnes ou mauvaises. S'il est regretté, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de l'étranger.

---

contre la religion catholique, ne pouvait, en scrupule de conscience, refuser son consentement. Mais cette fois-ci le bon reviseur s'était donné la peine de lire le livre en entier; chose qui, dans ce métier, ne se fait pas souvent. Il avait connu que c'était moi l'objet contre lequel se dirigeait la mitraille de Glenarvon ; ce pauvre homme crut que je devais être désolé de la publication d'un tel ouvrage; il me voyait, dans son imagination, le sujet de tous les chuchotages de la société vénitienne; il eut pitié de moi, et crut me donner un grand témoignage de dévouement, en me faisant avertir, qu'il avait dans ses mains la traduction de l'ouvrage de Lady Caroline Lamb ; et, comme il pensait que la publication aurait pu me contrarier, il était décidé de refuser la permission. J'avais à peine achevé la lecture de son billet que je courus moi-même à son bureau pour lui demander si la personne, qui devait le publier, en avait les moyens. Sur le doute qu'il m'exprima, je compris qu'un petit secours d'argent ne serait pas mal-à-propos, pour en accélérer la publication; je priai M. le reviseur, (après l'avoir

Lord Byron, le fut extrêmement, par les Vénitiens, dès qu'ils apprirent qu'il allait quitter Venise.

Lord Byron, fier avec les personnes qu'il n'estimait pas, aigri contre celles qu'il supposait méchantes, et qu'il jugeait comme capables de lui faire du mal; trop prononcé contre tout ce qu'il croyait un abus, quelquefois usant d'une indépendance un peu sauvage, et propre à le compromettre dans l'opinion des personnes sensées, était très-compatissant envers tous les hommes de la classe du peuple, très-généreux envers ceux à qui il ne croyait pas de

---

bien remercié) non-seulement de donner à l'instant le consentement pour l'impression de l'ouvrage, mais de vouloir aussi faire accepter, au traducteur, une petite somme qui lui aidât aux frais. Cette anecdote, connue dans la ville, fit complètement échouer le succès de Glenarvon. Si j'en avais empêché la publication, on aurait fait mille copies du manuscrit qui aurait fini par être publié avec le plus grand éclat. Je raconte ce trait pour modérer l'enthousiasme de mes amis qui le répètent avec des éloges que je ne mérite pas."

mauvaise volonté, excellent pour ceux qui auraient pu réclamer son aide. Il savait estimer, et la vertu à ses yeux avait un grand prix: quelquefois il n'était pas un bon juge du mérite des autres, mais il l'était de l'honneur. Etre utile à quelqu'un, était une jouissance pour son âme; le malheur des êtres, victimes du sort, avait un grand pouvoir sur son cœur; et le plaisir de faire du bien, le soulageait parfois du poids de ses chagrins. *Res erat sacra miser.*

Parmi plusieurs traits que l'on pourrait citer, pour expliquer les regrets que les Vénitiens éprouvèrent au départ de Lord Byron, j'en mentionnerai un seul des plus connus par son éclat, mais qui n'a jamais été rapporté.

Un homme, nommé Leonardo, avait une imprimerie dans une rue qui conduisait à l'ancienne abbaye où habitait Lord Byron. Un soir que soufflait le vent d'ouest appelé en italien *maestro,* le feu prit chez l'imprimeur, et, dans un instant, ce pauvre homme vit tous ses papiers en flammes. En Italie, les moyens pour éteindre le feu ne sont pas si prompts

que dans les pays du nord ; faute de secours, cet infortuné Leonardo fut obligé d'abandonner tout ce qu'il possédait à la proie de l'incendie et sa fortune disparut avec sa maison. Un incendie avertit toujours le public de ses affreux ravages, montrant de loin son terrible spectacle. Lord Byron qui, de chez lui, avait entendu ce bruit populaire qui annonce quelqu'événement, ordonna à son domestique de s'informer de la cause qui le produisait. Baptiste, son valet-de-chambre, lui ayant fait un récit fidèle de ce qui venait d'arriver, Lord Byron sort dans l'instant de sa maison et va lui-même aider les personnes qui pompaient pour éteindre les flammes. La première chose qu'un Anglais fait dans une pareille occasion, c'est d'employer son activité, ses forces, son adresse, pour être utile à l'humanité ; un Anglais sent cela comme un devoir.* Mais voyant que tout secours était inutile, Lord Byron dit à

---

* M. Elliot, lorsqu'il était ministre à la cour de Naples, se jeta dans la rivière de la Magdelaine, pour sauver un malheureux qui allait se noyer. Il le sauva.

Baptiste d'avertir l'imprimeur de se rendre chez lui le lendemain. Leonardo se présenta à Lord Byron dont il reçut une petite lettre pour son banquier. Quelle fut l'agréable surprise de ce pauvre homme, lorsqu'en décachetant la lettre, M. ——— lui remit trois cent soixante ducats de Venise. Leonardo n'en croyait pas ses yeux, et, comme il retournait faire part de son bonheur à sa famille, il s'arrêtait à chaque instant pour raconter, à tous ceux qu'il rencontrait, le trait de libéralité de Milord.

Lorsqu'il s'agit d'une bonne action on est toujours charmé de pouvoir en faire autant ; le général St. H.... dès qu'il fut instruit de l'événement, envoya trente ducats en or à l'imprimeur, d'autres l'imitèrent. Dans ce moment là, l'Empereur François était à Venise, ayant appri l'accident qui venait d'ôter à Leonardo son imprimerie et sa maison, le fit appeler, et lui dit de choisir une des trois belles maisons que Sa Majesté lui désigna. Qu'on juge de l'enchantement de ce pauvre imprimeur, il n'a-

vait d'autres moyens pour s'acquitter de sa reconnaissance que celui d'implorer la Providence pour veiller sur ses bienfaiteurs, et le nom de Lord Byron fut répété dans la bouche de tous les fidèles qui prièrent avec Leonardo.

Une des raisons qui avait fait aimer à Lord Byron le séjour de Venise, était son goût pour la natation.* Lord Byron excellait dans cet exercice, il tirait une si grande vanité de son passage de l'Hellespont, qu'il s'appelait lui-même, en plaisantant, le nouveau Léandre.

---

* " Je t'ai toujours aimé Océan ! et les plus doux " plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton " sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dès mon " enfance, je jouai avec tes brisans : rien n'égalait le " charme qu'ils avaient pour moi ; si la mer irritée les " rendait plus terribles, mes craintes me charmaient " encore ; car j'étais comme un de tes enfans, je me " confiais gaiement à tes vagues, et jouais avec ton " humide crinière comme je le fais en ce moment."

*(Childe Harold.)*

Il y avait à Venise un fameux nageur, appelé le Chevalier Mengaldo* gentilhomme de Terra Ferma, qui, ayant vaincu pendant long-temps tout ce qu'il y avait de plus habile parmi les bateliers Vénitiens et les nageurs étrangers, pouvait se croire le fameux Nicolo de Messine au temps de Charles Quint, qui se chargeait de la correspondance secrète en temps de guerre passant sous l'eau, d'un rivage à l'autre. Le Chevalier Mengaldo voulut amicalement défier l'adresse de Lord Byron, et comme, en pareilles circonstances, les habitans du pays montrent ce qu'on appelle *patriotisme* avec le même sentiment qu'on le montre pour un cheval de course, le Chevalier Mengaldo avait l'air d'être le vainqueur avant de commencer le défi; car, se présentant avec un cortége de plus de cent personnes il paraissait tenir le trident; mais, au bout de quatre heures

* Cette anecdote est rapporté par Lord Byron trèsmodestement, sans donner le récit du spectacle qu'il offrit aux Vénitiens.

et demie qu'ils étaient à nager, le Chevalier Mengaldo fut obligé de se mettre dans une gondole qui le suivait, n'ayant plus la force de tenir la mer. En pareil cas un gondolier Vénitien, après les invocations à St.-Marc et à St.-Moïse, en aurait maudit les sorcières qui dans de telles occasions font les fonctions du mauvais génie, qu'on accuse de faire manquer le triomphe. Lord Byron continua à la nage jusqu'à ce qu'il gagna le Lido, après être resté cinq heures à la mer. Depuis ce moment il fut regardé *come il pesce Inglese.* C'était le titre que lui mérita son triomphe.

## CHAPITRE IV.

*Départ de Venise pour Ravenne.*

> To where the last Cesarean fortress stood
> Evergreen forest! which Boccaccio's lore
> And Dryden's lay made hunted ground to me—
> How have I loved the twilight hour and thee.

En parcourant la première fois l'Italie, Lord Byron n'avait fait que traverser Ferrare ; mais il ne s'était pas arrêté pour visiter exprès l'Hôpital de Ste.-Anne. Le Tasse était son poëte favori, il le chérissait et pour son talent, et pour son infortune. Ainsi dès qu'il revint à Ferrare, il allait souvent à l'Hôpital où le malheureux Torquato fut destiné à passer le reste de ses jours. Il allait aussi voir la demeure de l'Arioste ; et lorsque dans la bibliothèque de Ferrare on lui montra le manuscrit de l'Orlando Furioso, voyant qu'Alfieri

y avait écrit quelque chose à la fin de la dernière page, il écrivit aussi quelques lignes sous celles d'Alfieri. Il sera très-intéressant pour le voyageur, dans les siècles qui nous suivront, de voir associer à l'écriture du poëte de la chevalerie, celle de l'Euripide Italien, et du sublime auteur de Childe Harold, de Lara, du Corsaire, &c.

Lord Byron disait lui-même :

" The cell where Tasso was confined, in the " Hospital of St. Anna, attracts a more fixed " attention than the residence, or the monu- " ment of Ariosto—at least it had this effect " on me. There are two inscriptions, one on " the outer gate, the second over the cell " itself, inviting, unnecessarily, the wonder " and the indignation of the spectator."*

* La cellule, où le Tasse était retenu dans l'Hôpital de St.-Anne, attire l'attention beaucoup plus que la résidence, ou le monument de l'Arioste, au moins cela m'a fait cet effet. Il y a deux inscriptions, une sur la porte extérieure, la seconde sur la cellule même, qui excitent nécessairement l'étonnement et l'indignation du spectateur.

Pénétré de la position de l'auteur de la Jérusalem, Lord Byron nous parle le langage du poëte en délire, nous peint sa passion, peut-être pas assez concentrée, selon le caractère de Torquato, mais quelques-uns trouvent qu'il ne s'attendrit pas lui-même sur le sort de l'amant malheureux...... Son cœur n'éprouvait-il pas ce que son imagination devinait? Etait-il moins sensible à l'amour qu'à la liberté? Mais on est homme avant d'être citoyen, et quelle est la condition et l'état social qui pourraient éteindre cette première étincelle de la création? Un Anglais, lorsqu'il aime et qu'il est vraiment malheureux, se tue, mais il se tue aussi quelquefois par ennui....... Alors, ce n'est plus un sublime, mais un cruel hommage que le désespoir d'un amant rend exclusivement à la divinité terrible de notre cœur! Un Italien amoureux et infortuné, ou se résigne à souffrir toute sa vie, éprouvant une certaine consolation dans les tourmens même qu'il endure; ou sa raison s'égare. Il paraît que, pour un Italien, il n'y a pas de sentiment sans passion, ni de passion sans délire!

Qu'elle est heureuse, pourtant, cette expression que Lord Byron met dans la bouche du Tasse lorsqu'il dit, en s'adressant à la princesse :

" Hallow'd and meekly kiss'd the saintly ground ;
" Not for thou wert a princess, but that Love
" Had robed thee with a glory, and array'd
" Thy lineaments in beauty that dismay'd—
" Oh ! not dismay'd—but aw'd, like One above ;
" And in that sweet severity there was
" A something which all softness did surpass—"

Le Tasse se trouve humilié d'être parmi les fous ; pourquoi croire qu'on est égaré, lorsqu'on éprouve un sentiment qui est inspiré ; et pourquoi ne pas appeler folie l'orgueil qui prétend faire un crime de l'amour ?

Le cachot le plus obscur, la tour la plus élevée, la prison la plus isolée, n'auraient pas fait sentir à l'infortuné Torquato la douleur incomparable d'être avec des insensés :

" Where laughter is not mirth, nor thought the mind ;
" Nor words a language, nor ev'n men mankind."

Que le pouvoir irrité sait trouver de nou-

veaux moyens pour dégrader l'objet de sa colère et savourer sa vengeance !

Le malheureux poëte, malgré tout ce qu'il éprouve, l'amour le soutient, il ne peut pas se désespérer :

" Look on a love which knows not to despair,
" But all unquench'd is still my better part."

Il n'y a que l'amour et la gloire capables de rendre l'homme un être étonnant.* O ! toi,

---

* Ecoutons Lord Byron, qui peint d'une manière sublime le caractère de Torquato : " Depuis ma naissance, mon âme connut l'ivresse de l'amour, qui s'incorporait, se mêlait à tout ce que je voyais sur la terre ; je faisais des idoles de tous les objets inanimés : les fleurs sauvages et solitaires, les rochers où elles croissaient, devenaient pour moi un paradis où je m'étendais sous l'ombrage mobile des arbres : je passais de longues heures à rêver, quoique ces courses errantes, vagabondes, m'attirassent des réprimandes.................................
" ..........................................
" ..........................................
" ..........................................

nouvel Homère des croisades, tes héros ont délivré Jérusalem, ta plume a donné, pour ainsi dire, l'apothéose à cette belle victoire qui fit planter la croix du Seigneur sur les murs des infidèles! tu as su faire échapper le preux Renaud aux dangereux enchantemens de la beauté! et tu n'as pu préserver ton cœur du poison de l'amour!....Mais, infortuné, ce n'était pas ta faute! comment le préserver de ton imagination?

Le cygne anglais va bientôt faire des victimes, au lieu de le devenir lui-même. Son pélerin Harold a trouvé l'hospitalité dans le cœur de

---

" Retournant à ma solitude, je pleurais dès que j'étais
" seul, pour me livrer ensuite de nouveau à ces visions
" qui naissent sans sommeil. Avec l'âge je sentis peu
" à peu mon âme palpiter par le sentiment confus d'un
" trouble étrange, et d'une peine qui n'était pas sans
" douceur; tout mon cœur s'exhalait dans un seul
" besoin indéfini et vague, jusqu'au jour où je trouvai
" l'objet que je cherchais......Cet objet, c'était toi;
" dès ce moment, je perdis tout mon être, qui s'absor-
" ba tout entier dans le tien! le monde disparut......
" tu anéantis toute la terre pour moi.............

tous ceux qui l'ont lu, et son Corsaire a déjà fait des prises qui pourront être ses conquêtes : elles aimeront à se dévouer au génie qui les a déjà séduites, avant même de connaître le séducteur.

---

Lord Byron avait quitté Ferrare pour se rendre à Ravenne : rester quelque temps près du tombeau du Dante, honorer ses cendres par de pieux devoirs, dans une ville qui offre le plus grand intérêt, comme le dernier anneau qui liait l'empire d'Orient à celui de l'ancienne Rome, et comme le premier grand apanage donné au chef du culte catholique, pour en soutenir avec dignité les augustes fonctions ; habiter, dis-je, pour quelque temps la ville de l'exarcat dont les archives renferment les documens de l'agonie de ces impuissans gouverneurs de l'empire de Byzance, qui, ou traîtres, ou vaincus et soumis, n'avaient pour eux que l'arrogance des menaces, et la nullité des moyens pour les soutenir, était certainement du plus grand intérêt pour le génie d'un poëte philosophe tel que Lord Byron. Il pouvait de ces débris de propriété des anciens maîtres de l'univers,

méditer sur l'écroulement colossal qui entraîna avec les temples du paganisme l'ancienne civilisation ; il pouvait réfléchir sur les sublimes métamorphoses de la fortune du capitole, et sur le commencement d'un grand pouvoir théocratique qui se montre en peu de temps l'arbitre du sort de l'Italie, tantôt appelant les Lombards pour chasser les gouverneurs de l'Orient, tantôt faisant franchir les Alpes aux rois des Francs pour chasser les Lombards, et les rendre juges du destin de la péninsule, jusqu'à ce que ce pouvoir sacré du chef de l'église, émancipé de toute soumission aux empereurs grecs, se fasse reconnaître maître de l'exarcat, se range parmi les puissances temporelles, présente le sceptre de la croix, et proclame aux yeux de l'univers le nouveau César d'Occident.

Ce titre et ce droit vont bientôt être la source des guerres sanglantes réservées comme apanage à la postérité ! La nouvelle attitude dans laquelle les descendans de St. Pierre placent une portion de l'Europe, va devenir le signal des hostilités parmi Rome et les nouveaux maîtres ; et cette source de querelles

entre le droit de conscience, et le droit de la force, embrasera tous les pays ! La liberté se rangera sous le drapeau du Vatican, l'aristocratie et l'usurpation se rallieront au pouvoir étranger.

Que d'objets intéressans pour l'historien ! que de grandes leçons présentent tous ces événemens, qui se déroulent aux yeux du politique placé à Ravenne, comme un artiste pourrait se placer au sommet d'une colline, pour découvrir un vaste horizon ! Mais toutes ces vicissitudes si intéressantes dans l'histoire des sociétés, si utiles par les considérations qu'elles offrent à l'homme d'état et au philosophe, ne forment que des tableaux rians pour l'imagination d'un poëte. Le poëte, est comme le peintre ; ils aiment les ruines, les tempêtes, les bouleversemens, les incendies ; plus il y a de calamités, plus le génie fait de conquêtes pour accroître le domaine de son imagination. Les causes morales des révolutions politiques sont à peine appréciées par l'enfant des muses, qui n'aime que les fictions ; mais les effets sont toujours saisis, et présentés avec des images plus ou moins fortes, selon ce que chacun sait créer.

Le seul côté moral, favorable à l'exaltation poétique, est celui de la liberté ; le poëte s'empare de ce mot pour en faire le levier de toutes les exclamations ; il le présente avec de grandes phrases, il en fait des épîtres sublimes, et sans songer à lui donner la véritable valeur, l'enthousiasme poétique en divinise le culte, et le proclame comme le seul bien de l'humanité : sous la bannière de la liberté, tout est sublime pour un poëte, tout est grand, tout est digne d'admiration, les crimes même sont présentés souvent comme actions héroïques ; les citoyens les plus obscurs sont regardés comme des hommes illustres, et les sociétés deviennent autant de poëmes épiques. C'est en cela que la politique et la poésie sont, pour ainsi dire, des ennemies irréconciliables ; la première n'aime que le positif et l'utile, la seconde ne cherche que la fiction et l'agréable : ainsi on peut assurer qu'il y a collision d'intérêt entre *ces deux puissances*, quoique les premiers législateurs aient écrit leurs lois en vers ; de sorte qu'il paraît que c'est la poésie qui ait dicté les premiers devoirs aux hommes.

Nous verrons dans la suite de cet ouvrage,

que le génie poétique de Lord Byron ne lui a été d'aucun obstacle, pour envisager sous le point de vue le plus sage, le sort de la nation à laquelle il avait voué sa fortune et son bras. Sa raison dans cette occasion avait triomphé de sa muse.

Lord Byron à Ravenne offre un double intérêt, comme poëte et comme homme de société. Le tombeau du Dante avait frappé son imagination; il fréquentait souvent l'asile funèbre où reposent les cendres du Lycurgue de la langue italienne; il se sentait inspiré chaque fois qu'il approchait de la pierre sépulcrale; il lui paraissait entendre la voix d'Alighieri, écouter ses plaintes, et son langage énergique et créateur; par instans il se croyait en communication avec le génie de la *Divina comedia*; par instans il imaginait que le Dante lui faisait part de ses révélations; et comme ces êtres possédés par une forte illusion, il l'écoutait avec saisissement. Les génies ont leur magnétisme, et pour parler le langage de la faculté, ils sont *souvent en rapport*, soit par leurs images, soit par ce principe d'organisation qui leur est commun. En un mot, ils se devinent.

Lord Byron accompagnait un jour la Com-

tesse G——, une des dames les plus aimables et les plus spirituelles de Ravenne. La conversation du noble poëte était toujours remplie d'images neuves et bizarres ; lorsqu'il aimait à parler, il était sûr d'inspirer un grand intérêt, sans que même il s'en donnât la peine ; car il y avait dans son langage quelque chose de tendre et de passionné, comme si toutes ses pensées n'étaient que des sentimens ; il était sublime dans ses phrases, parce que ses mots énonçaient de grandes idées ; l'expression de son visage était celle d'un homme inspiré, et en même temps elle était très-douce ; expression bien rare, car le génie de la poésie donne souvent, aux traits de la figure, le mouvement d'un être égaré. Le front de Lord Byron était comme celui des divinités et des génies de Canova. Ce nouveau Praxitèle l'avait deviné dans ses chefs-d'œuvre. Le regard du poète anglais avait quelque chose de mélancolique, et révelait les émotions de son âme ; sa voix était calme, même lorsque sa pensée était orageuse. Comme souvent son cœur revenait à ses chagrins, les nuances d'une douleur ca-

chée, qui se dessinaient dans sa figure, donnaient l'intérêt qu'inspire un homme qu'on voudrait savoir heureux, et qu'on sait ne point l'être. La dame à laquelle il parlait était dans l'enthousiasme de l'admiration. Rien n'a plus d'empire que la parole d'une personne de génie, surtout lorsque cette parole annonce un cœur qu'on croit aussi ému que son imagination ardente. Tout sujet, discuté par Lord Byron, présentait un grand intérêt, car son âme prenait part à ses thêmes; mais, en parlant du Dante, son langage devenait vraiment sublime. Madame G——, profitant d'un moment où Lord Byron plaignait le sort de ce poëte exilé, et reprochait à Charles de Valois de n'avoir pas su respecter et honorer le génie d'Alighieri, tacha d'engager le noble poëte à écrire quelque chose sur le Dante. "Le sort du Tasse, Milord," lui dit-elle, "était, je crois, moins à plaindre, pour un Anglais, que celui du poëte Florentin: quel intérêt pouvait vous inspirer l'égarement d'un homme qui aimait, et qui a été exilé, parce qu'il a osé le dire à une princesse? Un An-

glais a déjà jugé d'avance cet amour une folie, et je suis sûre que, de toute autre personne que du Tasse, vous en auriez ri, Milord; car il faut avouer, que tous les sentimens exaltés sont, chez vous, méprisés; quelquefois, même, ils sont jugés très-sévèrement. L'amour, dans votre pays, n'est qu'un devoir, ou une extravagance, que vous assujettissez à des amendes bien dures. Ce feu sacré, qui explique la création, chez vous n'a point d'élan, ainsi il n'engendre jamais l'enthousiasme: l'exil et la mort du Tasse a pu vous faire naître un intérêt poétique, mais jamais un de ces intérêts qu'un Anglais aime à épouser, par la générosité de ses principes, lorsque, de votre patrie bienfaisante vous épiez, pour ainsi dire, les occasions pour soulager les individus bannis de leurs foyers, par les rigueurs d'un gouvernement sévère, ou par un décret des autorités anarchiques, qui veulent imiter, en grand, les pouvoirs arbitraires; et presque toujours, à cause de ces troubles politiques qui mettent les sociétés dans un état de frénésie et de délire, et les gou-

vernemens dans un état d'aspérité et de méfiance. Dans de pareilles circonstances, vous qui n'avez point de tribunal pour juger l'opinion, et qui laissez la parole aussi libre que la pensée, vous sentez à l'instant un mouvement généreux en faveur de l'infortune, et vous ouvrez votre cœur aux malheureux qui abordent vos rivages hospitaliers; l'émigration de 1793, et différentes époques dans d'autres pays, peuvent témoigner votre noble libéralité. Mais les drames de l'amour ne sont pour vous que de grandes plaisanteries ou de mauvaises affaires; vous classez même, quelquefois, le langage d'un sentiment parmi les sacriléges, et quelquefois vous le profanez. Il faut prendre bien des précautions pour le débiter dans vos cercles....et dans d'autres circonstances, il n'en faut prendre aucune. La pruderie de la parole, (qu'on ne saurait trop respecter) est une sorte d'étiquette de rigueur, dans la société de vos étonnantes beautés; et le sentiment est quelquefois une découverte que l'on croit devoir cacher, ou dont on fait un roman sans préliminaires.

" Je suis sûre que si le Tasse avait aimé une illustre Anglaise, elle aurait finie par devenir Madame Torquato ; car il faut vous rendre cette justice, chez vous l'aristocratie n'est que dans le pouvoir et dans l'influence représentative, mais jamais dans les affections. Le *fashionable*, ce mot tout puissant et *inexorable*, n'étend pas son pouvoir jusqu'aux inclinations ; c'est peut-être la seule indépendance de cet empire redoutable qui, à Londres, est une puissance législative pour la société ; son code paraît celui des exceptions, ses jugemens se ressentent de l'arbitraire ; le caprice, et surtout la sympathie, dictent des lois, et dans un pays libre, comme le vôtre, on est tout étonné de voir tant de priviléges exclusifs en grâce de certaines personnes qui se trouvent dans le joli almanach du fashionable. Pardon, Milord, si je me suis écartée de mon sujet ; mon projet n'a été que de vous faire agréer mes idées à l'égard de l'exil du Dante, qui me paraît un sujet bien plus digne d'un poëte Anglais, que la prison du Tasse. Le Dante, victime d'une faction à laquelle il avait appar-

tenu, victime de la vengeance d'un prince étranger, immolé à son zèle pour l'indépendance de sa patrie; le Dante, ennemi de l'autorité française; le Dante, fier, mais noble dans ses malheurs, que de titres n'a-t-il pas à être chanté par un Anglais! Ajoutez à cela, le Dante, créateur d'une langue et d'une poésie immortelle, et vous sentirez vous-même que c'est presque un devoir de lui rendre l'hommage de votre génie."

Lord Byron avait écouté la Comtesse G—— avec un ravissement qui tenait d'un beau rêve. Le discours d'une jolie femme paraît très-beau lorsqu'il est médiocre, et sublime lorsqu'il est beau; les accens s'échappent accompagnés du charme de la séduction, et si on l'écoute de très-près l'atmosphère de la parole nous a déjà soumis. Tout cela a une double force dans la bouche d'une Italienne, dont le langage a quelque chose de galvanique pour ceux qui l'entendent: les sons en sortent si purs et si mélodieux, qu'ils font l'effet d'une harmonie Eolienne. On peut dire que les femmes en Italie dessinent toutes les

phrases par l'action d'une figure caractéristique, et les protégent par l'expression de ces yeux, qui lançent le feux de leur climat : une Italienne est toujours sûre de fixer l'attention de l'étranger auquel elle s'adresse. Lord Byron remercia la comtesse G——du conseil qu'elle lui donnait, et l'assura qu'il aurait été flatté de le suivre. " Permettez-moi, cependant, ajouta-t-il, de vous observer, Madame, que vous avez été un peu trop sévère d'un côté, et trop indulgente d'un autre. Voulant même parler votre langage, lorsque vous dites que l'amour chez nous, n'est qu'un simple devoir ou une extravagance ; je prends la liberté de vous demander quel mal y a-t-il, après que le cœur a fait son choix, qu'on assujettisse ce premier sentiment à des devoirs imposés par le code de la société ? Voudriez-vous laisser à ce même cœur la liberté de répondre à toutes les impressions dont il est susceptible, et lui donner le pouvoir d'en diriger les actions avec une anarchie de sentimens qui finirait par la prostitution de ce culte que vous voulez rendre sublime !

Certes, Madame, il n'y a pas de pays où l'on trouve autant d'exemples pour la liberté des choix comme en Angleterre, vous l'avouez vous-même, et j'ajouterai aussi qu'il y a souvent du romanesque dans ce premier hommage, qu'on rend à l'amour novice des jeunes gens : à l'égard de ce choix, on sait mieux, que partout ailleurs, se soustraire au joug des considérations ; mais voilà où s'arrêtent la liberté, et peut-être l'exaltation en fait de sentiment ; le devoir vient immédiatement leur imposer ses lois sévères. Certainement que l'amour chez nous n'a pas un pouvoir entraînant, auquel on dévoue toute son existence ; chez nous, il n'est ni préparé, ni suivi par ces belles phrases qui en font une poésie romantique, ni assujetti à tous ces grands soupirs, et à ce calendrier mystérieux, qui en règle toute la pantomime. Mais vous avouerez, Madame, que, sans le façonner en poëme épique, on peut le sentir vivement et l'exprimer avec modération ; que sans imiter les procédés des autres, ni le montrer d'une

manière théâtrale, on peut l'éprouver comme une maladie ; mais on ne doit le rendre qu'une seule fois l'objet principal de notre cœur, une fois le sujet exclusif de notre imagination—lorsque l'amour est une extravagance qui s'oppose au devoir, pourquoi ne point l'afficher en la punissant ! Vous connaissez mieux que personne les conséquences bien malheureuses qui souvent ont produit, dans les sociétés, ces extravagances caressées et protégées par le pouvoir, ou encouragées par une tolérance bien nuisible à l'ordre public ?

" Vous dites que nous n'aimons pas les sentimens exaltés.... et comment voulez-vous permettre et caresser l'exaltation des sentimens dans un pays où le positif forme l'objet unique de la vie civile, et où ce positif ne peut être que l'utilité publique ? L'occupation aux affaires, l'amour pour le commerce, pour les manufactures, pour les entreprises, pour l'agriculture, etc. tout cela est indispensable à l'existence de notre nation. Que deviendrait-elle l'Angleterre, si, au lieu de vaquer aux affaires et aux intérêts politiques, si au lieu de couvrir avec

le travail les frais de l'état et les besoins de l'industrie, on passait son temps à faire des couplets aux demoiselles, à écrire des billets pour les dames sensibles, à se promener autour de l'hôtel de l'être adoré, et faire le sacrifice de son temps, pour n'obtenir que des plaisirs où des peines, qui n'ont aucun rapport à l'intérêt, ou à l'utilité nationale ? Ce genre de vie convient aux peuples qui ne font pas partie de l'Etat, qui ont peu d'industrie, et qui sont, pour ainsi dire, nourris par leur beau ciel, ou par leur imagination ; il convient aux sociétés où les sujets à discuter ne peuvent pas regarder les affaires politiques, et où les affections privées, les exploits ou les malheurs des passions, remplissent les plus belles pages de leur histoire. Il convient dans les endroits, où les habitans peuvent déserter les maisons pour s'énivrer de la volupté d'un climat ravissant, et vivre des parfums de cette nature, qui paraît vouloir s'égayer dans le midi, de la mélancolie du nord.

" L'exaltation pour la beauté d'une femme, ou pour les couplets d'un poëte, l'enthou-

siasme pour les grâces, l'esprit et les belles phrases de société, l'amour exclusif pour la musique, la peinture, etc. et en général pour tout ce qui frappe l'imagination, ne peut être que l'apanage des nations pour lesquelles le repos n'est point dangereux, et qui n'ont pas d'autre lot dans la vie que celui de narguer leur condition civile par l'élan des affections, par des tableaux poétiques, ou par la méditation sur des sujets entièrement abstraits. Faites que la machine sociale anglaise soit montée de la sorte : faites des Anglais un peuple de petits maîtres, de musiciens, de cicisbés, de milords à bons mots, de gens exaltés, etc. et tout l'ordre politique serait bouleversé dans vingt-quatre heures. La main-d'œuvre en Angleterre est extrêmement chère, parce qu'elle est la plus belle propriété de l'Anglais. L'Anglais ne connaît d'autres plaisirs, que son travail ; ayant beaucoup plus de besoins que les autres à satisfaire, il ne le pourrait pas, sans le produit de son industrie. Un Anglais fainéant est sûr d'être au désespoir, car il ne saurait que faire de

la vie. Un Italien, ou un Français fainéant, ont toujours leurs chansons pour les consoler, et ce qui est une privation pour des personnes accoutumées à une existence *confortable*, comme les Anglais, n'en est pas une pour ceux qui vivent en partie de leur esprit, ou de leur clair de lune. Ces étonnans sacrifices que le gouvernement britannique sait ordonner, lorsqu'il s'agit de l'intérêt national ; cette grande puissance maritime qui exploite l'univers ; cette force d'état qui permet à l'Angleterre de faire cause à part des autres gouvernemens, sans craindre de s'isoler ! cette immense richesse qui éblouit les yeux étrangers, et qui est toujours convoitée par les puissances délibérantes en cas de besoin ; cette dette énorme qui est soutenue par la même nation qui paraît menacer ; tout cet admirable édifice, si différent de toute autre organisation sociale, n'est fondée que sur le travail, sur le commerce, sur l'industrie et l'activité anglaise, sur cette sobre activité, qui fait que les Anglais, ne sont, pour ainsi dire, que de la matière laborieuse et de l'intelligence utile.

“ Un Anglais parle d'aller aux Indes, comme un Parisien d'aller à Versailles, un Romain d'aller *alla Villa;* ils ont le même objet, celui de s'amuser; mais l'amusement du premier consiste à faire sa fortune, et l'aiguillon du gain est le seul levier de ses actions. Comment, après cela, voulez-vous, Madame, que tous ces sentimens exaltés, faits pour distraire les hommes de leurs occupations, puissent être encouragés chez nous, où l'existence physique dépend essentiellement de l'existence politique et morale?

“ Ce qui vous trompe, c'est peut-être de croire qu'un Anglais est toujours révolté de la proscription d'un individu pour cause politique. Nulle part l'histoire ne présente autant de vicissitudes dans ce genre de partis et de proscriptions que dans notre pays; car nulle part une représentation nationale n'a dû lutter, depuis si long-temps, avec le pouvoir qui, au commencement, a été forcé de l'établir et de la reconnaître; et qui, ensuite, a voulu, dans toutes les circonstances, la rendre ou nulle, ou favorable à

ses projets. Plus il y a de symptômes de liberté dans un pays, plus il y a de ces partis qui se partagent les devises; d'un côté, on se déclare le défenseur du peuple, d'un autre, le soutien du trône ou de l'aristocratie. Nous avons flotté toujours entre les *prétendans et les prétendus*, entre les factions des roses, des bleues, et de toutes les couleurs. Nos plus beaux momens ont été, peut-être, ceux des règnes des crimes et de l'usurpation; car, chez nous, tous ces événemens, loin d'avilir la nation, n'ont fait que l'avertir et former son caractère à l'indépendance. Mais quel est le pouvoir, dans toutes les époques et dans tous les lieux, qui a su respecter les grands talens et le génie, lorsque ceux-ci se sont trouvés dans le parti opposé à celui qui triomphait? Au temps du Dante, en Angleterre, Edouard I eut la cruauté de faire massacrer tous les bardes dont les sons excitaient l'ardeur martiale des anciens Gallois; ainsi il nous a privé de ces beaux chants de tradition qu'on pouvait appeler la typographie des

poésies rustiques qui ont tracé le sentier aux grands talens. Dans les siècles moins barbares, Davenon fut proscrit par Cromwell ; Milton, sans l'influence d'un. être reconnaissant, l'aurait été par Charles II ; Raleigh mourut sur l'échafaud ; Otway succomba à la faim ; Dryden expira dans un hôpital, etc. etc. ; et si je devais vous rappeler tous les traits caractéristiques de l'insouciance des partis et du pouvoir pour le génie, vous seriez convaincue peut-être, que nous n'avons pas toujours été très-sensibles aux malheurs des grands hommes. A toutes les époques et dans tous les pays, le pouvoir est tout ; (il doit l'être pour l'ordre de la société) le génie est caressé lorsqu'il l'amuse et qu'il le flatte, mais, dès qu'il est en opposition, il est dans l'instant compris dans la masse des ennemis de l'état, des êtres dangereux, de tous ceux, en un mot, dont on aime à se débarrasser, n'importe leur rang, leur mérite, ou leur caractère, quelquefois aussi leurs services. Depuis que notre gouvernement a pris une attitude qeaucoup moins incertaine, et qu'on a beau-

coup plus de garanties solides, garanties que la nation a achetées par plusieurs siècles de sacrifices, après avoir été balloté entre l'esclavage et l'anarchie (lutte sanglante dont le véritable avantage a été celui d'avoir façonné un caractère national) après que les partis ont un intérêt presqu'égal à conserver la balance d'une autorité qu'on ne saurait autrement partager, les chances des proscriptions chez nous sont certainement bien rares ; car tout ce qui n'est pas véritable crime, et tout ce qui ne peut être jugé par les lois, ne peut être condamné; point d'influence à craindre de la part d'aucune autorité, point d'incertitude pour la sûreté individuelle, et celle de la propriété; c'est pour cela que nous avons le droit de nous placer à la tête de la civilisation européenne.

" La différence réelle qui a existé entre les partis en Angleterre et ceux des autres pays, est que, chez nous, la lutte entre ces partis n'a pas empêché les progrès de la liberté, et que, partout ailleurs, les divisions et les

hostilités politiques n'ont servi qu'à faire disparaître l'indépendance. Nos ancêtres n'ont appelé les princes étrangers que pour consolider et améliorer nos institutions. Avant de proclamer la maison d'Orange, la nation, qui était forte par elle-même, a présenté ses lois, et n'a jamais perdu de vue ni ses intérêts ni ses droits. Partout ailleurs, où les nations étaient faibles et divisées, on a appelé les étrangers pour se faire protéger et pour recevoir des lois, ce qui leur a donné le droit de gouverner à leur fantaisie. Il en fût ainsi dans tous les siècles passés, surtout dans votre belle Italie!......Mais je vois, Madame, que je m'écarte trop du sujet que vous m'avez présenté, et le sort du Dante doit occuper exclusivement ma pensée, puisque vous voulez que j'essaie ma muse à parler de ce grand homme."

La Comtesse G—— avait écouté Lord Byron avec ravissement; elle était bien flattée que le noble poëte aimat à seconder son idée; et, pendant leur promenade, elle tâcha d'entretenir la conversation sur le même sujet.

Comme ils passaient tout près de l'église de St. François, et qu'ils s'approchaient de la chapelle, où reposent les cendres d'Alighieri, l'astre gardien des tombeaux rejetait ses rayons à travers le dôme où s'élève le monument funèbre du poëte, Madame G—— s'arrêta un instant pour faire saisir, à l'imagination du barde anglais, l'effet de cette pâle lumière qui se glissait pour en dessiner le reflet. Lord Byron parut y porter ses regards et son attention ; il restait dans une espèce d'extase, car rien n'est à comparer à la sensation que produisent, en Italie, les objets éclairés par cette planète qui paraît inviter les hommes à la deviner !

Partout ailleurs on n'aime la lune que pour éclairer les nuits, mais, en Italie, on l'attend, pour éclairer les ruines et les monumens qui se sont réservé l'empire des souvenirs, et qui, pendant le jour, sont foudroyés par le soleil. La lune, en Italie, est un bienfait pour les êtres et pour les choses ; ses rayons argentés caressent le tableau de la nature ; elle y porte le calme après que l'as-

tre du jour a tout agité par ses feux; les ombres qu'elle produit sont de belles images, et sa clarté forme l'allégorie du vrai. Lord Byron portait, avec lui, le feu sacré, il n'avait besoin que de cette lumière pure qui préside aux pavots de la nuit, et fait éprouver à nos rêves la volupté de la contemplation. Rien ne ravissait autant Lord Byron qu'une soirée avec un beau clair de lune. Les personnes qui ont vécu avec lui, assurent, qu'il passait des nuits entières à contempler cet astre. Ses facultés avaient un besoin de se fixer à quelque chose au-delà du cercle borné de notre sphère; il se sentait en harmonie avec la création, et tant qu'il lui était permis, il s'élançait avec un vol rapide, et s'échappait, pour ainsi dire, à la partie matérielle. Madame G—— jouissait de l'attitude rêveuse de Milord, et se gardait bien de la troubler, lorsque tout à coup de sombres nuages interceptant la vue des objets, reportèrent la pensée de Lord Byron à sa compagne... un sourire fut toute son excuse. Madame G——, bien loin d'être offensée de la distraction du poëte,

lui dit, avec amabilité : "Vous m'êtes rendu, Milord, par les ténèbres."—" Il le faut bien, Madame, pour les dissiper, et vous me permettrez de donner à cette illusion quelque chose de réel ; car je vous prierai de m'accompagner un soir à cette même chapelle, pour rendre encore mes devoirs au grand Alighieri, avant que j'ose interroger son ombre et deviner sa pensée." Madame G—— ne pouvait se refuser à la prière du poëte, et il fut décidé qu'ils iraient le 14 Septembre, anniversaire de la mort du Dante. Lord Byron tenait beaucoup à ces jours de commémoration qui retracent les époques de notre vie, et sont assignés pour rappeler l'instant qu'on a cessé d'exister. On aime à croire que tous ces jours sont marqués par la destinée de l'homme, et doivent avoir une mystérieuse influence sur les événemens et sur notre sort. Les philosophes sont souvent superstitieux, mais les poëtes le sont toujours. Napoléon qui était le véritable *épique* des conquérans, aimait à fixer le prestige dans tous ces jours mémorables. Que de

fois cette phrase : "*C'est aujourd'hui le soleil d'Austerlitz,*" fit fortune !

Madame G—— s'était formé une idée charmante de voir le jeune poëte dans un moment de bel enthousiasme, appuyé sur la pierre sépulcrale du père de la poésie italienne, interroger son ombre, et entendre ensuite le langage sublime et inspiré du barde anglais. Jamais cette dame ne s'était approchée avec autant d'intérêt du tombeau d'Alighieri, qui devait être bientôt le monument de sa plus belle illusion. Son âme, aidée par son imagination, avait déjà préludé à toutes les images qui devaient la toucher. Les êtres sensibles, et surtout les femmes dont l'organisation est susceptible de toutes ces sensations improvisées, sont affectées d'avance par le même trouble qu'elles doivent éprouver dans la circonstance attendue. C'est une espèce de premier essai qui se fait en elles de ces mêmes émotions qui vont les agiter dans l'instant de la réalité. Cette faculté de multiplier les peines et les plaisirs factices, favorise extrêmement l'effet de l'illusion, car le sentiment se trouve en avoir deviné le résultat.

Le soir du 14 Septembre arriva, et Lord Byron trouva la comtesse G—— vêtue en noir. Cette dame pour prévenir la surprise de son compagnon, s'empressa de lui dire qu'elle avait choisi cet habillement pour que la couleur en fut plus analogue au lieu qu'ils allaient visiter. "Peut-être, Madame," reprit le noble poëte, "vous voulez porter d'avance le deuil pour mes vers, qui ne seront pas dignes du sujet?" "Vous me croyez donc, Milord, bien au-dessous des personnes qui ont le bonheur de vous lire, puisque vous pensez que je serai la seule qui ne saurait pas vous admirer?" "La seule qui pourrait me témoigner l'intérêt de la vérité." "Et refuser l'hommage qui vous est dû.... mais partons, Milord, vous aurez assez de quoi occuper votre pensée sans la distraire maintenant dans des objets frivoles et d'aucun intérêt: je crains seulement," continua-t-elle, "que le temps ne soit pas favorable à notre pélerinage; il est trop sombre pour bien laisser apercevoir le monument, à moins que vous ne préfériez de le voir à la lueur de la lampe sépulcrale, qui éclaire la cha-

pelle" " Et depuis quand, Madame," reprit Lord Byron, " a-t-on visité les tombeaux dans une soirée calme et rayonnante de la joie du repos ? Je serais, pour ainsi dire, désolé de m'approcher du lieu sacré de la mort par un ciel éclatant d'une lumière pure et tranquille : ces soirées sont propices aux chants des bateliers, aux sons du flageolet, que le pâtre fait retentir dans la chaumière qu'habite son amie, au repos des êtres sans passions et sans rêves.. .....Mais aime-t-on le calme et la gaîté, en visitant le marbre hospitalier du sommeil éternel ? Le cyprès qui le couvre quelquefois n'est-il pas l'emblême de la tristesse ? le saule qui souvent le caresse n'est-il pas celui de la douleur ? Ne sentez-vous pas, Madame, que la nature doit être en harmonie avec le sujet, et, dans un lieu où la présence d'un être invisible prête à notre âme le rêve du mystère ; où les voûtes mêmes ont quelque chose d'imposant pour les hommes les plus distraits, et les plus raisonneurs ; où, lorsque l'on y entre, la disposition qu'on y porte se modifie à une pensée dont on ne sait pas se

rendre raison, mais qui paraît tenir à ce principe qu'on ne peut pas deviner, mais qu'on ne pourra pas rejeter! L'objet, le lieu, le sujet, sont en harmonie avec cette sombre physionomie du temps que vous craignez, mais que vous me permettrez de croire un excellent prélude à mon inspiration. Je ne me défends pas, Madame, de certaines superstitions, je vous dirai même que je les chéris, car j'aime à rendre hommage au secret de la création. La superstition n'est que l'égarement d'une vérité, quelquefois elle en est aussi l'oracle."

Comme ils disaient ces mots, ils étaient déjà dans la rue, et ils s'approchaient de l'église de St. François à l'heure où, en Italie, on a l'usage d'appeler les fidèles à la prière, pendant que le prêtre montre l'image du Seigneur en donnant la bénédiction du soir. Ce moment est solennel et rêveur, car le symbole de la divinité, présenté pour bénir le repos de la nature, pendant que les ténèbres viennent présider à l'auguste silence qui règne autour de l'autel, réveille en

nous la conscience mystérieuse de notre destinée, conscience qui nous émeut et nous fait oublier toute autre pensée que celle de l'Infini.

La Comtesse G—— laissa Lord Byron à la porte de l'église pour aller se prosterner au pied de l'autel, avec ce sentiment qu'inspire l'image de l'Etre Créateur, de cet Etre éternel à qui l'univers appartient !

Les dames italiennes ne négligent aucun de ces actes de religion ; elles auraient moins de répugnance à manquer à un devoir qu'à une cérémonie d'église, et surtout à une prière ou à un sermon. Malgré tout ce qu'on peut dire sur le contraste de certaines actions avec les pratiques religieuses, je trouve que cette espèce d'expiation qu'on se propose en fréquentant le temple du Seigneur est toujours l'effet d'un principe religieux qui peut être inconséquent, mais jamais dangereux ou mauvais. La consolation qu'on éprouve dans le culte de l'Etre Suprême finit par être la seule, lorsque le temps opère l'apostasie des autres sentimens.

Pendant que madame G—— était dans

l'église de St. François, Lord Byron s'était approché de la chapelle où est le tombeau d'Alighieri, à peu de distance de cette même église. Là, s'appuyant sur la pierre sépulcrale, de sa main il se couvrit les yeux, absorbé dans une profonde méditation.... Bientôt le bronze ne retentit plus du son qui appelait à la prière; le prêtre avait fini de prononcer les mots de paix et de pardon; les lumières qui brillaient autour du sanctuaire étaient éteintes; la lueur d'une seule lampe réfléchissait l'auréole du tabernacle; le bruit sourd des derniers mots des fidèles annonçait la sortie de l'église. La comtesse G—— fut la dernière; ne trouvant pas Lord Byron à la porte, devina qu'il était déjà à la chapelle du tombeau, où elle dirigea ses pas, mais voyant l'attitude dans laquelle était Milord, le crut réellement inspiré par l'ombre du Dante, et craignit de troubler par sa présence les rêves du poëte. Elle attendit à une certaine distance jusqu'à ce que le gardien vînt avertir l'étranger que c'était l'heure de se retirer. Dans le premier instant Lord

Byron se reprochait d'avoir été en spectacle, par la position dans laquelle il se trouvait, mais il fut distrait par les paroles de Madame G —— qui lui dit: "Milord, si Canova avait été ici, il aurait fait, de votre attitude le plus beau sujet de ses ouvrages, sans avoir besoin d'imaginer un génie symbolique; je ne pouvais vous comparer à rien, et cependant vous me paraissiez comme, lorsque dans un rêve, nous croyons voir des êtres supérieurs à l'espèce humaine; votre attitude était une image!" Elle ne voulut pas l'interroger aucunement sur les idées qu'il avait conçues dans le moment de sa méditation, de crainte de profaner par ses questions, le feu sacré qu'elle supposait s'être emparé de l'esprit de Lord Byron. On garda, de part et d'autre, une espèce de silence de convenance, et la nuit, qui était déjà avancée, favorisait cette pause de dialogue. Ils retournaient lentement vers l'hôtel de Mme. G—— mais comme ils traversaient la place où sont les débris du palais de Théodoric, Lord Byron s'arrêta dans le moment où les les nuages, qui couvraient le disque de la lune,

s'étaient séparés : alors les rayons de cet astre pâle et mystérieux, se projetant sur les ruines en dessinaient les ombres les plus bizarres, qui paraissaient le reflet des siècles.

Des ruines sans nom sont des masses insignifiantes, et même quelquefois importunes; mais celles qui renferment des souvenirs, et qui restent debout pour présenter des monumens historiques, sont l'aliment de la curiosité et des rêves philosophiques. Ces ruines parlent à l'imagination des hommes, comme si elles étaient les oracles des temps qu'elles retracent; Lord Byron s'arrêtant pour les regarder, n'avait pas interrompu le silence, lorsque Mme. G —— lui demanda ce qui le frappait à la vue de ce monument? " Rien que le souvenir du prince qui les a fait construire," répondit le poëte; " il est bien pénible de ne pouvoir admirer" continua-t-il, " un grand homme dans ce roi des Ghots, car il en avait presque toutes les qualités; mais on ne savait pas être humain dans ces temps là ; il fallait que la nature eut fait des prodiges pour faire sentir le devoir de l'homme. Le temps de Théo-

doric n'était pas le véritable commencement d'une nouvelle civilisation; c'était la dureté des mœurs du nord transplantées dans le midi, où elles n'avaient trouvé que lâcheté et corruption. Quel est de nos temps le prince qui oserait tuer son convive ?* On se débarrasse maintenant d'un voisin importun, d'une manière beaucoup plus polie et convenable ; mais alors, c'était la férocité des mœurs qui donnait cette physionomie aux premiers siècles de la métamorphose des nations européennes. Les deux extrêmes déplorables pour l'humanité sont, l'époque où la morale publique n'était pas formée, et celle où cette morale a disparu. Dans le premier cas, c'est la barbarie, dans le second, c'est la corruption, qui nuisent également à l'ordre et au bien être social. Je suis sûr que, de nos jours, on pourrait excuser Théodoric d'avoir fait périr Boèce. Qu'importe à l'autorité établie la vie d'un grand homme, si elle excite un simple soupçon! *La raison*

---

* Théodoric tua Odoacre pendant le dîner.

*d'état*, ce mot qui dit tout, et qui fait fortune dans le nouveau droit public, culbute les égards d'humanité bien anciens et bien faibles. Dans d'autres temps, il y avait des actes, qui étaient l'effet du caprice et de la férocité, faute de civilisation et de lois; mais, de nos jours, on a légalisé les procédés du pouvoir par les décrets de la politique. Théodoric était, sans doute, un grand homme pour son siècle, et il l'aurait été peut-être aussi pour le nôtre. Il a senti les avantages de la tolérance religieuse, dans un moment où le fanatisme avait commencé à dicter des lois cruelles. Il sentait le bien et la gloire de protéger les lettres, et s'il fut quelquefois injuste avec les hommes, il ne le fut pas avec les lumières; on peut dire que les connaissances et la nouvelle civilisation, en Italie, lui doivent les premiers encouragemens. C'est déjà un beau phénomène, qu'un prince qui a de grandes qualités, même lorsqu'on peut lui reprocher des défauts. Théodoric pour quelques cruautés, qui le rendent odieux, en a été puni lui-même, avant l'arrêt de la postérité. C'est cependant une

manière bien bizarre et bien mystérieuse, que celle avec laquelle la nature se venge quelquefois des crimes de l'homme, qui ne craint pas un vengeur sur la terre. La tête de Simmacus poursuivait sans cesse Théodoric : il crut un jour la voir paraître sur la table, sur cette même table où il avait tué Odoacre! Il en mourut d'effroi !...On est maintenant plus tranquille sur la responsabilité des exécutions, car il y a un code de lois qui préserve des remords; c'est au nom de la justice, et non pas du caprice qu'on punit. Quel beau sujet pour un poëte que Théodoric!...... mais je m'en tiens à notre Dante, Madame, et je m'en vais faire le prophète."

Encore une fois madame G —— ne crut pas devoir faire des questions sur le projet que Lord Byron avait conçu, et la conversation, roulant sur des objets indifférens, ils arrivèrent à la maison de madame G —— où Lord Byron prit congé d'elle.

Quelques jours se passèrent sans que cette dame eût entendu parler du sujet qui l'avait

occupée, lorsque, peu de temps après, elle reçut un paquet, avec la lettre suivante :

" Belle Ausonienne, si j'ose imiter le grand poëte de votre patrie dans cette copie runique des sublimes chants du sud, destinée au climat froid et brumeux où je naquis, mais où je ne veux pas mourir, vous en êtes seule la cause ; et quoique je reste loin de l'harmonie immortelle du Dante, votre cœur indulgent me pardonnera ma criminelle audace. Vous m'avez parlé avec l'assurance de la beauté et de la jeunesse ; et pour vous, parler, c'est être obéi. Mais ce n'est que dans le midi que de tels accens se font entendre, et que de tels charmes s'offrent à nos yeux ravis ; le doux langage de l'Italie est encore plus doux quand il sort d'une aussi jolie bouche. Ah ! quels travaux ne persuaderait-il pas à ceux qui l'écoutent !"

G. Byron.

## CHAPITRE V.

*Prophétie du Dante. Etat de l'Italie de son Temps.*

> E s'io al vero son timido amico
> Temo di perder vita tra coloro
> Che questo tempo chiameranno antico.
> *Dante.*

L'IDÉE de prophétiser sur le sort d'un pays a toujours été le besoin des poëtes, des philosophes et des gens qui se sont crus inspirés. De tous temps les hommes ont aimé à lire dans l'avenir, et puisqu'il ne leur est pas permis de connaître leur propre destinée, ils ont voulu prédire les événemens. Quelquefois même l'homme ose menacer d'un sort malheureux une ville ou un pays tout entier, comme s'il était le maître du destin ;—animé par la haine ou par le ressentiment, il prononce le décret de l'avenir avec une telle assurance,

qu'il semblerait que son arrêt doit être irrévocable.

Les troubles politiques sont des précurseurs pour la contrée qui les supporte, et c'est une chose bien remarquable que presque toutes les grandes villes qui ont été et qui sont le théâtre des différentes métamorphoses, ont eu des citoyens qui ont prédit leurs vicissitudes. Cette prétention de prophétiser est une espèce de sentiment de l'Infini, comme si on voulait reparaître dans les siècles qui se succèdent.

Je conçois que l'esquisse d'un grand tableau moral, que le temps doit achever, peut bien se présenter à l'imagination d'un homme qui de loin en aperçoit le développement et le but; et lorsqu'on est spectateur d'un grand événement, lorsque surtout on se trouve au milieu des calamités qui affligent sa patrie, lorsqu'on est ou proscrit, ou victime présente d'une catastrophe soit pour se consoler soi-même et ses enfans, soit par un sentiment d'intérêt pour son pays, on éprouve le besoin d'élever une voix prophétique pour avertir les autres des infortunes

qui les menacent : on se croit ainsi quitte, envers la postérité, du devoir de la prévenir sur ce qui l'attend, et on se décharge, pour ainsi dire, d'une espèce de responsabilité qu'on fait peser sur ceux qui ne croient pas à cette annonce prophétique.

Il y a, dans l'état politique des sociétés, des données sûres qui peuvent faire prédire les événemens. La forme du gouvernement, l'état de la religion, le développement des facultés morales, les objets qui, plus ou moins, occupent les masses, la position géographique d'un pays et le tableau général de la force des autres, etc. peuvent servir à l'homme, accoutumé à étudier et à deviner la marche de l'action sociale, d'indices sûrs pour connaître, jusqu'à un certain point, l'avenir. Rien n'était plus propre que la position d'Alighieri et l'état dans lequel se trouvait l'Italie, pour supposer, comme Lord Byron l'a fait, que le Dante, avant sa mort, a voulu prophétiser le sort de son pays. Le Dante lui-même avait été le sujet d'une prophétie. Brunetto Latini avait prédit à la

mère d'Alighieri que son fils serait un homme dont on parlerait dans toute l'Europe, et dont la renommée descendrait à la postérité. On peut dire, qu'en général,il y a très-peu d'hommes célèbres dont on ne raconte des prédictions à leur naissance.

Lord Byron partage cette prophétie en quatre chants, dont l'objet, en partie littéraire, en partie politique, est celui d'annoncer l'arrivée de quelques grands hommes et poëtes illustres ; de se plaindre fortement de Florence, sa patrie, à laquelle il montre l'absurdité du gouvernement qui la tyrannise, et de prédire, ainsi qu'à toute l'Italie, les plus grands malheurs.

" Malheur, malheur," dit-il, " le voile de
" l'avenir est déchiré : immobiles comme les
" vagues de l'océan, lorsque les vents sont
" muets, dix siècles se soulèvent, tout à coup,
" avec de sombres ondulations, et flottent à
" mes yeux dans le sein de l'éternité !"

Pour bien comprendre l'objet de cette prédiction, jetons un coup-d'œil sur l'Italie, au temps où Lord Byron fait parler le Dante en

adressant à sa patrie ses avertissemens et ses prédictions. Voyons quelle était la position de la péninsule, et particulièrement celle de la Toscane.

Le Dante, dans son exil, avait appris à envisager les affaires politiques de l'Italie, d'une manière entièrement différente de ses premières idées. Il avait été Guelfe, car les hommes d'esprit commencent toujours par se ranger du côté de ce qu'on appelle indépendance, liberté, ou opposition au pouvoir; ils deviennent les amis du peuple et cela en grâce des théories, ou par un supposé principe de justice très-difficile à voir réaliser, ou pour saisir un pouvoir qu'on n'a point, ou enfin par l'ambition de faire briller leur esprit, ainsi que leurs sentimens philanthropiques; mais peu à peu ce premier enthousiasme qui les avait séduit, fait place à l'observation; alors, s'ils sont de bonne foi, ils s'effrayent de servir la cause de l'anarchie populaire, s'ils ne sont qu'ambitieux, ils sont secrètement choqués de se trouver au milieu de gens qu'ils ne voudraient pas reconnaître comme leurs égaux.

L'illustre famille Danati, était parmi les Guelfes, mais cette famille qui soutenait le parti populaire, cette famille qui proclamait l'égalité, l'indépendance, la liberté publique, ne put pas se défendre d'une violente jalousie contre les Cerchi, famille plébéienne, enrichie par le commerce, et qui affectait de les éclipser par l'étalage de son luxe et de son opulence. Toutes les belles phrases d'égalité dans la bouche des grands, cachent toujours la fierté de leur rang et l'idée de leur supériorité; ainsi, lorsque le moment arrive de pratiquer avec franchise les principes démocratiques, on en est justement révolté, on jette le masque, et l'orgueil caché se montre avec le cortège du mépris pour ceux qui se croyaient leurs éguax.

Les Cerchi se rangèrent du côté des Gibelins modérés, et le Dante, qui nourrissait une haine franche contre tous ceux qui voulaient ou persécuter ou opprimer, s'associa à leur parti.

A cette époque, ce qu'on appelait liberté italienne, n'était autre chose qu'une espèce de vertige continuelle, qui dans le siècle actuel, ne pourrait se soutenir une seule année.

Deux pouvoirs d'influence, les Empereurs d'Allemagne et les Papes: deux grandes factions qui luttaient pour se renverser réciproquement, sans autre but que celui de la vengeance contre le parti opposé, ni d'autre résultat que les calamités publiques. Le peuple, instrument des factions débordant avec férocité en toute occasion qu'on lui présentait; tant de différens états n'ayant ni organisation démocratique, ni forme aristocratique, ni dépendance monarchique: aucun droit réel d'un côté, pas plus que d'un autre: aucun pouvoir fixé, aucune autorité permanente, aucun plan suivi ni de la part de ceux qui exerçaient l'influence, et un triomphe momentané, ni du côté des masses turbulentes, qui ne s'occupaient qu'à soupçonner, à être mécontentes de tout, ou à applaudir à tout ce qu'on voulait leur faire croire; avec cela une quarantaine de petites républiques,* qui n'étaient animées que par leurs inimitiés particulières, sans songer à se constituer sous aucune

* Voyez Denina et Sismondi.

forme de gouvernement solide—On peut dire, qu'à mesure que chaque faction triomphait, le gouvernement prenait une forme différente.... tantôt c'était un *podestà* étranger, tantôt un *podestà* du pays, ou un *podestà* pour la noblesse, et un pour le peuple, qui se partageaient le pouvoir. Dans une circonstance c'était un juge qui gouvernait, dans une autre, un consul. Ici il y avait les douze *anziani*, ensuite les prieurs; là c'étaient les quinze gouverneurs, ensuite les neuf. Dans un temps c'était le capitaine du peuple, dans un autre, un général ou tout autre autorité; chez les uns il y avait un sénat, et un parlement, chez les autres un conseil du troisième état ou une assemblée d'Optimats. Quantité de seigneurs, de ducs, et de comtes qui n'étaient pas assez forts pour être tyrans pendant long-temps, et que, lorsque même ils auraient voulu faire le bien, ne l'auraient pu consolider, car leur autorité était toujours soumise aux partis qui exerçaient tour à tour la plus grande influence*.

* Il n'y avait point de tyrannie durable affermie dans une seule maison; parce que le partage égal des

Jamais, dans aucun temps on ne vit tant de métamorphoses en Italie, que dans celui dont nous parlons. Le tableau politique de cette péninsule, entre la fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième, est celui qui offre le plus d'intérêt, comme état de convulsion, état qui devait préparer la concentration de différentes petites républiques à l'unité du pouvoir, à cette unité que, si elle avait été l'ouvrage des Italiens même, on aurait pu faire un ensemble capable de se soutenir comme puissance intermédiaire entre les deux principautés de Naples et de Piémont; mais les Italiens n'ont connu, de tout temps, d'autre politique, que celle de se placer sous l'influence d'une force étrangère, et jamais ils n'ont voulu faire le sacrifice des ressentimens particuliers en faveur d'un sentiment national.*

Toute la politique des papes n'avait consisté,

---

forces, entre les deux partis, Guelfe et Gibellin, ne laissait à aucune usurpation le temps de se consolider, mais il y avait encore moins de liberté.—*Sism. c.* XXVIII.

* Nous venons de terminer, pour l'Italie, l'histoire du

jusqu'alors, qu'à diminuer l'ascendant de la maison de Souabe, en Italie. Cette maison, par le peu de suite qu'elle avait mis à ses prétentions, avait accoutumé les villes italiennes, à vivre dans une parfaite indépendance. On peut dire, que c'était l'émancipation insensible d'un pouvoir étranger, plutôt que l'établissement de nouveaux droits, qui leur avait rendu la liberté ; ainsi cette liberté était dans l'exercice plus que dans les anciens titres et dans les anciennes institutions. C'est une

---

treizième siècle ; d'un siècle pendant lequel les peuples faisant vainement et successivement l'essai d'un grand nombre de constitutions populaires, éprouvèrent toutes les calamités qu'une liberté désordonnée peut entraîner à sa suite..............................
Une des choses, qui, sous le rapport politique, caractérisent l'esprit des villes libres pendant ce siècle, c'est la haine du peuple contre la noblesse, et le *tatonnement* des législateurs populaires, pour chercher une garantie de l'ordre social, tantôt dans la propriété, tantôt contre la propriété.

SISM. *Hist. des Rép. Ital.*

chose bien remarquable, que les mêmes villes, les mêmes peuples qui avaient su s'affranchir, ne sentaient pas le danger de rester isolés, et à la merci de tant de gouvernémens provisoires qui ne pouvaient avoir aucune consistence capable de marcher avec l'agrandissement des états qui avoisinaient la péninsule. Quel devait être le résultat de ce décousu et de ce dangereux provisoire? Celui de voir tous ces pays soi-disant libres, devenir la proie de différens seigneurs habiles qui devaient, par jalousie se faire la guerre à chaque instant (car n'ayant pas de titres héréditaires, leurs ennemis tachaient d'être leurs successeurs) ou de quelque négociant riche et puissant, qui, par son crédit et ses richesses, aurait conquis le pouvoir.

La cour de Rome, qui jusqu'alors avait fait la guerre aux Empereurs d'Allemagne, et qui seule aurait pu sauver l'Italie de cet état d'anarchie continuelle, préférait maintenant d'offrir son influence, tantôt à Rodolphe d'Habsbourg, en relevant l'empire d'occident; tantôt à Charles d'Anjou, qui, quoiqu'étranger,

devint sénateur de Rome, vicaire impérial en Toscane, gouverneur de Bologne, etc.

Ce qui doit le plus étonner dans ce temps là, c'est de voir que les princes, qui n'avaient d'autres droits sur les états italiens que ceux qu'on voulait leur accorder, disposaient pourtant de plusieurs domaines en faveur de l'église, comme s'ils en étaient les véritables maîtres. Nicolas III reconnut les acquisitions de plusieurs villes de la Romagne et de la marche d'Ancône, comme une concession généreuse de Rodolphe.

Si une telle politique n'avait été suivie que par les papes, et si les deux factions très-puissantes étaient convenues de ne pas appeler la protection des autres états, l'Italie aurait pu voir son sort entre les mains de ses enfans; mais à peine une grande querelle éclatait dans une ville, que les Guelfes appelaient à leur secours les rois de France, et les Gibelins, les princes allemands. L'apparition de ces princes étrangers ne servait qu'aux vengeances particulières, aux proscriptions, au renversement de tout ce qui existait;

c'était pour ainsi dire l'objet pour lequel on les réclamait, ainsi tous ces pouvoirs protecteurs n'étaient que de funestes météores pour la contrée qui les attirait.

C'est bien difficile d'expliquer la contradiction de vouloir d'un côté s'émanciper de l'influence des maisons régnantes, et rechercher en même temps leur protection en leur accordant cette même autorité qu'on voulait détruire! ce sont les absurdités des faibles, les incohérences des nations morcelées, qui aiment à ne pas avoir le même but, ni à se former un centre commun. Par cette politique les Italiens ne donnant pas le véritable prix à l'état d'indépendance; ils devaient peu à peu se trouver sous la domination des particuliers ambitieux, et ensuite sous celle des puissances étrangères accoutumées déjà à regarder l'Italie comme une contrée dont elles pouvaient disposer.

Ce fut dans une de ces occasions, lorsque, dans Florence, les Guelfes appelèrent Charles de Valois, que le Dante, attaché au parti des Cerchi, et par conséquent aux blancs, s'oppo-

sant au projet de réclamer l'influence d'un prince français, pour appaiser les querelles intérieures ; à l'arrivée de Charles il fut exilé et condamné à mort. Depuis ce moment, obligé de renoncer à prendre part aux événemens politiques de la Toscane, il pût connaître la véritable cause de tant de désordres, qui annonçaient le sort futur de sa patrie. Victime d'une faction et jouet d'un gouvernement, soi-disant populaire, le Dante n'avait trouvé l'accueil dû à son mérite, que chez les princes, et chez ceux qu'il aurait, autrefois, appelé tyrans. Sans même être animé par l'esprit de vengeance, qui donne aux objets la couleur de la passion, il dût juger l'état politique de l'Italie ; et c'est lorsqu'on voit agir de loin ces masses dont on a caressé l'ambition, que l'on découvre les fautes, qui, jusqu'alors nous ont été cachées par l'illusion du bien public.

Pendant le séjour d'Alighieri chez Guido da Pollenta à Ravenne, le Pape avait quitté Rome, et fixé son siège à Avignon ; un gouvernement aristocratique voulait s'emparer

d'une nouvelle autorité ; les villes de Lombardie, avaient perdu en partie leur liberté, l'Italie continuait à n'être qu'un foyer d'intrigues, d'inimitiés, de guerres civiles ; et puisqu'alors les grandes puissances de l'Europe ne s'étaient pas affermies avec une attitude aussi monarchique, et aussi indépendante comme dans les siècles suivans, elles envisagaient toutes ses querelles, comme autant de mauvais ménages, dont le sort ne pouvait pas être promptement changé.

Tel était le spectacle qui se présentait aux yeux du plus grand philosophe, et du plus grand poëte, que Florence tenait relégué loin de ses murs.

Lord Byron, dont le génie s'identifiait dans l'instant avec les lieux, les choses, ou les êtres qu'il imaginait, comme si lui-même s'était trouvé à la place de son modèle, lançant un regard à travers les siècles que le Dante aurait pu deviner par ce pouvoir d'évoquer l'avenir, pouvoir donné aux hommes supérieurs, Lord Byron, dis-je, fait parler Alighieri, pour se plaindre et prédire ; mais avant d'ex-

primer son ressentiment, avant d'avertir la postérité des maux de sa patrie, le premier besoin qu'éprouve l'illustre exilé, est celui de parler à l'objet qui a mérité le premier culte de son cœur : puissance magique de ce sentiment, interprète du bonheur de la vie, qui vient consoler nos chagrins au milieu des ténèbres morales, comme un rayon de lumière pénètre au fond du cachot le plus obscur, pour nous rappeler que nous avons encore à espérer !

Beatrix de Portinari est la première idée qui s'offre au poëte du paradis et de l'enfer. Béatrix avait fait sentir au cœur d'Alighieri, que vivre c'est jouir, ainsi il veut rendre à l'être, qui l'avait inspiré, le tribut d'un souvenir qui conserve encore le pouvoir de le charmer.

C'est bien singulier, et pourtant bien vrai et bien naturel, que l'homme le plus fier, qui, ne voudrait pas descendre à se justifier devant ses juges, lorsqu'il sait n'être pas coupable, sent un besoin d'assurer celle qu'il aime de son innocence. Dans le premier chant de la pro-

phétie, le Dante dit à Béatrix : " Le monde
" m'a laissé pur tel qu'il m'a trouvé ; si je
" n'ai point encore obtenu de louanges, je ne
" les ai point cherchées par de lâches artifices ;
" l'homme outrage...... le temps venge, etc."
Mais ce qui est le plus sublime dans ce langage adressé à l'objet de ses amours, c'est lorsque le Dante déclare que les cendres de Béatrix, qui reposent à Florence, sont la sauvegarde contre le désir de vengeance qu'il pourrait nourrir. " Béatrix, j'aurais de la répu-
" gnance à me venger de la contrée qui fut
" ma patrie ; elle est consacrée par le retour
" de ta cendre qui protégeait cette homicide
" citée comme une sainte relique : ton urne
" suffirait pour sauver dix milles ennemis."

Il continue dans son premier chant à décrire la vengeance, qui, selon sa belle expression :
" Dort pour rêver aux carnages et s'éveille
" consumée par la soif insatiable souvent
" abusée par un changement de fortune."
Pour se préserver entièrement de ce sentiment, si naturel aux mortels, quoiqu'on dise que c'est le plaisir des dieux, le Dante invoque la grâce

de l'Eternel, et lui dit: " C'est à toi que j'en " appelle, à toi que j'ai vu sur le trône de ta " majesté dans cette glorieuse vision dont seul " j'ai obtenu la faveur, et qu'aucun autre mor- " tel n'avait jamais eu sans perdre la vie." Que l'homme se sent impuissant pour réprimer ses passions et tout ce qu'il désire ne pas éprouver! Ce moment d'invocation à l'Etre Suprême dont dépend la création, est peut-être le plus sublime de la pensée, car elle s'élève à invoquer ce qu'elle adore par sentiment, et ce qu'elle ne peut pas comprendre .... Mais voilà que le regard du grand poëte du quatorzième siècle, se tourne maintenant vers l'Italie, et lui dit: " Patrie des " héros, sanctuaire des saints, où la gloire " céleste et la gloire terrestre ont tour à tour " établi leur règne; tu te flétriras selon le " caprice de tous les tyrans; le Goth a passé; " le Germain, le Français et les Huns sont à " venir." Mais lorsque le Dante a prononcé ces mots, l'Italie n'était-elle déjà *flétrie?* ne subis- " sait-elle pas le joug des factions? Et comment pouvait-il dire dans la suite du même chant: " Quand l'étranger passera les Alpes et le Pô..

" écrasez-le, ô rochers ! .... et vous flots ven-
" geurs engloutissez-le.." Certes il avait besoin de cette invocation poétique, il était nécessaire de s'adresser aux pierres et aux flots, pour que ses désirs puissent être secondés ; car il savait bien que, pour les hommes c'était inutile, puisque les peuples d'Italie n'ont jamais pu se passer des armées allemandes, espagnoles ou françaises.

" Je ne puis retracer tout ce qui s'offre à ma
" vue prophétique," dit-il, dans le troisième chant, " la terre et l'Océan ne seraient pas
" assez vastes pour contenir les annales ; le
" tableau sanglant de tous nos affronts, se
" déroule comme une bannière, à la porte du
" ciel, et l'écho de nos gémissemens inter-
" rompt les hymnes des séraphins. O ! Italie,
" le sang d'une nation martyre ne s'élèvera pas
" en vain jusqu'au trône de celui qui réunit
" à sa toute-puissance une miséricorde plus
" grande encore ; comme une harpe dont le
" vent fait vibrer les cordes, la voix de tes
" douleurs ira toucher le cœur du Très-Haut.'

Pour adoucir le chagrin de tant de prédic-

tions malheureuses, qu'il est forcé de faire; car, comme il dit, *un esprit invisible l'oblige de voir et parler.* Pour se consoler lui-même de ce tableau affreux des malheurs politiques, auxquels il croit que le destin a voué le sol de sa patrie, le Dante veut prédire l'arrivée des hommes dont la gloire littéraire adoucira la douleur d'événemens irréparables, et relèveront l'Italie de son avilissement.

Nous avons observé, jusqu'à présent, que, vu l'état dans lequel se trouvait l'Italie, il pouvait être donné à une âme, comme celle du Dante, d'en pressentir le sort futur; voyons maintenant s'il y avait de la probabilité à prédire l'arrivée de Colombe, d'Amério Vespuce, etc. ainsi que la naissance du Tasse, et de l'Arioste.

L'Italie, au temps du Dante, était la nation la plus industrieuse par le commerce maritime. Les Vénitiens, les Gênois, les Anconais, les Pisans, les Amalphitains étaient les peuples les plus éclairés dans l'art de la navigation, ils avaient déjà fait le commerce du Levant où ils avaient, les premiers, arboré le drapeau de la croix et rapporté les trésors de l'ancienne civi-

lisation. Dans toutes les guerres maritimes, les rois* d'Angleterre et de France envoyaient chercher le secours des flottilles Vénitiennes et Gênoises. Au commencement du quinzième siècle les Vénitiens avaient trente six-mille matelots; ils avaient un tel nombre de bâtimens, que tous les ans ils faisaient les voyages d'Egypte, de Syrie, des côtes de la Libie; ils allaient à l'embouchure du Tanaïs, ils parcouraient tout l'océan européen. Les Gênois fournissaient leurs bâtimens à l'Espagne et au Portugal. Les exploits maritimes des Vénitiens et des Gênois étonnaient l'Europe; l'orient retentissait de leurs combats et de leurs victoires, mais les dissentions continuelles entre ces républiques, dont la rivalité n'avait pas de terme, affaiblirent leurs pouvoirs et leur ôtèrent les moyens de continuer à entretenir une marine aussi considérable qu'elle avait été; ajoutez à cela la politique de la république de Venise, qui voulut arracher à la famille des *Visconti* une partie des états de Lombardie; l'emploi des forces et de l'argent pour les querelles des partis dans l'intérieur; les menaces et l'ambition des puis-

sances continentales, toutes ces causes ensemble préparèrent la décadence du pouvoir maritime des républiques italiennes. D'après cependant les progrès que l'art de la navigation avait faits en Italie, d'après les connaissances géographiques que les Italiens avaient acquises, depuis qu'on avait apporté d'orient les cartes anciennes, on devait s'attendre à voir paraître des hommes qui donneraient à l'Italie un nouvel éclat, non de puissance, mais de gloire.

Pour les découvertes il faut du génie, la liberté et la richesse; le premier paraît avoir été de tout temps une production indigène du sol italien qu'on peut appeler la contrée de toutes les inspirations ; et pour la liberté, et la richesse, l'Italie n'était pas dans un état qui aurait empêché le développement et l'encouragement des grands talens. On peut dire que, dans ce temps-là, cette péninsule était le foyer de toutes les entreprises, les découvertes et les progrès de l'esprit humain.

Le Dante prédit aussi l'arrivée de l'Arioste et du Tasse. Après qu'il avait ouvert le sen-

tier dans la carrière de cette belle langue poétique ; d'autres, certainement, devaient en profiter, la suivre, et l'agrandir.

Tout ce qui venait de se passer, depuis le douzième siècle jusqu'au quinzième, cette époque mémorable où des millions d'hommes furent animés comme par enchantement, pour délivrer la croix du Seigneur des mains des infidèles ; cette époque, où le plus bel enthousiasme enfanta des prodiges de valeur, de générosité, de foi chrétienne ; où toutes les actions étaient marquées au sceau du zèle religieux et de l'inspiration ; cette époque où l'héroïsme devint un devoir, et qu'on peut appeler le point de départ de la plus belle révolution qui se soit faite dans les mœurs, dans les connaissances et dans les institutions politiques ; cette époque, enfin, où chaque entreprise avait quelque chose d'extraordinaire ; où les malheurs réclamaient le secours des vertus chrétiennes ; où l'amour servit à inspirer le courage et à ordonner les plus beaux sacrifices pour le triomphe de la croix ; où les actions furent signalées par des

devises, et les noms prirent un rang assigné par les exploits ; cette époque, dis-je, n'attendait que des historiens pour la peindre à la postérité, des poëtes pour la chanter et la rappeler à nos sentimens, des artistes pour la représenter. Quelle pépinière inépuisable d'événemens bizarres, romanesques, étonnans ! Jusqu'alors les mœurs n'avaient été que rudes et barbares ; le grand spectacle que l'Europe présentait, n'avait d'autres couleurs que celles de la férocité et du ravage ; on n'avait que le souvenir de tout ce qui avait écroulé ; l'histoire n'offrait que peu d'images et beaucoup de crimes, et le voile épais confié à l'ignorance, empêchait le génie d'entrevoir la route où il pouvait élever son vol rapide. Le Dante avait été un prodige pour son siècle, il avait arraché à l'antiquité le secret des lumières, et, s'il n'avait pas dirigé son génie à donner dans son poëme des récompenses à ses amis et des punitions à ses ennemis, il aurait, peut-être, chanté les exploits au tombeau du Seigneur, plutôt que de nous ouvrir les portes de l'enfer, et nous montrer le sort malheureux de tous

ceux sur lesquels il avait prononcé le décret irrévocable, comme s'il eut été à la place de la Divinité. Mais, en jetant un regard dans l'avenir, Alighieri a certainement pu concevoir que bientôt apparaîtraient des talens qui s'empareraient de tant de beaux sujets, et que la guerre sacrée aurait aussi son nouvel Homère.

Persuadé que les malheurs politiques accableraient irréparablement l'Italie, mais appréciant tout le pouvoir de l'inspiration dans cette contrée qui ne pouvait jamais perdre sa suprématie par le génie des beaux arts, il dit dans son quatrième chant: " Dans " les siècles qui passent devant moi, l'art re- " nouvellera et égalera les prodiges qu'il " créa avec Apelles et Phidias, aux jours " mémorables de la Grèce. Les ruines " apprendront à ressusciter les formes grec- " ques, et les âmes romaines reparaîtront enfin " dans les ouvrages romains exécutés par des " mains italiennes. Des temples, plus élevés " que les anciens temples, offriront à l'univers " de nouvelles merveilles." Il continue à pré-

dire l'éclat des arts dans son pays.... mais tout à coup, reportant sa pensée sur son exil, il s'écrie: "Florence, lorsque ton injuste sen-
" tence fit raser mon toit, je t'aimais; mais
" la vengeance de mes vers, le ressentiment
" des injures, que chaque année aigrit en ac-
" cumulant mes malédictions, voilà ce qui
" survivra à tout ce que tu as de plus cher;
" à ton orgueil, à ta richesse, à ta liberté, et
" même *au plus infernal des maux de ce*
" *monde; à l'empire que de petits tyrans exer-*
" *cent dans un état*: car cet empire n'est pas
" seulement le partage des rois, les démago-
" gues ne leur cèdent qu'en date, parce qu'ils
" disparaissent plutôt. Dans toutes les choses
" affreuses qui sèment la haine parmi les
" hommes; dans l'avarice, la discorde, la
" cruauté; dans tout ce qu'enfante la mort,
" fils du péché, par son inceste avec sa mère;
" dans l'oppression la plus hideuse, le chef
" d'une faction n'est que le frère du sultan et
" l'imitateur du père des despotes."

Ces dernières paroles, que Lord Byron fait prononcer au Dante, sont sublimes, vraies;

elles sont l'image fidèle des gouvernemens populaires, elles peignent les effets de toutes ces convulsions politiques qui n'aboutissent qu'à donner de l'empire à des petits tyrans, et à ces démagogues qui, sous prétexte d'indépendance et de liberté, entraînent les masses à seconder leurs vues ambitieuses, pour s'emparer de ce même pouvoir qu'ils ont dénoncé comme un abus. Ce langage prouve, aussi, que Lord Byron n'avait pas d'idées fausses sur la véritable liberté publique; car il est impossible d'écrire ce que l'on ne sent pas, dans la position d'un homme parfaitement libre et indépendant, ainsi que l'était le noble poëte. S'il avait continué la prophétie du Dante jusqu'à nos jours, il nous aurait présenté l'époque de la frénésie des peuples, il nous aurait peint un tableau sublime de ce grand volcan qui éteint là où il montra sa première éruption, a laissé des traces dans plusieurs endroits, et il nous aurait montré dans un beau cadre poétique, la nouvelle direction que dans certains endroits ont prise les fausses idées de liberté, en échangeant les gouvernemens tumultueux et

populaires, ainsi que les orgueilleuses aristocraties et les oligarchies tyranniques, contre un pouvoir exécutif monarchique, véritable soutien et garant du bonheur des états; mais une telle forme de gouvernement pouvait-elle être conçue à l'époque où le Dante prophétisait? l'Angleterre et la Sicile en présentaient des modèles imparfaits, mais on n'en connaissait pas les théories.

## CHAPITRE VI.

*Idée de Lord Byron sur la Révolution de Naples. Son Départ de Ravenne.*

> ....Bien souvent l'effet contredit l'apparence.
> Le monde est un brelan où tout est confondu,
> Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu.

DANS le temps que Lord Byron était à Ravenne, eut lieu la révolution de Naples. Les premiers momens d'une révolution sont comme une grande éruption instantanée; les personnes qui sont hors de danger regardent cela comme un spectacle qui annonce un grand événement, et attendent tranquillement les nouvelles du désastre qui ne peut pas les atteindre. mais, en pareil cas, l'imagination d'un poëte, d'un poëte anglais, et d'un poëte anglais en Italie, a déjà enfanté mille romans politiques;

la liberté, l'indépendance, la régénération italienne......Que de mines, que de trésors pour y puiser de beaux vers, des phrases sublimes, des exclamations énergiques !! Je dis aussi un poëte anglais, car dès qu'on fait croire à un sujet britannique qu'on veut avoir des institutions, la liberté de la presse, la responsabilité des ministres, etc. n'importe qu'il soit le tory le plus prononcé, il applaudit dès l'instant à tout cela; car il y a cette sympathie d'existence sociale à laquelle il ne peut pas se refuser tout en se moquant des étrangers qui veulent singer sa patrie.

Dans cette malheureuse improvisation de la révolution de Naples, les anciens noms allaient reparaître, les Samnites, les Brutii, les Vejentins devaient jouer un beau rôle dans l'accent poétique, et, soyons de bonne foi, (le positif à part), quel est le poëte qui ne se serait pas enivré de toutes ces belles chimères? Qu'importent les considérations politiques et la position dans laquelle un état se place vis-à-vis des autres gouvernemens! En poésie, la réalité est peu de chose, les fictions, les ta-

bleaux et les paroles sont tout; et lorsqu'un poëte peut s'emparer d'un aussi beau terrein pour déployer une éloquence sublime, il n'y renonce pas en grâce des considérations diplomatiques qui ne sont pas du ressort du génie.

Lord Byron, selon le rapport des personnes avec lesquelles il vivait, fût enthousiasmé, non justement de la révolution napolitaine, ni de la manière avec laquelle elle s'était faite, ni de la forme du gouvernement qu'on avait choisi; mais de l'idée que cette révolution aurait pu ensuite produire, l'indépendance de l'Italie; de cette Italie qui, selon moi, n'a jamais été véritablement indépendante, si l'on excepte l'époque où Rome république et maîtresse de l'univers, était aussi despote envers les provinces italiennes qu'envers les états étrangers.

Lord Byron était bien loin d'être démocrate, et ses principes étaient entièrement opposés à ceux des soi-disans révolutionnaires (car niveleur et radical en Angleterre doivent avoir un autre sens que révolutionnaire sur le continent). Nous avons vu quel langage il prête au Dante dans sa prophétie, et dans toutes ses

conversations il montrait l'aversion la plus marquée pour les gouvernemens républicains. On croit quelquefois que les personnes qui crient contre les abus de l'administration sont les partisans des révolutions; on se trompe extrêmement, car on confond ces deux idées entièrement différentes; nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, quelles sont les vues de Lord Byron à l'égard de la Grèce. Je croirais même que Lord Byron était essentiellement aristocrate dans les principes du gouvernement représentatif; dans ceux de son pays, où l'aristocratie n'est pas une classe hostile mais conservatrice, et dont l'influence est aussi bien le garant des libertés publiques que la plus belle institution populaire. Sans l'aristocratie, l'Angleterre n'aurait pas une représentation nationale, et, la propriété n'aurait pas un éclat si nécessaire à une monarchie constitutionnelle.*

---

* M. Beyle dit que *Lord Byron s'estimait, plus comme un descendant de ces Byrons de Normandie qui suivirent Guillaume, que comme l'auteur de Parisiana, et de Lara.*

Une âme élevée, et une personne qui connaît bien les hommes, ne peut pas voir des vertus

---

Il est facile de concevoir cette vanité pour un nom historique, et surtout en Angleterre où ces noms ont figuré dans les grands événemens politiques de leur pays, comme faisant partie d'un pouvoir oligarchique, qui a soutenu les intérêts de la nation contre les abus de l'autorité, ou comme les appuis et les défenseurs du trône, se signalant toujours par des actions éclatantes ou par de grands crimes. Pair Anglais, descendant des anciens Byrons, avec du génie, très-jeune encore, ayant le sentiment de son mérite, peut-être l'idée de sa supériorité, car, lorsqu'on est en état de juger, on sait évaluer la portée des autres; ayant hérité de ses ancêtres d'un caractère très-vif, que la philosophie devait modérer en le rendant rêveur, il voulait que tout en admirant les productions de son esprit, on se rappelât qu'il était Lord Byron. On sait gré à la nature lorsqu'elle place le génie dans une classe qui n'a pas besoin d'illustration, car on est accoutumé à voir les grands hommes sortir le plus souvent des rangs du peuple.

L'anecdote suivante prouve combien Lord Byron tenait à ce qu'on eût de la considération pour son nom. Cette anecdote est un épisode au chapitre que je traite,

sublimes dans les masses, et pour ceux qui ne les connaissent pas d'avance, le meilleur

---

mais lorsqu'on parle de la vie d'un homme, le tableau moral change si souvent, qu'on ne peut pas toujours rester dans la même place.

Lord Byron revenait de son voyage en Grèce, et arriva à Constantinople dans le temps que M. Adair y résidait comme envoyé extraordinaire. M. Adair devait présenter les lettres de son rappel, et attendait qu'on lui désignât le jour pour l'audience de congé. Lord Byron alla trouver M. Adair et lui demanda d'être présenté, particulièrement avant son départ. M. Adair lui observa qu'il ne le pouvait pas, car ce n'était pas l'usage à Constantinople de présenter les étrangers au Sultan, et qu'il ne pouvait l'amener qu'à la suite de la légation le jour qu'il aurait pris congé. Lord Byron fut peu satisfait de cette réponse, et comme il s'écoula encore quelque temps avant que M. Adair fut averti, il lui écrivit une lettre, dans laquelle il lui disait : Que comme pair d'Angleterre, et comme Lord Byron, M. Adair ne pouvait pas lui refuser de l'introduire à la cour, que son nom, et sa qualité devaient l'emporter sur toute autre *considération secondaire* ; devaient lui donner le pas sur le secrétaire de légation ; il

moyen pour apprécier le bas peuple est celui de le voir agir dans les occasions où il croit

---

insistait ainsi à ce que M. Adair consentit à sa demande. A la réponse, que Lord Byron reçut du ministre, dans laquelle il lui répétait, qu'il ne pouvait pas changer les usages diplomatiques, et qu'il ne lui était pas possible de satisfaire son désir; le jeune Lord en fut si fâché, qu'il pensa un moment demander une réparation au ministre, persuadé que c'était une offense que M. Adair faisait au nom de Byron et à sa qualité de pair.

Cette anecdote prouve non-seulement l'importance que Lord Byron mettait à son nom, mais prouve aussi que cet homme, si spirituel, si noble dans ces manières, et dont l'imagination était si brillante, nourrissait la fausse idée, qu'on en voulait toujours à sa personne, et caressait des préjugés que son talent n'avait pu corriger. Un moment de vivacité et d'étourderie nous met souvent dans une fausse position, vis-à-vis de l'opinion publique, et l'homme le plus éclairé, et le plus supérieur, manque quelquefois de ce tact si nécessaire, pour mériter la considération des autres, et pour choisir l'attitude convenable dans la société. Malgré cette parodie chevaleresque, Lord Byron, convaincu de la fausse idée qu'il avait nourri, répara le tort de sa vivacité, se

avoir tous les pouvoirs de la société; c'est alors qu'on est honteux de l'avoir caressé et encensé.

Dans les occasions d'une grande révolution politique, les étrangers, qui en apprennent la marche par les nouvelles du pays où la révolution s'est opérée, ne connaissent que le côté verni par les journaux; ils ne connaissent que les résultats présentés par ces papiers publics, qui, pour applaudir à la liberté de la presse, à laquelle ils doivent leur apparition, font précéder le récit des événemens par des exclamations d'étonnement, parlant sans cesse de la générosité des patriotes, de l'utilité des nouvelles institutions, etc.; d'après cela rien n'est plus facile que de se tromper sur le véritable état de l'opposition et des hostilités permanentes, entre le pouvoir qui a été forcé de consentir, et ceux qui se croient bien

---

réconcilia avec l'Envoyé britannique, alla à la suite de la légation, le jour que M. Adair prit congé du Sultan, et fut très-satisfait d'une telle visite, regrettant de n'être pas allé au premier congé chez le Grand Visir.

établis, parce qu'ils jouent momentanément le rôle d'une nouvelle autorité.

Tout le monde a su la fin de la révolution de Naples, elle ne pouvait pas être ignorée: mais peu de personnes en connaissent le véritable commencement, ainsi que les premiers actes de cohertion exercés envers le roi.

Lord Byron se trouvait dans une ville où les idées de régénération politique étaient bien accueillies; car, quel est l'être qui se dit Romain, et qui, lorsqu'on prononce les mots indépendance, liberté, etc. ne fasse un certain mouvement involontaire, comme pour dire, *Me voici, j'y suis.* C'est ainsi lorsqu'on chante une vieille romance nationale, au milieu d'un peuple qui l'a entendu répéter par ses pères, et ceux-ci par leurs aïeux; chacun commence dans l'instant à fredonner quelques couplets; mais ce sont des sons sans suite et sans ensemble; de même que, parmi les Italiens, l'enthousiasme de l'indépendance est purement poétique, philosophique si l'on veut, mais sans effet, sans unité, et par conséquent, sans danger, surtout

parmi les Romains où l'habitude d'une heureuse insouciance leur fait chérir les douceurs d'une vie tranquille. Empêchez, du reste, que les Grecs et les Romains ne connaissent leur ancienne histoire, si les annales de ces deux nations sont les premières connaissances de notre enfance ; et sans cela toutes ces statues mutilées ou intactes, ces temples écroulés ou debout, ce cortège lapidaire avec toutes ces inscriptions rongées sont la véritable histoire monumentale, en grâce de laquelle il est permis de faire des rêves paisibles qui ne peuvent opposer d'autre force à l'état actuel de l'Italie, que celle des rêves !*

Une personne, qui vivait avec Lord Byron, le Comte G—— m'a assuré que le noble Lord

* J'ay eu cognoissance des affaires de Rome, (disait Montaigne), longtems avant que je l'aye eue de ceux de ma maison. Je savais le Capitole et son plan avant que je scusse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste les conditions et les fortunes de Lucullus, Metellus, et Scipion que je n'aie d'aucun homme des nôtres.

disait, à l'occasion de la révolution de Naplès: "Je respecte beaucoup le Saint Père, il a "des qualités qui commandent l'estime, je "serais fâché qu'il eût le moindre chagrin; "mais je voudrais voir les Romains faire "cause commune avec les autres pour donner "à l'Italie une attitude politique différente "de celle dans laquelle elle vit maintenent." C'était parler en poëte, en philanthrope, en politique novateur de salon; mais en homme d'état, pouvait-il croire à la possibilité de ce plan?

L'enthousiasme de Lord Byron fut entièrement glacé lorsqu'il apprit les événemens des Abruzes, et qu'il connut la conduite de plusieurs personnes;....il en fut indigné; car, rien ne choque autant un spectateur, que de voir une mauvaise pièce jouée sur un théâtre où l'on a fait d'énormes dépenses pour les décorations. Lord Byron, à ce que plusieurs personnes assurent, avait signé des lettres de change pour les envoyer, et les mettre à la disposition des cortès napolitains, lorsque cette assemblée disparut!!! .....

Qu'on s'imagine le *désapointement* d'un grand poëte qui avait peut-être formé le plan d'une ode magnifique!...... Le 7 Mars a été une bataille perdue pour le Parnasse.

Mais les conséquences de l'état de fermentation dans lequel le centre de l'Italie se trouvait par les orages politiques des deux extrêmes, ne furent pas seulement poétiques. Le gouvernement romain a dû, par sa position envers les puissances étrangères et pour sa sûreté surveiller les personnes, qui, séduites par de comiques apparences qui annonçaient *une grande réalité*, avaient donné à leur langage la liberté de la pensée. Tout ce qui était ami de Lord Byron, avait éprouvé de l'exaltation, et l'avait exprimé; on peut dire que l'âme du poëte avait la faculté de communiquer aux autres l'enthousiasme de ses rêves, comme certains corps communiquent leurs odeurs. Plusieurs personnes, qui étaient de sa société intime, furent exilées de Ravenne, lui-même commençait à craindre d'être regardé comme un protecteur de faction, caractère qu'il détestait, et par principe et par le juste

sentiment de sa dignité, et de son rang moral. Jamais Lord Byron n'aurait protégé une insurrection, car jamais il n'aurait voulu se servir du bas peuple comme instrument nécessaire au triomphe de ce qu'il croyait le bien général. Il y avait en lui un mélange de sentimens nobles et généreux, qui l'auraient toujours empêché de jouer un rôle à la Catilina, et de se montrer un tribun factieux. Il aurait voulu voir les hommes dans une meilleure condition sociale ; il aurait voulu admirer partout l'attitude politique de son pays, dont il était si fier, (aussi profitait-il de chaque occasion pour saluer sa patrie comme le sanctuaire de la véritable civilisation ;) mais il n'aurait jamais voulu se dégrader à être le complice d'un événement anarchique. Il disait souvent à monsieur Hobhouse : " Qu'est-ce que c'est que le peuple ! c'est de la canaille sans tête, sans discernement, sans justice ; il peut vous compromettre et jamais vous sauver."

Une famille qui lui était chère, venait de recevoir l'ordre de quitter Ravenne ;

comment supporter l'éloignement de tout ce qui nous entoure sans éprouver l'accablement d'un être isolé ! tout ce qui succède pour nous consoler ne peut pas remplacer les sentimens !

Ce séjour paisible et ravissant, cette Ravenne où il avait éprouvé le bonheur d'être chéri, bonheur qui avait adouci par fois l'amertume de son cœur; cette Ravenne qui lui présentait partout des objets séduisans; où la campagne habitée par les plus jolies paysannes de la Romagne, (dont le langage est véritablement ce qu'il dit lui-même dans Beppo) lui faisait éprouver ce ravissement enfanté par son imagination poétique; cette ville où il avait goûté le charme de la concentration si nécessaire à son génie, dont le véritable besoin était de se nourrir de solitude, et de puiser dans le silence des forêts et dans le calme de la nuit, les images qui réfléchissaient ses sensations .... cette ville, dis-je, n'était plus pour lui un séjour délicieux....il devait s'en éloigner.

Sans les derniers troubles politiques, Lord Byron y serait resté encore pour long temps, car il trouvait dans la position de Ravenne placée aux pieds des Appenins, entourée d'immenses bois, et dans l'amabilité des habitans, tout ce qui convenait au genre de vie le plus analogue à son imagination et à son cœur.

Il est bien difficile de se faire une idée exacte du bonheur qu'une âme poétique, un être malheureux ou rêveur éprouvent dans le silence de ces forêts, d'où partent les premiers hymnes harmonieux de la vie du monde, et qui paraissent cacher les oracles de nos émotions; la pensée sublime, le sentiment profond et mélancolique, y trouvent l'une toutes les images, l'autre toutes les voluptés; et si la férocité et le crime en ont fait leur repaire, l'innocence et l'amour en ont fait leur asile: la solitude des bois absout des égaremens d'une vie factice par le dégoût qu'elle inspire pour ces mêmes égaremens; elle purifie nos penchans et nos sensations par des jouissances vagues et mystérieuses: c'est dans ces lieux que le sentiment de notre

existence se met en rapport avec le rêve de notre destinée, et nous concevons alors qu'on doit espérer.

Lord Byron tous les jours s'enfonçait dans les bosquets des environs de Ravenne, souvent il allait chercher les endroits les plus solitaires, et y passait des jours entiers, satisfait de l'inspiration qu'il y puisait. La Pigneta était son bois favori, c'était l'endroit qu'il fréquentait le plus. Il se rappelait que *Nastasio per più poter pensare a suo piacere piede innanzi piè se medesimo trasportò pensando fin alla Pigneta.** Il suffit pour un poëte, pour un philosophe, ou pour un héros, que tel ou tel autre endroit rappelle un souvenir cher à la gloire ou aux lettres, pour que ce lieu leur inspire un intérêt particulier. On m'a assuré même que quelquefois Lord Byron allait à la Pigneta les jours de Vendredi, pour régaler sa pensée de l'illusion de cette jeune personne poursuivie par Guido degli Anastagi, arrêtée par les chiens, tuée par lui, et qui ensuite, retournant à la vie, recommençait à se sauver, toujours pour-

* Boccace, Novella VIII. Giornata V.

suivie par l'amant qui avait juré de se venger,* et qui en avait obtenu la permission dans l'autre monde : ainsi que pour reconnaître le lieu du dîner auquel assista la famille Traversari, invitée par Nastasio pour corriger la jeune cruelle Traversari, qui ne voulait pas répondre à son amour .... mais qui ensuite s'est corrigée d'une manière à ne plus en douter.

Lord Byron, de retour de la promenade de la Pigneta, disait souvent : " J'ai goûté les beautés ravissantes de Décamérone." Tel était le pouvoir de son imagination qui faisait, de ce bois, la chambre obscure de ses plus beaux rêves.

Un jour qu'il était à la Pigneta, le noble poëte aperçut une vieille femme, qu'il avait déjà vue dans différens endroits de ce même bois, mais cette fois-ci il fut frappé de voir une personne si âgée travailler à faire

---

* Della belissima giovane ignuda scapigliata, e tutta graffiata dalle frasche e dai pini, piangendo e gridando ............ de due grandissimi e fieri mastini ——— i quali dove la giungevano la mordevano ...... e dietro a lei ......sopra un corsier nero, un cavalier bruno, forte, nel viso crucciato, con uno stocco in mano,. etc. etc. — *Boccace, Novella VIII.*

des fagots, et de temps en temps se reposer, paraissant fatiguée de lutter contre la nature, qui lui refusait la vigueur et la force. Lord Byron s'approchant d'elle lui demanda son âge. La vieille lui répondit qu'elle avait quatre-vingt-deux ans, et que, depuis treize ans, que son mari était mort, n'ayant personne pour soutenir son existence, elle venait trois fois par semaine dans ce bois pour gagner sa vie. Lord Byron lui dit alors qu'il aurait acheté les broussailles qu'elle avait ramassées, mais que ne voulant pas qu'elle les portât sur son dos, il la priait d'attendre jusqu'à ce qu'il envoyât les chercher. La pauvre femme ne comprenait rien à tout cela, et continuait son travail, sans faire beaucoup d'attention à ce que ce monsieur disait; mais, lorsqu'elle vit dans ses mains cinquante *paoli*,* elle n'en crut pas à ses yeux, pleura de joie, et baisa la terre à plusieurs reprises pour bénir l'Etre Suprême de lui avoir envoyé une telle providence.

La pauvre Agate crut que Lord Byron était un de ces êtres mystérieux envoyé par le

---

* Monnaie Romaine.

Créateur pour consoler et secourir la misère. Elle avait entendu raconter, par sa grand' mère, qui habitait les environs de la Sta. Casa di Loreto, que souvent d'illustres pélérins apparaissaient au milieu des bois où ils laissaient de grandes sommes d'argent pour soulager les pauvres: cette idée prit plus de force lorsqu'elle vit disparaître, dans un instant son bienfaiteur qui s'était éloigné au grand galop.

Agate ne bougea pas de l'endroit où elle était; elle pensait qu'elle devait obéir à l'ordre de l'être extraordinaire, et, quoique sans pain, la pauvre femme puisait de nouvelles forces en regardant les cinquante *paoli*. La nuit s'approchait, mais Agate accoutumée à coucher à la belle étoile, ne craignait ni les revenans, ni les voleurs, elle ne craignait que la faim. Tout à coup elle entend du bruit: une charette s'avance, elle reconnaît l'homme qui était avec celui qui lui avait donné les cinquante *paoli:* cette fois-ci l'apparition n'est pas très-romanesque, mais elle est bien consolante. On dit à Agate qu'elle devait se rendre à l'hôtel de

*Milord*: elle ne comprit pas ce nom, mais elle monta dans la charette et imagina que c'était celui qui lui avait acheté le bois à un prix si avantageux. La vieille femme assomma le domestique de mille questions, mais le domestique n'étant pas assez galant, et peut-être très-contrarié de devoir accompagner une carcasse de quatre-vingt-deux ans, lui imposa silence: enfin Agate arrive en présence de Lord Byron qui, en la voyant, lui dit: " Ma bonne vieille, je ne veux pas que vous alliez au bois pour gagner votre pain. A votre âge on ne doit plus travailler; vous resterez dans mon hôtel, vous serez bien habillée, bien nourrie, et vous ne manquerez de rien pour supporter tranquillement le reste de vos jours; si vous avez des enfans, vous pourrez leur donner aussi de l'argent; mais," ajouta-t-il en riant, " gardez-vous bien de retourner au bois." Qu'on dise maintenant que de telles métamorphoses sont exclusivement le partage des jeunes beautés, des nymphes et de toutes celles, en général, dont les charmes ont le pouvoir des magiciennes! L'âge et la misère intéressent en leur faveur une âme généreuse,

ainsi que la beauté et les grâces séduisent le cœur de l'homme !

Je sais bien qu'on ne prendrait pas l'aventure d'Agate comme un sujet de *novella*, ni de romans, mais l'historien, ou le *presque historien*, ne doit négliger rien de ce qui peut faire l'éloge de l'être dont il parle. Agate a failli mourir de contentement—à son âge les émotions de bonheur ne sont pas sans danger. Mais, le croirait-on ?.... Agate, après quelque temps, regrettait le bois !

---

Lord Byron décidé de quitter Ravenne, s'était proposé de retourner en Suisse, lorsque M. Shelly qui se trouvait alors avec lui, lui fit un tableau si ravissant du séjour de Pise, où tous ceux qui craignent le froid du nord, viennent faire le pélerinage de santé, qu'il se décida à partir pour cette ville.

Il y a dans le plaisir qu'on attend d'un changement quelconque, toutes les illusions d'une vie qu'on va commencer ; ces illusions sont entraînantes pour les êtres qui n'étant pas satisfaits de leur position, éprouvent le malaise du présent.

## CHAPITRE VII.

*Séjour à Pise—Raisons qui ne lui font pas rechercher la Société des Gens de Lettres—Aventure du tir de Pistolet.*

Les Italiens ont plus communément de belles femmes et moins de laides que nous; mais de rares et excellentes beautés, j'estime que nous allons à pair. Et en juge autant des esprits de ceux de la commune façon, ils en ont beaucoup plus, et évidemment.....

MONTAIGNE, L. III. C. V.

L'ARRIVÉE de Lord Byron à Pise, fut un événement pour les hommes de lettres de la Toscane et des villes voisines. La renommée de Lord Byron, avait été gigantesque dès qu'on lut ses premiers ouvrages. Son Childe Harold, son Giaour, son Corsaire, Lara, etc., avaient annoncé un nouveau génie à la république

des lettres. Ce n'était pas un de ces poëtes, qui commençait à se faire connaître par une petite pièce de théâtre ; ensuite, par une ode, ou par une élégie, tâchant de soutenir sa douteuse renommée, par des couplets et des pièces de circonstances ; chantant la victoire d'un général ou faisant l'éloge d'un prince dont on recherche la protection.

Lord Byron avait donné aux productions de sa première jeunesse, le cachet de ces images profondes, de ces tableaux vigoureux, de ces pensées hardies et sublimes, de ce langage, en un mot, qui le fit dans l'instant placer au rang des êtres dont la nature régale de temps en temps la société, seulement pour les admirer, ne pouvant pas les imiter.

Les gens de lettres, en Italie, portent dans leur caractère cette urbanité de mœurs si commune dans un pays où la vie a quelque chose d'hospitalier et d'expensif, et qui leur fait un besoin de se lier avec les personnes dont ils apprécient la société.

Un homme d'un talent ordinaire, n'en im-

pose jamais aux Italiens instruits ; ils sont si accoutumés aux génies et aux grands hommes dans cette terre qui, seule, en a produit plus que tout le reste de l'Europe, qu'ils ne sont frappés que par un mérite réel. Souvent tous ceux qui ont obtenu une grande réputation dans les pays étrangers, soit dans les arts, soit dans les lettres, sont reçus en Italie avec moins d'admiration qu'ils ne s'y attendaient, et quelquefois même avec indifférence.

Les Italiens ont le goût pour juge, et ce moyen est infaillible et sûr ; car, il est le seul interprête de tout ce qui tient aux beaux arts.

L'Italien sent le beau, tandis que les autres le cherchent et l'examinent ; ainsi il devine par sentiment, ce que les étrangers jugent par principes.

Dès qu'on sut que Lord Byron était à Pise, les gens de lettres de la Toscane désirèrent le connaître de près, non pas pour le juger, ils l'avaient déjà admiré ; mais pour le plaisir de communiquer avec une personne qui promettait des richesses immenses an temple des Muses. Lord Byron ne voulut pas se prêter au

désir d'être connu particulièrement par beaucoup de personnes. Il borna sa société à M. S——, le capitaine W——, le Comte G——, et M. Wacca, qui réunit à son savoir et à son expérience l'avantage d'une conversation très-instructive.

Cette conduite du noble poëte faisait un contraste frappant avec celle que Madame de Staël avait tenue, lorsqu'elle fut en Italie. Madame de Staël avait attaché à son char, savans, hommes de lettres, artistes, grands et petits poëtes, etc.: tous les aspirans à une renommée littéraire allaient chez elle, comme ceux qui postulent des places, vont faire la cour au ministre d'état: c'était une espèce de culte que la classe spirituelle et instruite rendait au plus beau génie du sexe. Madame de Staël, comme femme, comme Française, et douée d'un caractère extrêmement liant, avait un besoin de communiquer ses idées; son esprit n'éprouvait pas le plaisir de l'égoïsme, il aimait à répandre ses trésors. La tribune du salon était pour Mme. de Staël aussi nécessaire à son existence morale, que les ima-

ges l'étaient à sa pensée ; c'était la Sibylle de tous les cercles où elle se trouvait, et certes on n'aurait pu consulter un meilleur livre que sa parole. L'éloquence d'une femme a les charmes du prestige. Madame de Staël avait le double avantage de penser en homme et de s'exprimer avec les grâces de son sexe. Les gens de lettres en Italie étaient enchantés de son élocution, et flattés de la manière avec laquelle elle savait les apprécier. Il est difficile de se refuser au plaisir d'être admiré pendant qu'on parle ; c'est la véritable volupté de l'amour-propre ; c'est l'hommage qui séduit le plus, car on le sent pendant que les autres le rendent. Il est, ainsi, bien facile à concevoir que la conversation, pour Madame de Staël, était une sensation de bonheur. Quelle plus belle satisfaction, disons même pour la vanité, que celle de dire, *on m'écoute avec ravissement !* et certainement Madame de Staël pouvait se dire cela à chaque instant. Son salon était un lycée de gens de lettres, elle était l'objet principal d'admiration; il n'y avait pas de poésie dans les éloges de ses admirateurs, car, quoique

on ne fût pas content de la voir déclamer contre l'homme extraordinaire que flattaient toutes les ambitions littéraires (surtout en Italie), on découvrait aisément par son langage qu'elle aurait été fort heureuse de le célébrer, et d'oublier les raisons qui lui ont servi à donner à son Exil l'intérêt d'une persécution.

Pour se refuser la satisfaction qu'on éprouve au triomphe de la parole, il faut avoir un caractère très-sombre et mélancolique, ou très-fier et dédaigneux. Napoléon même était très-satisfait de l'effet qu'il produisait, lorsqu'il improvisait ces tableaux énergiques, où il peignait son pouvoir, les rois, la destinée du monde, avec des proportions gigantesques qui produisaient les sensations d'un ensemble merveilleux.

Lord Byron n'était ni sauvage, ni dédaigneux; mais il était Anglais, et il avait essuyé des vicissitudes qui avaient aigri son caractère! Les événemens donnent souvent aux facultés morales une teinte différente de celle qui nous est propre. On croit qu'il y avait de l'inéga-

lité dans le caractère de Lord Byron, car les personnes qui ont vécu long-temps avec lui, assurent qu'il était difficile de reconnaître le même homme et entendre le même langage, si pendant huit jours on était dans sa société intime. Il y avait deux ressorts qui faisaient penser et agir Lord Byron : son imagination et son cœur, qui chacun à son tour dirigeaient ses facultés : l'une était vive, profonde, créatrice et brillante ; elle traçait d'inspiration et donnait une nouvelle existence à tous les tableaux où il plaçait son sujet ; l'autre était ulcéré, triste, mécontent de ce qu'il avait senti, peu satisfait de ce qu'il éprouvait, et sans une perspective heureuse sur tout ce qu'il pouvait éprouver ; ainsi lorsqu'il parlait de tout ce qui était du domaine de son imagination, il était gai et aimable, son langage était brillant, sa pensée aimait à se communiquer ; mais lorsqu'il parlait des hommes ou de ce qui pouvait réveiller ses sentimens, il était mélancolique, et sombre ; ses anciennes impressions se répétaient, il

parlait avec l'accent de tout ce qu'il regrettait: alors l'homme gai, l'homme aimable, l'homme sociable disparaissait.

Rarement un Anglais sent le besoin de communiquer ses idées, et de se servir de la parole pour la conquête du salon. La pensée d'un Anglais est souvent un secret, et il ne met aucun prix aux hommages de la société, qu'il regarde comme des élans inutiles et factices. De là vient cet accueil froid qu'on fait en Angleterre à toutes les belles phrases des étrangers; on peut dire, même, que c'est presque une mauvaise recommandation de débuter dans un cercle Anglais, par ce qu'on appelle amabilité partout ailleurs. Il faut être fier, parler peu, et parler la langue du pays pour être bien reçu; alors les Anglais changent le dédain ou le mépris, qui sont leurs premiers mouvemens, en estime véritable, car tout sentiment en eux est vrai.

Lord Byron avait la plus grande considération pour les artistes et les gens de lettres italiens; et s'il se refusa toujours à avoir chez lui une réunion de poëtes et de savans, il

eut peut-être aussi quelques raisons à ce refus; car, en s'excusant, avec M. Hobhouse, de ce qu'il ne parle pas positivement de la littérature italienne, il dit: "En littérature comme en politique, l'esprit de parti paraît si violent, qu'il serait presqu'impossible à un étranger de rester impartial." Ainsi, il est à croire, qu'en admettant chez lui beaucoup de gens lettres, et se liant avec eux, il craignit qu'on voulut en faire un Mécène du style romantique.

En Italie, comme en France, la guerre du classique et du romantique s'était déclarée avec la même animosité, et Lord Byron était devenu l'idole de la classe romantique, malgré sa profession de foi en faveur des classiques: ses expressions fortes et bizarres en même temps; des images quelquefois très-hardies, et rendues par des phrases dont l'originalité fait les délices des écrivains romantiques; ce langage symbolique dont il se sert souvent, véritable triomphe du nouveau style—*Les zéphirs soupirans dans les vallons*; *les tours qui ne souillaient pas la vallée ravissante*; *les êtres frêles qui se sont introduits dans nos*

*cœurs pour y périr*; *la nacelle de l'espérance; la guirlande de l'éternité*; *le jour qui meurt comme le dauphin; le géant des cascades qui bondit de hauteur en hauteur, et qui, dans le délire qui le transporte, écrase les rochers, etc.,* et mille autres expressions dont Lord Byron se sert en poésie,* sans choquer les convenances du style prosaïque, ni violer sa chasteté, lui avaient donné la réputation d'un des chefs les plus illustres parmi les écrivains romantiques.

Lord Byron avait autrefois déclaré son culte pour les classiques; ainsi en parlant du style actuel, il disait: "Fashion has not raised a grotesque edifice in poetry; shall it be told that I am conspicuous amongst its builders? true, and I am ashamed of it. I have been among the builders of this Babel, attended by a confusion of tongues, but never among the envious destroyers of the classical temple of our predecessors."

---

* Expressions qui se trouvent dans Childe Harold et dans d'autres poésies de Lord Byron.

Cette guerre de style, pour les écrivains, est devenue à peu près, aussi générale que le symptôme des constitutions pour les missionnaires des progrès de l'esprit humain, et le besoin des congrès pour la diplomatie.

On explique ces deux dernières tendances de notre siècle, si on veut les appeler ainsi, en donnant aux symptômes des constitutions pour cause, l'attitude actuelle des peuples, qui, après la chute de la féodalité et le partage des propriétés, par les progrès du commerce et de l'industrie, ont remplacé ces classes qui, autrefois, étaient exclusivement les soutiens du trône. Chacun étant devenu plus ou moins propriétaire, et se trouvant obligé de soutenir l'état par des contributions, veut avoir, pour sa propriété et pour sa personne, d'autres garanties que lorsqu'on n'était que simple paysan dépendant, ou simple ouvrier sans fonds ni liberté. On donne aussi pour cause ce *raisonnement* devenu général, raisonnement qui porte les hommes à prétendre d'avoir un rang politique dans l'organisation sociale, et qui les tourmente

par le désir d'améliorer leur propre condition. C'est ce *raisonnement* qui a enfanté *les pourquoi* dans chaque chose, mot, qui auparavant n'était pas du ressort du bas peuple.

Pour les congrès, on conçoit que tous les cabinets, s'étant engagés à n'avoir que la même politique, loin de se méfier les uns des autres, comme on faisait *dans le bon vieux temps*, sentent le besoin de se réunir, pour s'entendre et combiner les moyens de rassurer les trônes, et garantir l'état de paix, intérêt qui est devenu commun à tous les princes qui sont restés dans la même attitude.*

Or, pour le style romantique, on doit croire que les hommes étant blâsés sur tout, même sur les mots et les phrases, fatigués de séparer les choses des êtres, les êtres des événemens, les sentimens des fictions et des rêves, cher-

---

* Si on me demandait quel est le véritable talent d'un ministre très-éclairé, très-spirituel, et qui a beaucoup d'influence dans les affaires actuelles de l'Europe et dans la politique des Cabinets du continent, je dirais, *celui de réussir à faire des congrès.*

chent partout d'autres sensations, d'autres idées, d'autres objets qui puissent les frapper plus vivement : ils aiment, par conséquent, à s'exprimer d'une toute autre manière, à se servir de couleurs très sombres, et souvent bizarres, pour tracer une nouvelle route à la pensée et à la parole, et chercher ainsi des impressions très-fortes, là où il n'y avait que de simples images.

Tout ce qui, autrefois, était exagération, est devenu maintenant naturel, et si de tout temps on a fait à peu près les mêmes choses, on a été spectateur des mêmes événemens, on ne les a pas sentis, ni exprimés de la même manière. Il paraît que l'époque actuelle avait encore des sensations à exploiter. Jadis l'exaltation et l'enthousiasme étaient seulement dans les actions, maintenant tout cela est aussi dans l'expression de la pensée. On a voulu établir dans la manière d'énoncer les idées, ce lien qui existe dans le grand ouvrage de la nature. On a formé un langage de comparaison pour les sentimens, les choses et les actions; par cette nouvelle dialectique on aime à donner

une valeur morale à tout ce qui est matériel ; on veut établir des rapports entre les mots qui servaient à exprimer les objets, les phénomènes, les actions, avec ceux propres à désigner nos facultés, nos sentimens, nos passions. On a trouvé que la manière de tout symboliser faisait tableau, et on a satisfait le besoin de nouvelles sensations par le choix de nouvelles phrases ; de là vient cette nomenclature quelquefois incompréhensible, quelquefois trop bizarre, et toujours en état d'hostilité avec la sévérité du goût, etc., etc.

La révolution française avait tellement exagéré toutes les facultés des personnes qu'elle avait entraînées, qu'il fallut aussi exagérer le langage, pour s'exprimer et se comprendre. Hardi dans les entreprises, on a voulu l'être dans la manière de les annoncer. Ayant exploité de nouveaux crimes, on a dû trouver des mots assez forts pour en peindre l'horreur. Sans ressources, en butte à toute l'Europe ennemie, avec la responsabilité d'un grand attentat, on a dû trouver des paroles pour le faire oublier, et pour enflam-

mer l'enthousiasme du soldat sans souliers et sans pain : les phrases firent des miracles : toutes les passions en jeu cherchaient alors un nouveau langage qui pût convenir à leur drame : on s'empara de ces fictions, et de cette nomenclature, qui, dans d'autres temps, auraient paru absurdes. Le style des écrivains dut nécessairement se ressentir de cette exaltation ; et la gloire, même en France, avait quelque chose de si exagéré et de si romantique, qu'elle prêtait, pour ainsi dire, son aide à cette nouvelle littérature.*

---

* A propos de romantique, j'aime à rapporter un discours tenu par Rossini en ma présence : il prouvera combien ce génie de la musique sait juger l'attitude de notre siècle, et explique pourquoi il a préféré ce nouveau genre de mélodie qui fait tant d'effet et qui est si différent de celui adopté par les grands maîtres qui l'ont précédé.

On parlait de poésie, Rossini disait, qu'il aurait désiré qu'on lui fît un *libretto* sur un sujet qui n'eut jamais été mis en musique, mais, en même temps, qui fût capable d'inspirer un grand intérêt. Je lui

Quoique cette manière d'écrire qu'on veut appeler romantique n'ait pas été adoptée par les

---

disais qu'il fallait écrire l'opéra de Malek-Adhel, sujet qu'on n'avait jamais mis sur la scène. Il goûta mon idée, mais il remarquait qu'il lui fallait une poésie sublime, surtout pour les récitatifs: " Car, maintenant," disait-il, " on veut entendre des idées mises en musique, et pas simplement des paroles. *Tancredi* est l'opéra où le langage contribue le plus à faire briller mes morceaux." M. Pistrucci, poëte italien, qui se trouvait dans le salon, remarqua, que depuis une trentaine d'années on avait enrichi la langue italienne d'expressions énergiques et vigoureuses, surtout en poésie, ajoutant que c'était à cause que maintenant on ne se contentait plus de la simple harmonie des vers, ni de ces descriptions de la nuit, de l'aurore, du printemps, etc. ni du langage des bergers ou des magiciennes comme autrefois; mais qu'on voulait des tableaux qui puissent frapper l'imagination, et *che possano scuotere i nostri sensi. Ogni frase*, continuait-il, *deve rinchiudere un pensiero. Se si parla di Venere, di Giove, di Mercurio, di Apollo, si da noja a tutto il mondo; ciò che si ricerca oramai è il quadro delle grandi azioni e delle forti emozioni, e si pretende che la parola ne fosse il vero interprete.*

illustres écrivains du beau siècle de la littérature moderne, il ne faut pas croire que c'est

---

Rossini, qui l'avait écouté attentivement, répondit : « Ce que vous venez de dire explique pourquoi j'ai choisi le genre de musique, que plusieurs personnes, entre autres quelques auteurs, et surtout quelques pianistes étrangers appellent *romantique*, en disant que je fais entrer, dans l'harmonie beaucoup de fanfares, beaucoup de trompettes, de tambours, etc. Mais ne savent-ils pas que, si la guerre continuait en Europe, j'aurais mis le canon dans chaque finale, et que j'aurais fait de la musique à coups de fusils ! Quel autre moyen maintenant pour faire de l'effet, et comment émouvoir autrement des personnes qui, depuis quelques années, ont été spectateurs de tant de carnages, de tant de violences, de tant d'actions éclatantes, et qui, acteurs dans tant de commotions politiques, ballottés entre les grands malheurs, la grande fortune et les grands événemens, se trouvent n'avoir presque plus de sensations pour les jouissances simples ! J'ai quelque temps observé et étudié le parterre dans différentes villes, lorsqu'on donnait quelque bel opéra des grands maîtres du dernier siècle, que j'admire, et que je respecte plus

absolument un crime de donner à la parole la liberté d'essayer à faire de nouvelles

---

que tout autre; mais je voyais sommeiller tout le monde, et je jugeai, que la mélodie simple et naturelle n'était pas assez pour distraire les uns qui étaient affligés, parce qu'ils devaient partir pour la conscription; d'autres, dont l'âme était préoccupée des rêves de gloire; d'autres qui craignaient la persécution de la police; d'autres qui étaient menacés d'être proscrits, et qui venaient d'avoir leurs parens arrêtés; un certain nombre, qui, probablement, était absorbé dans les grands projets de changemens et de réformes, etc.; alors, je me suis convaincu qu'on ne pouvait plus écrire comme au temps où les personnes de la société ne nourrissaient que des idées calmes et tranquilles, ne cherchaient que des jouissances paisibles, et n'avaient que l'amour et les plaisirs à discuter. J'ai voulu en conséquence, m'emparer de tout le fracas des instrumens, et je les ai mis en jeu pour rendre ma musique plus dramatique. Le public m'a fait croire que j'ai réussi; les soi-disans savans pensent que je manque souvent aux règles. Croyent-ils que je les ignore véritablement, et que je ne saurais écrire comme quelques-uns des auteurs qui m'ont précédé? Mais qu'ils songent qu'on n'avait pas établi les règles de poésie

conquêtes. On pourra, en se corrigeant de tout ce qui prête au ridicule, donner à la pensée une langue plus énergique pour l'exprimer, et pour devenir un interprête plus noble et plus sublime. Rappellons ce mot de Rivarol: *Les idées souvent mendient l'expression.* Ainsi, quand on peut enrichir cette dernière, pourquoi pas ?

Quelques anciens poëtes présentent, pour ainsi dire, le type du style romantique dans l'abus de la métaphore, et de l'allégorie. Ce goût exagéré des inventions allégoriques, modifié dans les siècles modernes, servit au langage des troubadours, qui dans leur exaltation chantaient cette prose poétique qui était remplie de toutes les images qui n'appartiennent certainement pas au goût classique. Presque dans le même temps la chevalerie, qui aimait à combattre pour la croix, ou pour un sentiment qu'elle voulait rendre aussi sublime que l'objet d'un

---

lorsqu'Homère écrivit son poëme. Les règles ont toujours suivi les productions du talent, et ne les ont jamais précédées."

culte pur et vertueux, se servit aussi des métaphores empoulées pour exprimer le dévouement et l'exaltation ; ce langage devait disparaître avec l'époque et les institutions qui l'avaient enfanté. Le commerce, le séjour dans les grandes villes, changèrent le style exagéré qui convenait à l'enthousiasme d'une classe de personnes, pour substituer celui commun et intelligible à toute la société. Les auteurs qui écrivirent dans cette nouvelle ère de civilisation, voulurent imiter les beautés des anciens écrivains ; ils oublièrent l'époque qui appartenait exclusivement aux temps modernes, préférant d'imiter plutôt que de créer ; leur style devint classique. Cette manière d'écrire devait être admirée, respectée même jusqu'à ce que la société se conservât dans l'attitude dans laquelle ils l'avaient trouvé ; mais les bouleversemens politiques démocratisèrent aussi le style, et on forma une langue qui sympatisait avec les dispositions des hommes, tout en professant le culte pour les grands écrivains.

En Allemagne, où les sentimens politiques ne sont point orageux, surtout lors-

qu'ils sont isolés de l'esprit de religion; c'est l'exaltation religieuse qui a formé le style romantique. L'abstraction de la pensée unie à la ferveur de la croyance, ont enfanté toutes ces phrases bizarres et souvent très-obscures, qui ne ressemblent pas à d'autres expressions. En Italie on peut dire, que le style romantique comme tout autre chose s'est formé par esprit de parti, ainsi que par l'impulsion politique des événemens qui influencèrent la littérature.

Il est à remarquer que cette guerre, entre le classique et le romantique, n'a presque pas eu lieu parmi les Anglais. Il y a dans la prose anglaise, un espèce de calme, solennel comme dans le caractère des auteurs; et après tout, on ne prétend pas en Angleterre qu'un homme doit écrire comme un autre. Dans ce pays, que *le Pas de Calais* a préservé de bien des événemens malheureux, et de bien malheureuses influences, on ne conçoit pas qu'on puisse contraindre quelqu'un, soit dans ses actions, soit même dans sa manière de s'exprimer et d'écrire; mais, en Italie, il y a quelques

années, on était tellement acharné dans la lutte du style, que l'autorité avait donné à ceux qui soutenaient le romantique, la responsabilité des opinions libérales ; des phrases, on en fit de la politique, ou pour mieux dire, la police surveilla le style.

Il y avait en Italie deux oppositions : les uns prétendaient qu'on devait écrire absolument à la manière du Dante et de Boccace, et bannir de la poésie, ainsi que de la prose, toutes les expressions modernes qui s'éloignent de la langue de ces deux grands hommes; d'autres avaient déclaré la guerre aux divinités de l'Olympe ; soutenant que c'était bien inutile et même ridicule de s'adresser toujours à ces divinités qui avaient déjà fatigué les oreilles de tout le monde, à force de les entendre répéter à chaque instant, et de les voir figurer dans toutes les langues ; ils disaient, et avec raison, que ce n'est que dans la religion chrétienne qu'on doit puiser les images sublimes, et beaucoup plus élevées et plus touchantes que dans l'échafaudage du culte païen, où le cœur et les sentimens ne sont pour rien.

L'inspiration doit tirer sa source de tout ce que nous sentons; et jamais de toutes ces absurdes fictions de l'antiquité. Certes il n'y a pas de véritable exaltation là où l'âme ne peut s'abandonner à tous les rêves de sa destinée; où la religion n'est pas un mystère, ni l'ouvrage de la création un sentiment qui nous fait connaître le créateur. La religion chrétienne ayant donné à notre âme le grand rêve de l'avenir par une croyance vraie mais abstraite, fait souvent reporter nos affections à notre destinée; ainsi l'homme voit dans tout ce qui l'environne, des objets et des phénomènes qui se rattachent au grand mystère de l'ordre éternel. Sans outrager la nature en la supposant la propriété de toutes les divinités de l'Olympe, l'homme sent le rapport de l'existence du monde physique et de son individu avec les lois sublimes de l'univers dont il adore le Créateur. Sa superstition même est plus poétique, plus rêveuse, plus consolante que toutes les croyances et les fictions du polythéisme. Le langage de l'écriture sainte, véritablement sublime, riche d'images neuves,

de pensées profondes, de comparaisons bizarres mais vraies, peut être envisagé comme le plus beau modèle pour le style de l'école romantique.

Lorsque Lord Byron était en Italie, cette double guerre, entre les classiques et les romantiques, entre les Dantistes et les novateurs, n'était pas encore entièrement appaisée, malgré le triomphe que le parti classique avait hautement déclaré, fort des noms célèbres de Monti, Foscolo, Perticari, etc.

J'ignore si la crainte de pouvoir être pris pour juge entre ces deux partis a été la véritable raison du refus de Lord Byron pour admettre chez lui beaucoup de savans et de littérateurs italiens; il est certain que ce n'était pas parce qu'on peut croire que Lord Byron n'appréciât le mérite des hommes de lettres italiens.

En écrivant à M. Hobhouse, le noble poëte lui dit en italien : *Mi pare che in un paese tutto poetico che vanti la lingua la più nobile ed insieme la più dolce, tutte le vie diverse si possono tentare; che sinchè la patria di Alfieri, di Monti non ha perduto l' antico valore, in tutte essa*

*dovrebbe esser la prima.* Certainement Lord Byron ne se trompe pas en disant que l'Italie doit être la première ; en effet, il est presque prodigieux de voir comment, malgré les entraves que l'esprit endure, et les lois auxquelles la pensée est assujetie, (fruit des événemens malheureux qui ont rendu le génie même sujet à caution,) on rencontre partout des hommes supérieurs, soit dans la poésie, dans les sciences ou dans l'érudition, sans parler des artistes célèbres qui assurent à l'Italie le bel héritage de la renommée du seizième siècle, sans crainte d'en être dépouillée par aucune école étrangère.

Il serait bien difficile de pouvoir tracer un tableau exact des auteurs distingués et de leurs productions. En Italie les talens sont des facultés très-communes ; partout on chante, partout on fait des vers, on dessine, partout on parle avec des images, et on peut dire, en quelque sorte, qu'on devine les connaissances. On trouve, dans chaque village, quantité de ces petits poëtes, de ces demi savans qui doivent leur savoir à leurs inspirations ; mais les lettres et les sciences nous présentent aussi de grands

noms, dignes héritiers de la gloire de cette belle veuve de l'empire de l'univers.*

* Girout, Nota et Barbieri enrichissent tous les jours le théâtre Italien de pièces remarquables, qui peuvent rivaliser avec celles de l'enfant chéri de la Thalie Vénitienne, le fameux Goldoni. Manzoni, Nicolini, Fabri, successeurs d'Alfieri, chaussent le cothurne de Melpomène et peignent leurs sujets tragiques avec des couleurs antiques; *Nabucodonozor*, *Carmagnole*, et d'autres tragédies méritent d'être comptées parmi les plus belles productions de notre siècle. Les noms de Monti, de Masceroni, de Pindemonti doivent certainement précéder les autres; mais ceux qui sont versés dans la littérature italienne connaîtront aussi l'excellent traducteur d'Anacréon, Rogati; Belloti, traducteur de Sophocle; Leoni qui a fait connaître, notre langue, les beautés de Shakespeare; Biondi, Feretti, Compagnoni, auteur des Veillées du Tasse; Strochi, traducteur de Callimachus, etc. Méli Sicilien, etc. Que de richesses parmi les hommes d'une vaste érudition et d'une brillante éloquence! Visconti, Cicognara, l'Abbé Borghesi, l'un des plus grands antiquaires de l'Europe; le Baron Astuti Sicilien; l'Albrizzi, Mai, auquel on doit la découverte du livre de Cicéron, *De Republicá*; Montalti homme de lettres très-distingué, Foscolo et Giordani, dont la prose éloquente et le style gracieux et sublime

Pour un homme tel que Lord Byron, excellent juge de l'état des sciences et des lettres de tous les pays de l'Europe, ce n'était pas sans raison qu'il s'écriait souvent: " L'Italie a encore de grands noms qui assurent à la génération présente une place honorable dans les diverses branches des sciences et des lettres." Dans quelques-unes il ajoutait: " Ils lui assurent la première." Certainement le noble poëte entendait parler des beaux-arts, car il répétait à chaque instant: *Le monde n'a qu'un Canova.*

On pourrait dire, aussi, que cette école sublime, qui a su rivaliser le pinceau

---

en même temps peuvent servir de modèle aux écrivains du siècle actuel. Les noms de Gioja, de l'abbé Gregorio, de Botta, de Bellini, de Menzofanti, de Gagliufi, fameux hellénistes ; ceux de Santucci, de Morichini, di Alborghettti, de Gargallo, et tant d'autres dont l'énumération pourrait s'étendre bien loin, sans même parler des hommes qui ont enrichi les sciences de leurs découvertes et qui se placent au premier rang, tels que Piazzi, Oriani, Volta, Schinà, Vassali, Santoro, Scarpa, Cutugno, et mille autres qui pourraient certainement former de leurs noms un almanach bien étendu.

d'Apelle et de Zeuxis, ne peut se reconnaître que sous le ciel italien, où le coloris n'est point une caricature, où la disposition des figures n'est point affectée, où l'expression de l'ensemble n'est point maniérée, où on devine le véritable effet que le dessin doit produire à notre vue, où, en un mot, tout est beau parce que tout est simple, et où tout est simple parce que tout est vrai. La *morbidezza* du pinceau et cette magie de lumière qu'on ne saurait avoir partout ailleurs où le ciel n'est jamais de bonne foi, et où les idées ne sont pas le simple effet de l'inspiration, donnera toujours une grande supériorité à l'école italienne sur toutes les autres.*

Qu'on regarde la *Madonna al Sepolcro di Landi*; la Judith de Benvenuti ; la Mort de Virginie de Camoncini ; qu'on examine attentivement le tableau des Vêpres Siciliennes de Ayes, ou son Ajax foudroyé ; qu'on compare le tableau

---

* Ce que je dis de l'école italienne, n'attaque pas le mérite de l'école française, où il y a des talens qui ont droit à l'admiration du siècle actuel, et de la postérité.

de la Mort de Visconti del *Signor Pelagi* avec d'autres tableaux étrangers; qu'on juge des ouvrages du jeune Agricola, qu'on peut certainement appeler un des premiers peintres italiens; qu'on aille voir l'assassin de Géta, ce cruel Caracalla peint par Coligni; tous les ouvrages de Capizucchi; qu'on examine le ciseau de Pucetti, le burin de Pinelli, et qu'on s'écrie, avec Lord Byron, que ces noms, et tant d'autres, assurent à l'Italie la première place dans quelques branches des beaux-arts.

Soit donc crainte d'épouser un parti, soit effet de son humeur, extrêmement inégale ou bizarre, Lord Byron, à Pise, menait une vie entièrement différente de celle qu'il avait menée à Venise et à Ravenne. Le palais de Lanfranchi, qu'il habitait, n'était fréquenté que par très-peu de personnes; il croyait qu'on voulait le visiter par simple curiosité; et comme si chacun put connaître la cause de ses chagrins, il supposait que la malignité était pour beaucoup dans l'empressement que les étrangers mettaient à faire sa connaissance. C'est le lot des gens extraordinaires d'avoir de pareilles appréhensions; ils craignent toujours

que les hommes ne soient pas des juges compétens de leur cœur et de leur mérite ; et ils croient qu'en société on ne rencontre que des êtres qui aiment à rester en hostilité permanente avec leur génie.

"Les gens de lettres," disait Lord Byron à M. Hobhouse, "dans tous les pays, ne font que se calomnier les uns les autres, et ils ne sont heureux que lorsqu'ils peuvent se nuire réciproquement. Si je devais recommencer, je n'aurais jamais entrepris la carrière d'homme de lettres."

J'ai déjà parlé de son humeur, et je reviens encore à parler sur le même sujet ; car on aime à juger Lord Byron comme un homme sujet aux caprices et aux accès de son tempérament. On le voyait souvent, très-concentré, se renfermant dans sa chambre, pour n'écouter que son inspiration et sa pensée ; quelquefois on observait en lui une extrême gaieté, qui était l'annonce d'un langage satyrique et mordant, auquel il s'abandonnait avec plaisir ; alors, pour un instant, on l'aurait cru méchant, tout autre que ce qu'il était ;

Ses idées paraissaient être enfantées par les dispositions de son humeur, ou par le jeu momentané de son imagination, car le lendemain il aurait été de bonne foi, en exprimant des sentimens tout-à-fait contraires au thême qu'il avait soutenu la veille. Lord Byron éprouvait ces symptômes d'exaltation propres aux véritables génies poétiques; sa plume alors traçait ses pensées sublimes, comme un épanchement irrésistible, et lui donnait la magie d'un nouveau coloris; mais dans ces momens, très-heureux, quelquefois on se trahit en révélant des secrets qu'on devrait garder pour sa propre pensée, et ne confier qu'à son cœur. C'est pour cela que ceux qui ont la force *de se purifier* reviennent souvent, sur ces mêmes instans, de crainte que leur imagination ne se soit exclusivement emparée de leurs sentimens, et quelquefois de leur morale.

Lord Byron ne voulait jamais toucher à son inspiration, comme s'il n'aimât pas donner à ses principes, ou à son caractère, le droit de revision sur les productions de son génie.

On dit que les personnes magnétisées, n'aiment pas à parler de ce qu'elles ont éprouvé pendant leurs symptômes galvaniques. Le génie poétique est presque toujours dans une espèce de magnétisme. Respectons ces mystères ! Il est sûr que la nature est plus énigmatique dans ses belles productions que dans les êtres médiocres.

On doit croire cependant qu'un homme, dont la pensée est si rapide et si profonde, dont l'imagination assujetit les êtres, les choses, les phénomènes à être réfléchies dans son prisme, et cela avec la vitesse de l'éclair et la clarté de l'évidence ; un homme qui devine les sensations les plus fortes, qui sait trouver un langage pour les événemens les plus extraordinaires, qui enrichit la pensée de nouvelles découvertes, qui rend la parole interprête de tout ce qui est énigmatique pour notre âme, qui dévoile nos passions, ainsi que les arcanes de la nature : un tel homme, dis-je, doit avoir des anomalies morales qui, dans toute autre personne, ne seraient que des défauts sans compensation. Trouvez-moi un grand homme, un génie, ou un être qui appar-

tienne à une classe d'exceptions dans l'espèce humaine, qui présente la même physionomie morale que la classe commune? On n'en citera aucun; les véritables héros, les êtres doués d'un caractère extraordinaire ont de grandes inégalités qui sont inhérentes à leur organisation; toutes leurs actions sont marquantes, et jusqu'à leurs rêves, sont des créations. Certes, dans ces caractères, il y a des défauts, et quelquefois de très-grands; mais que de moyens pour les faire oublier! ceux qui n'ont pas ces moyens, comment rachetteraient-ils les leurs? Est-ce seulement en faisant remarquer ceux des autres? Que les hommes sans défauts sont quelquefois pitoyables!

---

Si Lord Byron négligeait les productions de son esprit, s'il ne prenait aucun soin de ses travaux littéraires, qu'il envoyait à ses amis, ou à ses éditeurs, sans les avoir jamais relus, il prenait en revanche un grand soin de sa nourriture et de ses exercices. Il était extrêmement sobre, et très-soigneux dans le choix de ses mets; il ne mangeait que du

poisson et peu de légumes ; et si l'on croit les personnes qui étaient avec lui, il donnait pour raison, qu'il craignait trop d'embonpoint. Les femmes ont certainement beau jeu pour rire de cette faiblesse dans un homme de génie, car de telles précautions devraient appartenir exclusivement au beau sexe. Tant de sacrifices que font les femmes, sont récompensés par les conquêtes qu'ils leur procurent ! Quel besoin est plus fort que le désir de plaire, et pour y réussir ne calcule-t-on pas toutes les nuances du teint, le dessein et les proportions de la taille, en grâce de quoi, on se dévoue aux douces privations, et on devient anachorête ! Mais supposer une telle idée à Lord Byron, serait par trop ridicule, d'autant plus qu'il n'y a rien de plus naturel pour une personne absorbée dans de grandes méditations, et qui avait besoin de lire pendant sept, et quelquefois huit heures par jour (car il restait le plus souvent renfermé dans son intérieur, depuis neuf heures jusqu'à trois heures du matin,) il n'y a rien de plus naturel, dis-je, que de se priver d'une forte nourriture, qui

aurait empêché ses occupations, ou qui aurait été nuisible à sa santé ; ainsi, s'il craignait l'embonpoint, c'était parce qu'il sentait que cela pouvait lui rendre l'esprit lourd, et le travail difficile. Lorsque Gibbon tombait aux pieds des dames, ne pouvant plus se relever, à cause de son énorme volume, il aurait donné tout au monde pour être délivré d'une centaine de livres de trop, et dans les derniers temps, son obécité l'empêchait de s'occuper.

---

Un des amusemens les plus favoris de Lord Byron, était celui de tirer au pistolet. Cet exercice est très-commun en Angleterre ; il y a des Anglais qui sont d'une adresse étonnante ; les Russes et les Polonais le sont aussi. J'ai vu le Prince de Radziwill tirer du pistolet, et ne pas manquer une pièce de trois florins allemands. Lord Byron était de cette force, et il tirait vanité d'un tel exercice, ainsi que d'autres, où il surpassait ses amis.

Il y a quelque chose de chevaleresque dans l'adresse de tout ce qui est gymnastique ; les dames aiment à applaudir le plus habile, leurs

suffrages encouragent et font naître le désir de briller à leurs yeux. L'homme est souvent plus fier de son adresse que de ses talens, puisque la première lui donne une supériorité physique sur les autres; or, le sentiment de cette supériorité est une espèce d'instinct de son premier état et de sa première condition dans l'état social: c'est quelquefois en étant les plus habiles dans les exercices du corps, que les hommes sont devenus chefs des tribus, et conducteurs des premières colonies qui ont fondé les grandes villes et enfanté les royaumes. Tels furent les Thésées de la fable.

Presque tous les jours, au milieu de ses longues courses à cheval, Lord Byron s'arrêtait avec ses amis dans un endroit à trois milles de Pise, où il y avait un mur qui servait d'enceinte au jardin d'un particulier: là commençait le défi d'adresse entre Lord Byron et ses amis; le noble poëte était toujours couronné vainqueur. Le mur à l'endroit du but était passablement criblé, car les paysans, dès que le tir cessait, s'empressaient d'y venir chercher les balles aplaties.

Soit que le propriétaire du fond n'aimât pas à voir l'enceinte de son jardin décorée de tant de trous, soit qu'il n'aimât pas cette réunion de cavaliers, qui paraissaient avoir choisi son terrein pour leur champ clos, un beau jour il fit notifier à l'aimable société du tir, qu'elle pouvait aller dans un tout autre endroit, et chercher un autre lieu pour l'exercice du pistolet. A ce conseil on répondit par un salut de courtoisie, et après avoir régalé le messager, désolé d'avoir fait une telle notification qui lui faisait perdre le cadeau qu'il recevait tous les jours, Lord Byron et sa société partirent pour choisir un autre endroit.

A peu de distance de ce jardin, il y avait une petite ferme, dont le maître vieux paysan avait quelquefois assisté à l'exercice du tir de Lord Byron, et avait été témoin des cadeaux que le noble Lord faisait au gardien de l'enceinte. Comme il vit passer Milord avec sa suite et son chasseur chargé d'une dixaine de pistolets, il pensa demander respectueusement au riche Seigneur, s'il désirait tirer du pistolet dans le mur de sa

petite ferme, ajoutant qu'il aurait été très-heureux de pouvoir offrir à Milord tout ce qui pourrait lui être agréable "quoique la ferme (ajouta-t-il) *non fosse degna del merto della sua Signoria*" Lord Byron fut enchanté de l'offre, son front se dérida, et il en témoigna toute sa satisfaction au fermier, qui de son côté en était ravi.

Lord Byron ne cessait de dire à ses compagnons, que la rencontre avait été très-heureuse, que cette ferme avait quelque chose de pittoresque *e di buono augurio*, et, comme à quelques pas de la maison, il y avait une petite ruine, telle qu'on en trouve de milliers dans tous les endroits d'Italie, où tout ce qui est, est toujours mêlé avec ce qui a été, il s'écria en souriant : "Messieurs, nous ferons du tir au pistolet une érudition....." Qu'est-ce qui inspirait à Lord Byron tant de joie ? qu'est-ce qui lui fit éprouver une sensation agréable ? Il est bien difficile de nous rendre compte des prophéties du cœur ! c'est un langage si caché et si incompréhensible, que lorsqu'on en parle, on ne peut que passer pour vision-

naire, ou pour imbécile ; et pourtant il y a dans notre organisation la possibilité de nous deviner !

Lord Byron avait l'usage de tirer le dernier. Le Comte G —— M. S—— le capitaine W—— avaient tiré leurs coups, et on s'applaudissait du changement ; car tous les trois avaient percé une feuille de vigne, à laquelle ils avaient visé. C'était le tour du noble poëte, lorsqu'au moment que son pistolet partait, une jeune personne sortit de la porte de la ferme ...... la balle n'atteignit pas le but, Lord Byron manqua son coup !.. pour la première fois, il ne put se vanter d'avoir été le plus adroit !.. S-— lui dit alors : " Vous avez pris, Milord, ces ruines pour quelque beau monument, et vous voulez les respecter ; c'est sûrement une pensée historique, qui a porté votre balle loin du signe." Pendant que M. S—— plaisantait de la sorte, la jeune paysanne s'était approchée de la société (c'était Marie, la fille du vieux fermier) ; Lord Byron s'adressant à elle, lui dit en Italien : " C'est votre faute, si j'ai été maladroit, car en vous voyant paraître,

je craignis de tirer trop près de vous, ce qui aurait pu vous effrayer, et j'ai manqué mon coup." Marie s'avançant vers Milord, lui exprima son regret d'avoir été la cause innocente de cela; mais, comme elle faisait une profonde révérence, selon l'usage des paysannes de la Toscane, qu'on peut appeler les modèles du bon ton champêtre, une rose qu'elle portait sur son sein tomba par terre. Lord Byron se rappelant, peut-être dans cet instant, l'aventure d'Henry IV, au château de Nérac avec la fille du jardinier, (car l'imagination des poëtes est en revue permanente de tous les événemens qui peuvent prêter sujet à la poésie de la vie,) prit la rose et demanda à Marie si elle voulait lui permettre de la placer comme signe pour son tir. A cette rose presqu'épanouie était attaché un bouton qui commençait à montrer ses pétales vermeilles; Lord Byron engagea son savoir-faire à ne point toucher le charmant bouton, et seulement diriger la balle à percer le calice de la fleur qui s'épanouissait. Marie fit une autre révérence à Milord, baissa les yeux,

rougit sans savoir pourquoi ; mais à dix-huit ans on rougit de tout, et pour tout, comme si les paroles les plus simples voilaient la pudeur, cette pudeur qui est une sensation mystérieuse avant d'être une pensée ! Heureusement que Marie ne connaissait pas l'histoire de Fillette et du château de Nérac, car certainement elle aurait refusé la rose. Quel bonheur quelquefois de ne point connaître l'histoire !

Après le coup de Guillaume Tell, il n'y a pas dans *les annales des faits remarquables*, un trait à pouvoir citer d'un engagement aussi difficile à remplir que celui qu'avait pris Lord Byron de préserver le bouton, et de ne percer que la fleur épanouie ! On sent bien que ce coup était de la plus grande importance pour la curiosité des spectateurs ! on peut dire aussi qu'il y avait de la malice dans cette attente ! Marie tremblait pour son joli bouton ; et pour Milord ? Elle ne l'avait vu que trois minutes, et, après tout, c'était un grand seigneur, un Anglais, et un homme avec un pistolet à la main qui s'amu-

sait à détruire des roses ! Pouvait-elle avoir une seule idée favorable pour lui ? Certes, Marie ne savait pas ce que c'était que Lord Byron ; elle ne connaissait ni le Corsaire, ni Childe Harold, ni Beppo....et dans quelle langue les aurait-elle lus ? Toutes ses idées en littérature n'allaient pas plus loin que la *Legenda dei Santi*, *gli Annali di Francia*, *la Vie de Bertoldo*, etc. Une fois Marie avait acheté d'un de ces Luquois, qui tentent tous les enfans qu'ils rencontrent dans les grands chemins, ainsi qu'aux portes des maisons ; d'un de ces drôles de Luquois, qui, par leurs gravures, leurs statues et leurs livres imprimés avec des caractères tout rongés, excitent la curiosité des jeunes demoiselles, Marie avait acheté, dis-je, un roman* de

---

* A propos de Luquois, j'aime à raconter une rencontre, que je fis avec un de ces fameux colporteurs. Au mois d'Août 1823, j'étais dans une campagne près de Chimay, je venais de recevoir de mon libraire à Paris, le roman de Sir Walter Scott, Quintin Durward. Comme je me trouvais tout à l'entrée des Ardennes, je voulus me regaler de ces belles illusions,

l'Abbé Chiari, où elle avait lu qu'une paysanne était devenue princesse, et tant de choses semblables, comme nous en avons vu au com-

---

que produisent les tableaux si bien peints par l'imagination féconde de l'auteur d'Ivanhoe. Quentin Durward à la main je m'enfonçais sans guide dans les endroits les plus sombres de ces immenses bois, qui paraissent les véritables dépositaires de l'histoire de ces sociétés secrètes et mystérieuses, qui faisaient jadis la police invisible de l'Europe. De temps en temps j'apercevais les débris d'anciens châteaux, et d'anciens couvens et je voyais par-ci par-là des chaumières qui sont la demeure des pâtres des Ardennes. Tout ce pàys est extrêmement romantique, et en le parcourant on ne peut se dispenser de reporter sa pensée au temps, où les villes n'étaient habitées que par le bas peuple, et où les forêts étaient le théâtre de toutes les belles actions, ainsi que des grands crimes.

Un jour que j'étais très-embarrassé pour retrouver le sentier qui menait au château où j'étais, ne voyant personne dans mon chemin, j'aperçus de loin un homme qui allait du côté opposé à ma direction ; je m'empressai de le rejoindre pour le prier d'être mon guide ; je lui fis même un signe, il s'arrêta ; je vis qu'il portait une

mencement de ce siècle. Mais tout cela n'avait rien à faire avec le nom de Lord Byron. Ainsi, dans ce moment là, Marie était comme

---

caisse remplie de livres et de lithographies: je commençais à lui parler italien, sûr qu'il était un Luquois; il l'était en effet. Je lui demandais alors ce qu'il faisait dans ce bois, et à qui il vendait tous ces livres? Il me répondit, qu'il n'était pas le seul qui fréquentait les Ardennes; qu'il y avait encore huit à neuf de ses compatriotes qui faisaient le tour des campagnes et des villages, et qu'ils vendaient tout ce qu'ils apportaient de Paris ou de Bruxelles. Mais quel fut mon étonnement, en voyant qu'il portait avec lui les ouvrages suivans, dont voici la liste exacte: plusieurs exemplaires des Statuts de l'Ordre des Jésuites qui venaient tout récemment de paraître, le Résumé de l'Histoire d'Espagne par Rabbe, un volume des Chansons de Béranger, le Manuscrit de St. Helène, des Epîtres sur la Mort de Napoléon, la Pucelle d'Orléans, les Méditations de La Martine, le Discours sur l'Histoire Générale de Bossuet, Différens Discours sur la Guerre d'Espagne, les Tablettes Historiques, les Dix Années d'Exil de Madame de Staël, les Pensées et Rêveries de J. Jacques, etc., etc.; quantité de lithographies du Soldat Labou-

une personne qui n'est pas contente, qui n'est point à son aise, mais qui ne sait pas se décider à le montrer. Alors on reste immobile,

---

reur, le Convoi du Pauvre et d'autres estampes dignes de figurer dans le Décaméron et dans les Contes de La Fontaine. Je lui observai que de tels livres étaient pour le moins inutiles dans le pays où il était, et qu'il aurait mieux fait de porter des ouvrages élémentaires, des sermons, des petits romans, etc. — Vous vous trompez, Monsieur, reprit-il, tous les petits fermiers d'ici Belges ou Français, tous les gardiens douaniers et contrebandiers qui peuplent ces bois, véritable réduits de l'escamotage commercial; tous les manufacturiers qui habitent ces campagnes et qui restent dans ces lieux pour surveiller leurs forges, leurs verreries, etc.... nous demandent tout ce qu'il y a de plus rare et de plus défendu : ce qui fait du bruit dans les journaux, excite leur curiosité ; ils ne se soucieut pas de l'instruction et de l'utilité de l'ouvrage : j'ai vendu à toutes ces femmes qui sont aux environs plus de Pucelles d'Orléans que je n'en ai jamais vendu de ma vie dans aucune ville : vous ne le croirez pas, me dit-il, on me demande quelquefois dans ces maisonettes de campagne Malek-Adhel plutôt que Robinson, ou le Chevalier Bayard. Nous gagnons beaucoup aussi avec le Solitaire et le Rénégat.——

et on laisse au succès le pouvoir de décider notre sensation et notre humeur.

Il y a des momens où l'homme est capable

---

Je fus vraiment étonné de tout ce que ce Luquois venait de me dire. Je lui demandai, comment ils faisaient pour les frontières; il me répondit, qu'ils connaissaient mieux que les chiens les sentiers de la contrebande, mais ne croyez pas, ajouta-t-il, que le diable est si noir qu'on le peint: les gardiens quelquefois sont très-contens d'avoir de petits cadeaux de quelques lithographies militaires, et de quelque chansonnier à la mode: au reste les livres français ne paient pas en Belgique — Il m'a fallu lui acheter les Rêveries de J. Jacques et le second volume de M. de La Martine, que j'avais déjà reçu de Paris, mais dont j'avais fait cadeau, et que j'étais bien aise d'avoir.

Il voulut bien m'indiquer le chemin que je cherchais, et en prenant congé, il me dit, qu'il viendrait me trouver avec des *nouveautés*. De retour chez moi je pensais qu'il était devenu bien difficile maintenant d'empêcher l'instruction littéraire, bonne ou mauvaise, et que ces Luquois véritables messagers de la petite poste littéraire dans tous les endroits de l'Europe, (car

de tout ! C'est un composé bien énigmatique que celui de notre *espèce*. Un fort désir de réussir a déjà assuré le succès, comme si le besoin moral dirigeait nos facultés, ainsi que la volonté dirige nos actions.

Lord Byron ne doutait nullement de son triomphe; il devait être applaudi.... mais par qui? N'importe: peut-être son adresse aurait plu... mais à qui? on n'y pense pas.... les petits jeux de l'amour-propre, et du désir de plaire sont si nombreux, si mystérieux, si passagers, qu'on ne peut ni les définir, ni les fixer, ni les rendre par des phrases.

La rose fut placée, le coup partit, la fleur fanée disparut, le bouton resta par terre.... Marie, poussée par un mouvement involontaire, courut caresser ce joli bouton qu'elle voyait sauvé du danger; elle le trouve intact, il n'y avait qu'une petite tache; mais à peine l'eut-elle dans ses mains que l'idée de l'adresse

---

j'en ai rencontré en Allemagne, en Pologne, en Sicile et partout,) favorisent également les progrès des lumières et ceux du scandale.

étonnante de Milord, les *bravo* qu'elle lui entendit prodiguer, troublèrent entièrement sa contenance vive et gaie : elle fut extrêmement embarrassée, car elle ne savait comment louer le noble étranger ; elle aurait voulu, pourtant, dire elle-même son *bravo*, mais elle doutait si elle l'aurait bien dit, et si elle pouvait le dire .... Marie ne savait pas qu'à dix-huit ans, lorsqu'on pouvait, comme elle, défier toutes les beautés de la fable, on parle mieux que tous les Démosthènes, les Mirabeaux et les Pitt. Dans son embarras, pourtant, elle crut que la jolie fleur appartenait maintenant à celui qui l'avait si bien sauvée, et s'approchant de Milord, la lui offrit avec la profonde révérence de rigueur. Lord Byron lui répondit qu'il ne voulait pas l'en priver, et la pria de la garder pour se rappeler qu'il avait su tenir parole, et qu'il savait protéger de tout danger une fleur, aussi belle et aussi pure.

J'ignore s'il y avait du double entendre dans ces mots, car les poëtes font toujours des phrases énigmatiques au lieu de parler comme les autres; il est sûr que la jeune Marie en lui montrant la petite marque,

lui répondit : *Perdoni vostra Signoria, questa tenera rosa non è stata intieramente al coperto del di lei foco !* Ces mots dits par une toute autre personne auraient pu avoir une signification bien intéressante, et très-flatteuse peut-être pour celui auquel ils étaient adressés ; mais proférés par la bouche d'une jeune paysanne à dix-huit ans, n'auraient pas eu la moindre valeur, s'ils n'avaient pas été remarqués par les amis de Lord Byron, qui s'empressèrent de les traduire en langue sentimentale. Lord Byron s'excusa, en disant que cela pourrait servir à faire éclore le joli bouton, et prenant la rose que Marie lui rendit, il voulait donner à la jeune paysanne une double pièce d'or de Toscane, mais Marie lui retint la main, et lui dit : *Signore, non vendo le rose a così caro prezzo, ma se ella vuol esser generoso, potrà consolare una giovane priva della vista e dei genitori.** Elle n'avait pas achevé ces mots,

* Monsieur, je ne vends pas les roses à un prix si cher. Si vous voulez être libéral vous pouvez soulager une jeune personne privée de la vue et de ses parens.

qu'elle courut appeler une malheureuse orpheline qui vivait dans sa famille ; Lord Byron sans insister davantage, donna le double louis à la pauvre créature privée de la vue par une cataracte, remercia le fermier, l'assurant qu'il profiterait bien de son offre, dit adieu à Marie, et s'éloigna de la maison.

Je ne sais si on a observé qu'une jeune personne vraiment belle est toujours fière, à moins qu'elle ne soit dépravée ; elle sent en elle-même quelque chose de supérieur à tout, comme si la beauté était une puissance en état d'ordonner : elle est jalouse de ses droits, et la personne la plus obscure, riche de ses charmes, a quelque chose de rude qui l'empêche de s'avilir. *Le cœur d'une jolie femme*, disait Diderot, *récèle toujours un coin de liberté sauvage.*

Je parle de la beauté, et j'ai déjà fait comprendre au lecteur, que Marie était belle, sans me donner la peine de faire son portrait ; il faut croire que j'ai mes raisons pour cela : la première, c'est que je ne l'ai jamais vue, ainsi je ne pourrais que répéter ce qu'on m'a dit, d'a-

près les renseignemens les plus exacts, que j'ai pris. La seconde, c'est qu'on croirait que je fais cela comme forme indispensable du chapitre que je traite, et on tournerait cette page en disant, c'est une beauté comme une autre. Mon récit n'est point un roman, et après tout, on se trompe fort si l'on veut comparer les beautés italiennes à celles des autres pays, et si on veut les confondre en Italie même; car il n'y a pas de contrée, en Europe, où les traits de la figure soient si prononcés, et où ils représentent le caractère distinctif de chaque endroit, comme dans cette péninsule. Il serait impossible de confondre la physionomie d'une Vénitienne avec celle d'une femme Lombarde, ni celle d'une Gênoise avec celle d'une Toscane, ni celle-ci avec une beauté du Tibre ou une Napolitaine, ni toutes celles des différentes contrées d'Italie avec les figures Siciliennes qui paraissent avoir, dans les yeux, les charbons de l'Etna, et dans leurs expressions cette fierté, ou arrogance insulaire qui est une arme de plus pour la beauté. On peut dire que, dans aucun endroit, la race

ancienne n'a conservé le droit de se retracer dans la postérité comme en Italie. Ayez un peu votre imagination complaisante pour faire abstraction du Vatican, de St. Pierre, de Monte Cavallo, etc. et fixez ces nobles figures romaines qu'on rencontre dans la ville et dans la campagne de Rome, vous croirez être au milieu de toutes ces femmes fières et turbulentes qui enflammaient et remuaient le peuple, et qui, par leurs cris, troublaient souvent les comices. Regardez attentivement les tableaux qui nous représentent ces jolies danses étrusques, et vous en trouverez la ressemblance parfaite avec toutes les attitudes et tous les mouvemens des Toscanes, et surtout des villageoises.———

Par tout ce qu'on m'a assuré, l'élégance de la taille de la jeune Marie, jurait avec son état de paysanne; on aurait voulu voir cette élégance à *Almacks Room*, où l'on passe en revue les beautés aristocratiques de la Tamise, beautés vraiment ravissantes et sans rivales; ou, dans les salons de Paris, tribunal sans appel, pour juger les grâces du sexe; mais la

nature ne connaît pas les endroits *fashionables* et les sociétés du bon ton : elle ne tient pas compte des parchemins et des quartiers ; souveraine absolue dans sa création, elle n'a point de classe privilégiée pour ses promotions ; ouvrière à *patente* perpétuelle pour la beauté, les grâces, etc. ; elle les vend bien cher aux personnes qui en ont le plus d'envie, et en fait cadeau à celles qui ne les recherchent pas.

Tout dépend du destin, qui sans avoir égard,
Les faveurs et les biens en ce monde départ.

Marie avait un de ces visages qu'on ne peut décrire, car pour le bien peindre, et pour le faire comprendre, il faudrait se servir de comparaisons qui sont ou trop poétiques, ou trop communes ; ainsi que l'albâtre pour le teint, l'ébène pour les cheveux, les étoiles pour les yeux, le corail pour les lèvres, etc. ; tout cela est trop, ou trop peu, car la figure a un mouvement, une vitalité, une expression, que, lorsqu'on la voit, les étoiles, l'ébène, l'ivoire, le corail disparaissent. On peut dire que les Italiennes ont une portion de l'âme, ou pour mieux dire une autre âme dans les traits. Les grâces (mot indéfinissa-

ble) que dans d'autres endroits, le climat, les usages amortissent ou cachent, en Italie sont parfaitement dans leur rôle, car elles sont naïves, et toujours en action, sans gêne mais sans exagération.

Marie possédait tous ces mouvemens gracieux qu'on ne peut ni imiter ni régler, et qui ont tant de charmes, lorsqu'on ignore qu'on en fait usage, et lorsqu'ils ne sont que le *mimique* naturel de la beauté; de même que l'imitation que les dames à jolie tournure prétendent en faire, devient insupportable, comme tout ce qui parodie le naturel est assommant.

A l'âge de dix-huit ans on est gaie, même sans le vouloir; et remarquez que la beauté est toujours folâtre lorsqu'elle n'a pas de témoin, comme si les regards qu'elle attire l'obligeaient à une contenance *d'instinct*. Là où le ciel est sombre et brumeux, cette gaieté des jeunes paysannes ne peut se montrer dans tout son éclat; elle est voilée par ces éternels brouillards qui suffoquent la nature; mais là où l'horison est toujours, ou doré par l'aurore, ou argenté par l'astre du repos; là, où le ta-

bleau de la création paraît toujours dans son printemps, la gaieté des jolies campagnardes n'est que l'écho d'un bonheur qui n'est pas factice, mais d'un bonheur qu'on éprouve,

Marie avec des cheveux extrêmement noirs, de grands yeux bleus, des dents qui faisaient tort à son teint ; avec un sourire fait pour convertir tout athée sentimental, et avec des lèvres qui avertissaient du danger de les approcher par le feu dont elles brûlaient : Marie avec ce costume toscan, que l'on devrait imiter partout, si les paysannes des différentes contrées avaient un journal de modes ; car, il est impossible de mieux représenter la toilette des champs qu'en s'habillant comme les campagnardes de la nouvelle Etrurie ; Marie, dis-je, en paraissant au milieu de cette société étrangère, aurait pu devenir un sujet fort intéressant pour l'imagination d'un poëte, et pour le cœur de tous ceux qui la voyaient. Ainsi cette apparition ne manqua pas de fournir aux amis de Lord Byron, matière à plaisanter. Lord Byron fut le seul qui ne se prêta pas à ce genre de conversation, quoiqu'il aimât à se livrer sou-

vent à des remarques très-gaies, et parfois très-piquantes. On a cru même que le langage satirique faisait par fois son bonheur. C'était un penchant dont on l'a accusé, mais dont on n'aurait pas voulu le corriger, car on aimait tant à l'entendre parler, qu'on aurait craint un changement de style, même lorsqu'il était épigramatique.

On pense que les Français excellent dans l'art de relever les défauts des autres, et dans celui de les tourner en ridicule; mais les Français bornent cela au jeu de la parole: leur langue se prêtant parfaitement à la tournure satirique, ils laissent souvent glisser le trait mordant sous la protection d'un joli mot. Quelquefois même ce n'est que le simple hazard de l'ensemble des phrases, qui en fait la malice, et ce langage étant très-commun en France, la généralité même en émousse les pointes. Un Anglais, spirituel, l'est toujours plus par sa pensée, que par la manière de s'exprimer; ainsi, lorsqu'il s'empare des défauts et des ridicules des hommes, il éprouve une espèce de satisfaction à les relever avec

cette force qui est dans ses idées, et qu'il ne saurait cacher sous l'enveloppe d'une phrase. J'ai toujours remarqué que les Anglais, qui ont un esprit mordant, sont infiniment plus à craindre que les Français et les Romains qui passent pour maîtres. Un Anglais, en parlant des faiblesses de l'esprit, ou des taches dans le caractère d'une personne, tout en ricanant il a porté son jugement sur cette même personne, qu'il ne craint pas d'humilier. Un Français, de tous ses traits satiriques, ne veut tirer d'autre avantage que celui de s'amuser ou d'amuser les autres, mais il ne va pas plus loin que cela.

Lord Byron, comme un homme supérieur, et comme une personne qu'on avait invité, pour ainsi dire, à darder des traits hostiles, car dès que son génie fut annoncé au monde littéraire la jalousie chargea la critique de le persécuter, sans calculer si on pouvait se mesurer avec un talent qui prenait le vol de l'aigle et sans réfléchir que les persécutions injustes ou ridicules sont souvent des brevêts de réputation ;

Lord Byron, dis-je, comme l'Hercule de la fable, sortant toujours victorieux de la lutte contre ses détracteurs, se plut ensuite à se servir de ce même langage en société. Tout devient habitude, et rien ne plaît autant aux gens spirituels que de démasquer les vices ou les absurdités des hommes. Quelquefois Lord Byron aimait l'amertume de la critique, pour éprouver une nouvelle sensation, comme il aimait à mystifier pour mieux connaître les hommes. Mais le noble poëte rachetait toujours les traits de ses épigrammes par les belles qualités de son cœur. Au reste, que pouvait-il dire de piquant au sujet d'une jeune et jolie paysanne qui s'était prêtée avec bonté à sa demande? Quelle remarque aurait-il pu faire qui n'aurait été favorable à Marie? Marie avait-elle déjà produit l'effet indispensable que la magie des charmes assure à celle qui les possède?

Un visage paré de toutes les grâces de la beauté qui, sous une forme bien simple, sans être affublé de plumes, de fichus, de collerettes fait son apparition au milieu de la cam pagne, produit un effet qu'on ne peut compa-

rer avec une toute autre sensation, excitée par la vue d'une jolie dame dans un salon, où cent personnes rivalisent ou changent, avec art, le dessein de la nature, et où on prétend que la beauté soit accompagnée de l'élégance, de la tournure, de l'esprit, etc. ainsi qu'on ne la juge presque jamais isolée. Dans le premier jet de l'ouvrage de la nature sans apprêt et sans art, il y a le cachet du vrai, et l'on connaît bien le proverbe que *rien n'est beau que le vrai.*

Il faut avouer, aussi, que le romanesque entre pour beaucoup dans une apparition de ce genre ; on a beau civiliser les hommes et les forcer à goûter les plaisirs factices de la société, il y a une espèce d'attrait pour le bonheur qu'on trouve loin du tumulte des villes. La fable et la poésie, qui s'entendent très-bien en fait de plaisirs et d'illusions, nous ont toujours transportés dans les champs, pour nous faire admirer les nymphes et dans les bois pour les aventures. La chevalerie n'était animée que par les beautés qui habitaient les châteaux, les tours ou les chau-

mières, la chevalerie aimait les pélerinages dans les déserts, les rencontres dans les forêts, etc.

---

L'imagination d'une jeune personne, à dix-huit ans, a toujours quelque chose à prédire à un cœur novice, qui souvent ne la comprend pas. Le désir de plaire est un instinct, et non une chose qu'on apprend. Ainsi Marie, dès que les étrangers partirent, fit plusieurs questions sur *le Milord*. Le père lui dit que c'était un grand homme d'Angleterre, que tous les villages à l'entour parlaient de lui; qu'il était aussi très-riche, et qu'il habitait Pise. J'ignore si ces renseignemens suffirent pour faire rêver sa fille: Marie avait déjà vu cet Anglais, son cœur pouvait dire le reste!

Après deux jours Lord Byron et ses amis revinrent, au même endroit, pour l'exercice du tir; et Marie, croyant toujours que c'était aux fleurs que Lord Byron en voulait, lui présenta un très-beau bouquet de roses, de résédas, de violettes et d'œillets-poëtes, (cette dernière fleur n'avait pas été cueillie pour cause, car en Italie elle ne porte pas le même

nom.) Lord Byron, se rappelant les reproches que Marie lui avait faits, lui dit: "Jolie paysanne, comme je n'ai pas su préserver le premier bouton de rose d'une tache, je pourrais être plus maladroit pour les autres, et je ne veux pas vous priver de ce charmant bouquet." Marie, contrariée du refus, répondit avec vivacité: "C'est pour vous, Monsieur, que j'ai cueilli ces fleurs." Alors Lord Byron prit le bouquet et le partagea avec ses amis. J'ignore si ce partage déplut à la jeune paysanne; on m'a assuré que ce jour là elle disparut. Lord Byron avait-il compris que, sans le vouloir, il avait peut-être inspiré, à la pauvre Marie, la poésie du cœur? Il est certain qu'il ne parlait de cette jolie personne qu'avec le langage le plus réservé et le plus décent. On aime toujours à faire respecter la personne qui peut nous inspirer un sentiment agréable; c'est un hommage qu'on est forcé de rendre à la vertu, comme si elle seule était capable de séduire.

Quel est, au reste, le poëte qui a pu se défendre de trouver les bergères et les nymphes

ravissantes? si la plupart les ont imaginées, Lord Byron, qui en avait vu un très-beau modèle, pouvait-il refuser à son imagination quelque rêve? Qu'on ne se récrie pas contre les impressions favorables qu'une paysanne peut faire naître: il arrive quelquefois que ces personnes, que l'œil oligarchique dédaigne de regarder, deviennent les rivales les plus dangereuses pour l'aristocratie sentimentale. L'histoire nous le dit, et nous en fournit souvent des preuves:.... mais je ne dois plus parler de cette petite aventure qui commence à devenir un long sujet dans un ouvrage où elle n'aurait dû tenir que la place d'une seule page. Je dirai seulement, (à ce qu'on m'a assuré), que la jeune paysanne éprouva le pouvoir de ce feu mystérieux, dont elle ne put pas se défendre: et quel moyen avait-elle pour s'en préserver? La coquetterie, puissant remède contre l'amour, (au moins pour quelque temps), est un art inconnu du sexe qui habite les champs; ce secret de plaire à tout le monde, et de ne se plaire qu'en soi-même, est une acquisition qu'on fait d'après

la connaissance des faiblesses humaines, d'après tout ce qu'on a vu, on a lu, on a su. Quelquefois de beaux modèles rendent les jeunes élèves précoces dans cet art; mais il faut, pour cela, le salon, ou le petit cercle, ou cet instinct de faire des victimes qui, quelquefois dans les jolies femmes, est une faculté de plus. Marie ne connaissait rien de tout cela: elle avait tout pour inspirer un sentiment, et rien pour s'en tenir à l'abri. Cette compagne qu'on peut appeler l'épopée du cœur, cet âge de dix-sept à dix-huit ans où l'amour vient comme une maladie de l'enfance, qu'on ne peut ni éviter, ni inoculer; et ce Lord Byron qui, au temps du paganisme, aurait mérité une apothéose !............

Mais quels ont été les sujets littéraires, fruits des occupations du noble poëte à Pise?

## CHAPITRE VIII.

*Drames écrits à Pise, Anecdote qui l'oblige à quitter cette Ville.*

> Une telle composition doit être jugée comme un rêve; et si le bon goût veillait à la porte d'ivoire des songes pour les obliger à prendre la forme convenue, rarement ils frapperaient l'imagination.
>
> *Mme. de Staël, de l'Allemagne.*

Le génie de Lord Byron avait un besoin de changer de thêmes, changer de style, changer d'images. La plupart des talens ont une espèce de penchant pour les tableaux qui les frappent davantage, et leur inspiration part, pour ainsi dire, de ce point fixe; on connaît la physionomie littéraire d'un poëte ou d'un écrivain distingué par les sujets qu'ils choisissent et par leur style, comme on reconnaît

les peintres et leurs écoles par la touche de leur pinceau. Mais dans Lord Byron il n'y avait pas de ces organes particulièrs qui ne sont frappés que par tels ou tels autres objets spécialement ; le génie était dans toutes ses facultés intellectuelles. Ainsi, on peut dire que, pour un être si heureusement orga nisé, quoique la nature soit toujours un phénomène à l'égard de ses lois et de son étonnant mécanisme, elle est en évidence dans son action ; et si la création lui présentait le grand mystère de la puissance de l'Etre Infini, son imagination savait trouver un langage pour en aider l'intelligence.

Le talent de Lord Byron aimait à s'emparer de tous les sujets : les hommes, les événemens, les arts, la politique, la philosophie, la société, les passions, les phénomènes, les mystères, tout était du ressort de sa muse. Il se plaisait dans les horreurs, dans les gouffres, dans les précipices ; il était présent aux tempêtes, aux ouragans les plus épouvantables ; lorsque la nature menaçait les hommes de son courroux, lorsque le destin paraissait irrévocable dans

le désastre qu'il annonçait, il regardait sa colère, et en dessinait les traits avec le pinceau le plus hardi. Il était l'interprète du silence des ténèbres, interrogeait l'astre qui les éclaire, et dont les rayons berçaient souvent son inspiration. Avec le même sentiment et le même génie il épiait et sondait les secrets du cœur humain. Le crime et le malheur lui dévoilaient l'un ses remords, l'autre ses peines, il suivait leurs progrès, leurs effets, et il en présentait le cadre comme s'il en avait été une victime. Il devinait l'amour dans toutes ses métamorphoses et il en écrivait comme d'un sentiment très-puissant, quelquefois exclusif, et seule cause des événemens les plus extraordinaires; mais en même temps il peignait ses folies, ses inconséquences, ses crimes et ses ridicules. En parlant de ce grand levier des êtres organisés, il le décrit quelquefois abject, quelquefois sublime et toujours objet des plus belles comme des plus cruelles actions, des intrigues les plus indécentes et les plus perverses (alors on l'a accusé d'immora-

lité, comme si peindre le vice était la même chose que l'encourager). L'histoire des sociétés anciennes n'était pas pour lui une simple érudition ; il parlait des Grecs et des Romains comme s'il avait été leur contemporain, et les tableaux de ces deux nations étonnantes sont dignes de leurs anciens poëtes. Anglais, et aimant passionnément son pays, quoiqu'il parût le bouder, il reportait souvent sa pensée vers sa patrie ; son langage était celui d'un amant irrité, mais d'un amant: et quel est l'Anglais qui voudrait renoncer à son pays? A quel prix pourrait-il échanger sa dignité sociale? Où, et comment?

Cette Italie qui a été la maîtresse de tous les artistes et de tous les philosophes a su aussi le séduire! Quel génie a pu se préserver des charmes de cette magicienne avilie?

Souvent Lord Byron jetait son regard sur l'Europe actuelle, sur les gouvernemens, les cabinets et les peuples ; mais il jugeait tout cela en poëte, et sa politique n'était qu'un

beau songe pour le genre humain. Tout à coup, comme pour donner à sa pensée le repos et le plaisir de la gaieté, il se familiarisait avec les mœurs d'une grande partie des hommes; sa muse devenait légère, folâtre, mais vraie; quelquefois il aimait à peindre les vices, les défauts, et le scandale tels qu'ils sont, mais tels que c'est déjà assez de les connaître sans se plaire à les lire si bien dévoilés par les charmes d'une poésie sublime. Ses tableaux sur le détail de certaines aventures sont étonnans, mais des phrases imprudentes lui échappent pour le compromettre auprès du lecteur qui n'aime pas qu'on se montre autrement que ce qu'on doit être.

Quelquefois aussi en parlant d'augustes personnages, dont les noms doivent être aussi inviolables que la personne monarchique, Lord Byron s'oubliait au point de manquer à sa dignité. On peut dans le secret de sa pensée juger un roi comme un iudividu, mais on ne peut en parler qu'avec ce respect qui est dû au chef suprême de la nation, au représentant de l'état, à l'être collectif de la

société. Dans les considérations de la politique, de l'administration, du règne d'un prince quelconque, le caractère particulier doit disparaître, et en le nommant comme monarque, il y a une espèce de responsabilité envers l'ordre public.

La réalité n'est pas tout pour une imagination qui doit, comme celle des hommes à grandes fictions, se lancer parmi les ombres, aborder toutes les fantasmagories des siècles reculés, et les reporter à nos temps pour l'effet des tableaux qu'on veut présenter à notre esprit. La mine des apparitions, des revenans, des spectres et des esprits est inépuisable, mais pour obtenir l'hommage de nos sentimens et la confiance de notre illusion, Lord Byron a cru quelquefois nécessaire de se servir de ce langage sublime qui nous fait rêver aux êtres heureux qui habitent le séjour de l'Eternel; il a cru qu'il fallait présenter aux lecteurs des images qui appartiennent à notre croyance, car alors notre âme se prête volontiers à l'enchantement des fictions, comme si on lui parlait de ce qu'un jour elle doit comprendre.

Jaloux peut-être des hommes d'un très-grand mérite, et de la renommée des grands pöëtes, il aspirait à les rivaliser en traitant les différens sujets analogues à ceux traités par les autres.

Partout où le jeune poëte avait été, il avait écrit sur un thême qui avait un rapport historique à la ville qu'il habitait; son Childe Harold est l'album le plus précieux de tous les pays qu'il avait parcourus. Les deux tragédies de Foscari et de Faliero, Beppo, son ode à Venise, sont dûs à son séjour dans cette ville. Ferrare et Ravenne lui avaient inspiré les Lamentations du Tasse et la Prophétie du Dante, etc. Mais à Pise, il paraît qu'il n'écrivit rien qui fut analogue à l'histoire de cette ville. *Heaven and Earth, a Mystery*, et le drame *Deformed Transformed*, ainsi que la tragédie de Werner sont les productions qui nous sont parvenues durant son séjour dans cette ville.

---

Dans le drame du Ciel et de la Terre, le poëte dans sa première partie, qui finit par le commencement du déluge, donne à l'amour un

pouvoir plus fort que la crainte d'une mort inévitable, et nous peint les anges préférant encourir la disgrâce d'être bannis du ciel pour ne point quitter les femmes qu'ils aiment, et qu'ils veulent épouser. Il faut avouer que ce tableau est bien difficile à peindre ; car, malgré tout ce que dans la passion de l'amour nous sentons de plus fort que notre raison, et notre volonté, il y a un sentiment qui en détruit le prestige, celui de cette vengeance céleste qui nous sépare irrévocablement de l'objet que nous aimons. La plus tendre des mères, (et certes tout autre amour ne sera jamais aussi sublime que celui d'une mère,) à laquelle on dirait : " Votre fils est perdu, si vous le gardez auprès de vous ." Elle n'hésiterait pas un instant d'en faire le sacrifice pour sauver l'objet qu'elle chérit au-dessus de tout. Nous sentons que rien ne s'empare aussi fortement de notre imagination que l'idée de cette vie éternelle, dont le bonheur est un rêve mystérieux, mais si puissant, que lorsqu'il est soutenu par la croyance, il absorbe toutes nos facultés ; l'amour même se dirige vers cet

objet, et se fonde, pour ainsi dire, dans le sentiment de cette éternité qui est le fantôme incommensurable de la pensée.

Une telle croyance ne pouvait être douteuse pour des êtres auxquels on avait annoncé la destruction de tout ce qui existait jusqu'alors, et dans un moment où l'on voyait déjà l'approche des ténèbres.

Il y a aussi à considérer le sentiment du bien-être et du bonheur de l'objet aimé, car le véritable amour est généreux, et n'a rien de bas et d'égoïste. Il y a dans ses sacrifices mêmes une certaine volupté, dont l'amour seul est capable; écoutons en effet ce qu'Anah dit à Azariel:

**" I would resign the greater remains of this little life of mine**
**" Before one hour of thine eternity should know a pang."***

Elle ne voudrait jamais voir son amant autre chose qu'un ange, et si elle le retient,

---

* Je voudrais résigner ce qui me reste de mon existence bornée, plutôt qu'une heure de ton éternité connût la douleur.

elle craint qu'il ne perde sa condition, et qu'il pourra périr !

Que de contrastes entre la générosité qui la conseille à se séparer de son amant, la crainte de le perdre, et le désir de le posséder ! mais, s'il était puni pourrait-elle vivre ? alors elle s'écrie :

" Fly ! fly ! begone, 'twill be less difficult to die."

Cette expression est parfaitement heureuse, elle peint le côté héroïque de l'amour. Anah pouvait pourtant se sauver, Japhet l'aime ! il lui offre l'arche, mais la sœur d'Anah ne pouvait pas aller avec elle, alors Anah refuse, et dit :

" It would not be to live,—alone exempt,
" Of all my house. My sister ! Oh, my sister !
" What were the world, or other worlds, or all
" The brightest future without the sweet past ?
" Thy love, my father's—all the life, and all
" The things which sprung up with me."*

* Ce ne serait pas vivre—privée de toute ma maison ! ma sœur ! oh ma sœur ! Que serait-il le monde, ou tous les mondes, ou l'avenir le plus resplendissant sans le doux passé....Ton amour, celui de mon père, toute la vie et toutes les choses qui naquirent avec moi.

Hélas! sa sœur ne croit pas encore que Dieu détruira tout. Elle dit à son ange Samiasa :

" I have ever hailed our Maker, Samiasa,
" As thine and mine : a God of love, not sorrow."

Japhet lui répond :

" Alas! what else is love but sorrow? Even
" He who made earth in love, had soon to grieve
" Above its first and best inhabitants."

Le caractère de Japhet est difficile à être compris par les amans de nos jours qui n'ont jamais eu d'anges pour rivaux. Sa jalousie est douce et calme, à peine reproche-t-il à Anah son inconstance ; il lui dit seulement :

" Union like to these.................
" ..................................
" Between a mortal and immortal cannot,
" Be happy or be allowed."

Ce sont de bons conseils qu'il lui donne, mais point de colère, point de ces menaces qui font souvent trembler les jolies femmes, quelquefois les font rire, et dans les deux cas, ou pour se soustraire à un furieux, ou pour se délivrer de ce qu'elles appellent

insensé et ridicule, elles savent se venger du courroux des hommes et les punir.

Japhet est l'amant véritable qui ne peut cesser d'aimer, quoique son amour soit sans retour ; il ne saurait abandonner Anah quoiqu'elle en aime un autre, et dans le moment même que l'inconstante lui refuse son cœur, Japhet prie son père de la sauver, et il ajoute, qu'autrement il préfère périr avec elle et avec tous :

> " Let me die with this and them !"

Sans se décourager du refus de Noé, il prie aussi l'archange Raphaël :

> " Let them not meet this sea without a shore
> " Save in our ark, or let me no more !"

Sublime dévouement, et pour qui ? Pour une femme qu'il adorait sans l'espoir d'être heureux ! Mais l'amour, dans une âme généreuse, est un bienfait pour l'être qui en est l'objet. Ecoutons le langage dont Japhet se sert pour engager encore une fois son père à sauver Anah :

> " Ay, father ! but when they are gone,
> " And we are all alone,

"Floating upon the azure desert, and
"The depth beneath us hides our own dear land,
"And dearer, silent friends and brethren, all
"All buried in its immeasurable breast.
"Who, who, our tears, our shrieks, shall then command?
"Can we in desolation's peace have rest?"

Cette idée explique le cours de notre existance. *Lorsque nous serons seuls pour qui pleurerons-nous?* Comme si la destinée de l'homme était de s'affliger sans cesse; comme s'il lui était nécessaire d'être avec des objets capables de partager les émotions de son cœur, de ce cœur qui devient inutile lorsqu'il cesse d'être agité!

Les anges, malgré les larmes et les prières de celles qui doivent être leurs épouses, malgré l'arrêt irrévocable que va prononcer l'archange Raphaël, préfèrent leur disgrâce à la perte des femmes qu'ils aiment; et bien loin d'être effrayés de leur sort, ils engagent Anah et Aholibamah à se sauver avec eux. Ils leur font entrevoir l'espoir d'être heureux, ils leur parlent d'un autre ciel, ils les assurent qu'ils pourront l'habiter.

"A brighter world than this, where thou shalt breathe
"Ethereal life, will we explore:
"These darken'd clouds are not the only skies."

Voilà pourtant un tableau dont l'effet sera toujours douteux, car il est difficile de se former une idée des êtres qui, destinés à partager les jouissances célestes, savent y renoncer pour le besoin d'aimer des mortelles, besoin qui ne peut être leur partage.

Comment concilier la pensée d'un bonheur trop sublime pour être conçu, avec les symptômes, les caprices et l'obstination d'une passion que tout le monde éprouve, et qui naît d'après notre organisation ? C'est forcer notre imagination à se plaire dans des illusions qui sont au-delà de tout ce qu'elle pourrait croire possible, ou au moins de ce qu'elle pourrait concevoir.

On dessine les images les plus chimériques dans un cadre réel, on les voit, on les place, on les anime ; mais, pour s'assurer de l'effet, il faut avoir une idée de ces objets imaginaires.

Le paganisme avait accoutumé les hommes à ne voir dans les divinités que des êtres

immortels, mais qui avaient leur généalogie, et dont les ancêtres avaient été bien souvent rôturiers On en connaissait le père, la mère, les parens et toutes les affinités. On connaissait l'histoire de chaque divinité, qui quelquefois n'était nullement différente de celle des plus grands coupables, ou des plus grands libertins. Le paganisme était une religion de culte social, non une religion de croyance ni de conscience.* Ainsi l'on pouvait se permettre toutes les fictions possibles et les accorder avec les idées de chacun. On avait de suite compris qu'une jolie femme était une Vénus ; l'homme le plus laid un Vulcain ; que Mars était le plus grand guerrier, Hercule l'homme le plus fort, Jupiter le plus puissant et le D. Juan des dieux ; mais dans la religion chrétienne, où la création est l'acte de la volonté de l'Etre parfait, infini, incompréhensible, mais vrai, tout ce qui appartient à la cour céleste doit approcher de sa perfection ;

---

* Les religions anciennes (disait un homme d'esprit) n'étaient que des spectacles institués en l'honneur des divinités.

or, nous ne saurions trouver aucun rapport entre notre condition actuelle et celle qu'on sait espérer mais qu'on ne sait pas comprendre. Ainsi le langage des anges, qu'on pourrait prendre pour les accens d'un homme passionné ; cet emportement et cette obstination qui n'appartiennent qu'à nos sens, ne peuvent contenter notre imagination qui trouvera toujours ces fictions hors de son pouvoir.

Il paraît cependant, que le sujet des amours des anges plaît beaucoup aux muses anglaises ; car, l'Anacréon de l'Angleterre, ce poëte si doux, si aimable et si gracieux dans ses vers, où tout est mélodie, tout est bonheur ; ce poëte qui loin d'inspirer la terreur ou peindre le mécontentement de la vie, nous prête les plus beaux rêves et rend notre âme heureusement poétique ; ce Moore, dis-je, qui a répandu dans tous les pays les chants harmonieux de son pays, nous montre les anges très-tendres, d'une galanterie sublime, et capables des plus beaux traits inspirés par les sentimens. Que de jeunes demoiselles préféreraient avoir des anges pour leurs premiers admirateurs ! Ce serait en quel-

que sorte diriger les premières illusions de l'amour vers des objets sublimes mais invisibles ; ce qui préserverait leurs cœurs novices des atteintes de la séduction.

---

Je n'ai lu que les deux premières parties du drame de *Deformed-Transformed.* Pour le juger et en voir le véritable but, il aurait été à désirer d'en connaître la fin.

Les poëtes sont comme les enfans : la réalité les ennuie souvent ; il leur faut des esprits, des revenans, des magiciennes, et le langage de toutes ces fictions qui est ou absurde ou ridicule dans la bouche des autres, devient sublime sous la plume du génie. Les auteurs des romans qui sont les plus sujets à caution et les plus critiqués, s'en servent avec beaucoup de précaution ; ils ont l'amour, la chevalerie, le crime, le malheur, qui leur fournissent assez de matière; et surtout à présent qu'ils font de *l'histoire romantique* et qu'on leur pardonne les anachronismes et les tableaux chargés des mœurs, et des usages des siècles modernes, en grâce des traits de génie qui désarment la critique, les romanciers, dis-je, ont congédié

tous ces beaux revenans qui effrayaient dans un beau style ; mais les poëtes ne peuvent se passer d'apparitions ; ils veulent absolument mettre en communication les hommes qui existent avec ceux qui ont existé, et subjuguer ainsi la crédulité et la crainte par le merveilleux quelquefois le plus absurde. C'est pourtant par le moyen de ces fictions que souvent on se permet d'annoncer et de prêcher les grandes vérités, qui ne seraient pas bien reçues si elles étaient présentées simplement avec le ton de la morale. Le langage des bêtes a renfermé de tout temps les plus belles leçons pour démasquer le vice ; l'apologue nous a toujours instruit, et les diables et les fées peuvent mettre en évidence les erreurs et la vérité beaucoup mieux que le singe, l'âne et le perroquet.

Les auteurs allemands excellent dans ce dernier genre de fictions. Les Germains n'ont pas banni de leur imagination ces grandes ombres qui apparaissaient à leurs ancêtres et qui entraient pour beaucoup dans leur croyance. Leurs pensées n'ayant pas été distraites par des occupations politiques, ni attirées par le

spectacle d'un beau ciel, elles se sont toujours portées vers des êtres mystérieux.

L'apparition de cet homme noir, qui sort d'une fontaine, et qui se présente à ce misérable bossu d'Arnauld (dans le *Deformed-Transformed*) est tout-à-fait du domaine de la muse allemande.

Depuis que Fontenelle nous a fait entendre les beaux dialogues des morts, depuis que le Comte Verri nous a transmis ces belles conversations de Cicéron, de Pompée, de Scipion, de Marc-Aurèle, etc., et que la mode est venue de cette quantité de rencontres parmi les ombres de Cromwell, de Charles XII, de Frédéric, de Pitt, de Napoléon, etc. je ne fus pas étonné, lorsque je vis paraître César, Alcibiade, Socrate, Antonin, Démétrius, tous *messieurs* que l'homme noir (qu'Arnauld suppose être le diable) a la bonté de lui présenter, pour que le misérable bossu puisse choisir la forme qui lui paraît la plus agréable.*

L'*étranger*†, cependant ne se soucie pas d'i-

---

* Pour comprendre ce passage, ainsi que l'analyse suivante, il faut avoir le drame sous les yeux.

† C'est le nom qu'on donne au diable.

miter à la lettre les apparitions rapportées par les autres; car il se contente de passer en revue les corps de ces grands hommes, sans les faire parler; de même que le savoyard qui montre la lanterne magique, et qui prend sur lui la responsabilité de l'imitation du langage, ainsi que de la vérité des ressemblances. Mais Arnauld malgré sa bosse fait le difficile, comme le font toutes les personnes qui savent que les autres ne sauraient être indulgens envers elles; la forme d'Alcibiade même ne le contente pas!.... que de personnes pourtant l'auraient choisie, et que de dames se seraient engagées d'avance à l'admettre dans leur cercle!.... Enfin la figure du fils de Thétis a la préférence, et les premiers mots que dit le bossu, dans sa nouvelle figure, sont:

" I love, and shall be beloved, oh life!
" At last I feel thee!"*

Où trouver une plus belle idée pour expliquer le sentiment de l'existence heureuse? c'est alors qu'on sent le bonheur de la vie! aimer et être aimé, voilà les symptômes des

* J'aime, et je serais aimé, O vie! enfin je te sens!

êtres organisés. Privé de ce besoin, on est déshérité de ce qui forme le but physique de la création. Orphelin de tout sentiment de tendresse, on l'est aussi de toute consolation! et on conçoit aisément qu'Arnauld, rebuté par sa mère, préférait se donner la mort.......... Mais enfin, le voilà Achille, et ce qui est le plus comique, c'est de voir l'*étranger* prendre la forme de bossu par courtoisie et par délicatesse. Quel bonheur de pouvoir changer de forme à sa fantaisie! seulement la forme; car cet homme noir, bien étonnant, n'avait pas d'autre pouvoir que celui de changer l'extérieur; il n'avait pas carte blanche pour tout. (Il paraît que, depuis, qu'on a rétracté ce que les pouvoirs à cartes blanches avaient fait, on n'en donne plus si aisement.) Mais la forme extérieure, c'est déjà une grande affaire! Ce serait assez pour faire peur ou pour enchanter certaines personnes; car de nos jours on n'est pas assez difficile, pour chercher autre chose.

Ce qu'il y a de bien positif, c'est que l'*étranger*, dans toutes ses métamorphoses, se servait

de la terre, du feu, et de l'eau: il s'entendait parfaitement en chimie!

Après avoir donné le choix de la figure, le nouvel Arnauld donna au fils de Thétis le choix du lieu où il voulait aller. Achille choisit Rome; il y a toujours sympathie dans les grands noms. Si cette aventure fut arrivée de nos jours, Achille eût choisi la Grèce, au détriment de Colocotroni, de Bozzaris, d'Ulisses et de tant d'autres.

Achille et Arnauld partent pour Rome, de la manière dont on se sert en pareille circonstance; chevaux superbes, brides dorées, grandes plumes, pages, etc ...... on va au grand galop, on arrive merveilleusement .... le nouvel Arnauld est appelé César, et les voilà dans cette grande ville, au moment où le connétable de Bourbon l'assiégeait. Mais Achille (on ne le croirait pas) est bien contrarié d'arriver dans une place assiégée; il n'est pas content de se trouver là, en temps de guerre; et il s'écrie:

" Oh at peace, in peace.

La réponse de César mérite d'être citée toute entière, comme le plus beau morceau de ce drame :

" And where is that which is so ? from the star
" To the winding worm, all life is motion ; and
" In life commotion is the extremest point
" Of life. The planet wheels
" Till it becomes a comet, and destroying as it sweeps
" The stars, goes out. The poor worm winds its way,
" Living upon the death of other things ;
" But still, like them, must live and die, the subject
" Of something which has made it live and die ;
" You must obey what all obey, the rule
" Of fixed necessity : against her edict
" Rebellion prospers not."

Arnauld, ou Achille, étonné de cette dernière phrase, lui demande :

" And when it prospers ?

César lui répond :

" It is no rebellion."

Par cette réponse César toujours mauvais plaisant quittant sa première idée, et son langage serieux, joue sur le mot et détourne

l'attention de la nécessité du mouvement pour dire que lorsque la rébellion prospère, il n'y a point de rébellion. Une telle répartie non seulement explique la morale et la politique des sociétés, mais la manière générale d'envisager les choses dans les grandes ainsi que dans les petites entreprises ; le succès est la raison de la force, le succès rend quelquefois sublime le vice, pardonne le crime, applaudit à l'injustice, fait respecter les usurpations, fait admirer les décrets les plus absolus, applaudit aux événemens les plus bizarres et les plus malheureux ; c'est la différence entre les actions et les principes, entre l'intérêt et la conscience. Le monde marche par des résultats, qui s'établissent en principes !

Le reste du drame peint l'assaut de la ville, la mort du connétable, etc. ; les chœurs des soldats et des paysans sont sublimes. Le langage de César est quelquefois suspect, on peut s'en plaindre et abjurer ses principes ; mais il faut songer que cet *étranger* se montre jusqu'à présent en qualité de diable, et jus-

qu'à ce qu'il change de condition, et qu'il nous donne des garanties pour jouer un autre rôle, son langage ne peut être celui d'un honnête homme; il doit être impie.

La dernière scène, lorsqu'Olympie apparaît est le commencement de l'amour d'Achille. L'*étranger* ou César a sauvé cette infortunée avec de l'eau; mais il l'a sauvé parce qu'elle était encore vivante; autrement, il ne l'aurait pu, car il dit lui-même :

"The ressurection is beyond me."

Le mystérieux personnage est obligé à dire quelquefois la vérité; c'est déjà quelque chose.

La troisième partie nous aurait appris le dénouement, mais il paraît que souvent le génie de Lord Byron n'aimait pas à finir ce qu'il commençait dans l'inspiration du moment; ses productions étaient plutôt des improvisations, que des sujets avec un plan arrêté. Il y a pour les talens supérieurs une espèce d'époque, dans laquelle ils n'aiment pas à exercer leurs facultés; ce genre d'inconstance est également sans responsabilité, comme celle du cœur; car lorsqu'on se lasse du même

sujet ou du même objet, on doit s'en prendre à notre organisation et non pas à notre volonté. Que de reproches, et que de désespoir épargnerait cette doctrine, si elle était reçue !

---

A peu près à l'époque où Lord Byron écrivait ce drame, il fut privé de deux personnes de sa société : M. Shelly et le capitaine W—— furent engloutis par la mer.

La mort de ces deux Anglais ne fut pas chantée par le noble poëte ; le malheur de ses amis ne fut pas un sujet pour sa muse. Lorsqu'on est vivement affecté, toutes nos facultés sont dans notre douleur, la pensée n'a point une image assez forte pour rendre la peine, car la souffrance est le secret du cœur M. Shelly et le capitaine W—— revenaient de Livourne à Venise ; ils avaient fait cette traversée plus de cent fois dans leur vie. La maison de campagne de M. Shelly était au bord de la mer ; quel spectacle ravissant que celui dont on jouit sur cette belle côte de la Toscane en se promenant le long de la plage ; mais l'Anglais préfère voguer plutôt que marcher ; un petit bateau

défie les vagues les plus orageuses et les plus terribles : l'homme croit que le vent, la mer, les lois qui règlent les tempêtes, tout doit obéir à son empire ou à sa témérité, et parce qu'il a trouvé le moyen de subjuguer la terre, il voudrait que tout ce qui est sur ce globe fût destiné à servir ses plaisirs ou ses intérêts. L'expérience des événemens funestes devrait modérer l'audace de ceux qui se confient à ces petits bateaux ; mais la mémoire des dangers qu'on éprouve en mer est celle qui se perd le plus aisément. La petite barque, dans laquelle se trouvaient M. Shelly et le capitaine W—— fut engloutie par les vagues ; le destin continua le cours de ses arrêts.

---

Les promenades à cheval, comme nous l'avons déjà dit, étaient devenues un besoin pour Lord Byron ; outre les sensations agréables qu'un tel exercice procure, et outre cette espèce de rêverie à laquelle on s'abandonne pendant que le cheval parcourt les sentiers et les routes de la campagne ; un tel exercice

était un remède pour un homme tel que Lord Byron, absorbé dans de grandes méditations.

Un jour, qu'avec ses amis, il revenait de ses courses, étant près de la ville un sous-officier de dragons, passant à côté d'une des personnes qui accompagnaient Lord Byron, la heurta d'une manière si forte qu'on crut devoir demander à ce cavalier une réparation de ce qu'on pouvait envisager moins comme un accident que comme une insulte.

Lord Byron ne s'était pas aperçu de l'événement, mais lorsqu'on lui raconta ce qui avait eu lieu, il fut d'avis de rejoindre le sous-officier qui était parti au grand galop.

Il ne fut pas difficile au sergent de cavalerie de s'apercevoir qu'on le suivait; et comme il était bien près d'une porte de la ville, il accélérait le pas pour se mettre à l'abri d'une leçon très-positive, à laquelle il s'attendait. En effet, à peine les cavaliers l'avaient atteint pour lui demander raison de sa conduite, que M. le sergent appela les soldats

qui étaient de garde et leur ordonna d'arrêter tous ces cavaliers. La crainte fait faire bien des sottises; elle est quelquefois la véritable cause des actes les. plus arbitraires auxquels on donne plusieurs explications sans penser que la véritable est celle qu'on croit pouvoir rassurer la peur, en comprimant le danger qui, souvent, n'est enfanté que par elle.

Pour un Anglais, accoutumé à ne jamais voir aucune autorité se mêler d'une affaire particulière, l'ordre de cet homme d'arrêter des cavaliers qui le suivaient pour lui demander raison de l'offence, et l'exécution de cet ordre, ont dû l'indigner étrangement. Un tel événement avait déjà fait un grand bruit dans les rues voisines; en peu d'instans il devint la nouvelle de la ville. La police en fut avertie; on demanda compte de l'affaire. Le sergent s'empressait de se rendre au plutôt chez le chef de la police, lorsque, dans les rues, il rencontra Lord Byron et son chasseur qui s'étaient trouvés hors de la porte au moment où les autres

furent arrêtés. Le chasseur voulait frapper le sergent, mais Milord l'en empêcha. Comme M. Masi passait par l'hôtel où Lord Byron demeurait, les personnes de service, qui connaissaient déjà l'anecdote, poursuivirent celui qui avait offensé leur maître; et, sans savoir comment, ni par qui, le sergent reçut un coup de fourche qui le blessa grièvement et le jeta par terre. Cet accident, un peu tragique, fit croire que le coup avait été porté par la vengeance; il donna à cette aventure un aspect sérieux: on instruisit un procès. Le pouvoir, dans tous les pays du monde, protège les personnes qui en font suite ou partie. Un étranger, et un étranger très-riche, devait payer cher la blessure portée au sergent. Le palefrenier fut arrêté; la bourse de Lord Byron guérit peu à peu la plaie du premier offensant. Dans les pays, où on peut croire que le véritable sentiment national manque, il y en a toujours un dans de pareils événemens: on crie alors contre les étrangers, et ceux même qui ne se soucient pas de l'inviola-

bilité politique, se montrent extrêmement jaloux de l'inviolabilité individuelle.

Ces dernières contrariétés, ainsi que d'autres éprouvées par ses amis, engagèrent Lord Byron à quitter Pise.

On peut dire que jusqu'alors le noble poëte s'était trouvé souvent dans des positions bien fausses et bien embarrassantes. Rien ne s'était présenté depuis son départ d'Angleterre, pour l'engager à prendre une direction, qui aurait pu le sauver des désagrémens qu'il s'attirait par quelque inconséquence. N'ayant pour guide que son génie, il croyait pouvoir affranchir son langage et quelquefois ses actions de toute mesure, comme il affranchissait sa pensée de toute entrave. Mais l'homme, en société, doit toujours connaître les rapports que sa manière de vivre peut avoir avec le pays où il se trouve. Disons-le franchement ; ce tact manquait parfois à Lord Byron ; mais avouons aussi que les circonstances, et la première direction qu'on donne à notre existence civile et politique, est pour beaucoup dans l'attitude quenous prenons ou qu'on nous fait prendre.

## CHAPITRE X.

*Sejour à Gênes—Départ pour la Grèce.*

Pursue what chance or fate proclaimeth best.

Quittant Pise, Lord Byron se rendit à Gênes, où il fixa sa demeure à quelque distance de la ville, soit par préférence pour ces beaux sites champêtres qui forment de *la riviera di Genova* une ravissante mosaïque au plus bel amphithéâtre que la nature présente dans la Méditerranée, soit pour éviter de fréquenter la société, et se dispenser de voir beaucoup de monde. Le Marquis Negri, et M. Hill, envoyé britannique, étaient les seules personnes qu'il voyait fréquemment.

C'était au commencement de 1823: deux objets occupaient alors la curiosité géné-

rale, l'Espagne et la Grèce. Quoique ces deux révolutions ne pussent se confondre ni être regardées sous le même point de vue, elles étaient cependant deux grands spectacles, dont on attendait les résultats. Presque à cette même époque, la nouvelle de la mort de Napoléon était arrivée en Europe.

Jamais l'histoire n'a présenté un sujet plus poétique que Napoléon. Cet homme a été le plus grand épisode au cours naturel de la fortune ! .... son génie fut un immense spectacle. A vingt-six ans, il se présenta comme le nouvel Annibal en Italie ; mais point de repos après ses victoires ; il arrive, il voit, il anéantit ce polype des phalanges autrichiennes qui s'entretenaient encore de leurs exploits, sous les Daun et les Laudon. Généraux, gouverneurs, armée, cette ancienne et belle gloire militaire de l'empire imperturbable .... tout disparut dans un instant ; le jeune homme d'Ajaccio a tout remplacé à lui seul ! Républicain, mais avec des formes antiques, il veut être le Timoléon dans tout ce qu'il a conquis, (son imagination

alors trompait son cœur,) mais son ouvrage n'est qu'ébauché, il n'y a qu'une partie de l'Italie qui vit d'après la nouvelle métamorphose. Conquérant, (sans une âme Italienne,) il fait partir les divinités du paganisme pour le Louvre ; il veut venger la Grèce du larcin des barbares proconsuls. Cette première période de sa vie militaire est son Iliade. Tout-à-coup, il effraie par pressentiment les représentans de l'anarchie ; son nom disparaît de l'Europe ; on l'entend prononcer au bord du Nil : là il est vainqueur aux champs des Pyramides, et cette terre, premier Lycée de la race humaine, qui depuis dix siècles n'avait rempli aucune page marquante dans l'histoire de l'homme, fait retentir les anciens noms pour annoncer les exploits d'un jeune étranger, qui veut jouer le nouvel Alexandre, ou le nouveau Cambyse. Que de sujets poetiques dans ces deux époques du Général Bonaparte !.. Mais l'agonie de la démocratie française est connue par le nouvel ami du prophète ; le destin lui révèle sa mission, et pendant que la Méditerranée est au pouvoir

du vainqueur d'Aboukir, il la traverse invisible, salue le lieu de sa naissance, et reparaît en France au milieu de cette assemblée, qu'il trouve dans l'impuissance de relever une nation abattue de dix années de frénésie : il usurpe le droit de rendre la vie à ce corps expirant ; il congédie l'anarchie, et à l'abri d'un nom encore cher aux illusions populaires, il s'empare du trône. Cette époque est la plus belle de sa vie politique. A une nation sans lois il donne un code ; à un peuple sans sûreté et sans garantie, il donne l'existence civile et politique ; à une force divergente et inégale, il donne un centre et un ensemble gigantesque. Jusqu'ici la comparaison avec Cromwell est en faveur de Napoléon. Le protecteur fut l'assassin de son maître, Napoléon fut, pour ainsi dire, le vengeur de l'horrible attentat, en forçant les Français à reconnaître un pouvoir plus monarchique que celui qu'ils avaient abattu. Mais un homme qui dans huit ans avait achevé le cours de toutes les gloires, se trompa dans

son but ; il devint une exagération, et depuis ce moment quelquefois la comparaison est en faveur de Cromwell. Pour la France Napoléon avait été un homme extraordinaire, mais pour la terre entière, un homme ne suffit pas. Dans ses rêves il voyait toutes les couronnes jouer contre la sienne ; alors il se réveillait en sursaut pour les briser et en former une, qu'il voulait placer sur sa statue qui devait peser sur toute l'Europe ; ses craintes, et son ambition rapetissèrent son génie....*in se magna ruit*. Il étonna, éblouit, irrita les puissances étrangères, qui tant qu'il menaçait, ne savaient jamais prendre leur place. Sans presque changer ce qu'il aurait voulu détruire au dehors, et détruisant au dedans ce qu'il n'aurait dû que changer, il vécut ainsi entre deux énormes dangers. Pendant douze ans encore, lorsqu'on le voit vainqueur aux bords de la Bormida, de l'Isère, de l'Elbe, du Danube, avec cet éclat qui invitait toute la terre à l'admirer, il est pour les poëtes une source inépuisable d'images gigantesques ; et lorsque, maître de

quelques événemens, il a voulu l'être de tous les destins, et qu'il se trouva en butte à la conspiration de l'indépendance et de la religion, ses efforts contre la nature qui glaçait le vol de son aigle, sans pouvoir calmer sa pensée, sa lutte avec toute l'Europe, qui s'était portée dans les plaines de St. Dizier, de Vitry, de Troyes, est digne de la muse du Tasse...... elle aurait pu être homérique ..... Sa retraite à l'île d'Elbe, qui avait émancipé le continent de l'unité du pouvoir, pendant que le grand sénat des rois s'était pour la première fois réuni pour se reconnaître avec franchise, et former la nouvelle carte des partages; son apparition en France, dernière fusée lumineuse de ce grand feu d'artifice; son exil sur ce rocher placé au milieu de l'océan pour oublier l'univers, et qui avait été choisi pour répondre du sort de celui qui avait médusé l'Europe et dont le nom était prononcé par les sauvages du nouveau monde comme symbole de pouvoir: sa fin, après l'histoire du traitement qu'il avait enduré, et le jugement que chacun porte sur sa

vie, qui reparaîtra souvent pour être comparée..... tout l'ensemble en un mot de ce grand poëme de vingt-sept ans, qui forme la période de son existence politique, excitait l'inspiration de Lord Byron. Dans plusieurs occasions il avait parlé de Bonaparte, comme l'exagération d'un grand homme. Quelquefois le poëte anglais le peignait avec des traits de ridicule; et à ce qu'en dit M. Beyle, il était jaloux des mots sublimes de Napoléon: mais, après sa mort, le génie du noble Lord le passe en revue avec ces images gigantesques, qu'il sait adapter au sujet.

Quoique cependant sa muse se soit occupée des exploits, des revers, du talent et de l'inconséquence de cet homme extraordinaire, il ne le choisit jamais comme le sujet d'une belle production épique. Une autre idée occupait sa pensée: son cœur n'aimait que sa patrie.

" He who loves not his country, can love nothing."

Lord Byron voulait lui laisser un monument de son talent national; son génie sentait le be-

soin de payer un tribut de citoyen, en s'occupant de l'histoire de son pays.

Depuis quelque temps il rêvait au choix du sujet. Ses ancêtres étaient originaires normands; ils étaient venus en Angleterre avec Guillaume. En parlant de la descente de ces princes étrangers dans l'ancienne Albion, il aurait pu flatter sa vanité généalogique à laquelle il tenait beaucoup, et en même temps il aurait peint cette époque mémorable où l'Angleterre fut peuplée de châteaux et d'étrangers, époque où la féodalité s'établit avec l'éclat et le pouvoir que le roi conquérant voulut donner aux Normands, pour assurer et consolider sa conquête; cette féodalité qui s'est ensuite modifiée en aristocratie représentative, mais qui dans sa métamorphose, a conservé les traces de son ancienne puissance. Lord Byron avait décidé de chanter Guillaume le Bâtard, et en faire le sujet de son poëme. Le titre devait être *the Conquest*. Un seul morceau trouvé après sa mort parmi tant d'autres feuilles de ses manuscrits ainsi que de son album, a fait con-

naître le projet dont je viens de parler. On y lit le premier chant qui fut l'unique, avec la date du mois d'Octobre 1823.

THE CONQUEST.

I.

The son of Love and Lord of war I sing,
Him who bade England bow to Normandy,
To his unconquerable dynasty
And left the name of conqueror more than king.

Not fanned alone by victory's fleeting wing,
He reared his bold and brilliant throne on high.
The Bastard kept like lion his prey fast;
And Britain's bravest victor was the last.*

2.

Sa plume avait tracé le No. II; il allait com-

---

* Je chante le fils de l'amour et le dieu de la guerre, celui qui fit plier l'Angleterre sous le joug des Normands, et qui laissa le nom de conquérant plus que celui de roi, à son indomptable dynastie. Ce n'est pas seulement aux faveurs de la victoire qu'il dut ses succès; il se créa lui-même un trône éclatant. Le Bâtard, semblable au lion, sut retenir sa proie; et le plus brave vainqueur de l'Angleterre en fut aussi le dernicr.

*Pour le fac simile du manuscrit de ce chant voyez à la tête de l'ouvrage.*

mnecer la seconde stance, mais on peut croire qu'à cette époque, son imagination était exclusivement absorbée d'un grand objet. S'il paraissait diriger son esprit vers quelque production littéraire, il en était détourné par par une pensée dominante. On trouve en effet dans tous les papiers qui ont été envoyés à ses héritiers par le Prince Maurocordato, quantité de pièces en vers et en prose, datées de Gênes, mais à peine commencées ; comme si chaque fois qu'il voulait tracer et donner suite à quelque idée, il s'en fût repenti, de crainte de se livrer à une distraction coupable. Parmi d'autres fragmens, on trouve aussi le commencement d'un roman, dont les premiers mots sont : *Vers l'année* 1350, *vivait en Italie un gentilhomme, etc.* Il est probable que Lord Byron, qui depuis quelque temps n'écrivait plus son histoire, ayant suspendu aussi le récit des événemens de son pélerin Harold, voulut retracer à sa mémoire son séjour en Italie, et le faire connaître au public dans un roman, où il aurait pu être deviné, comme il aime qu'on le reconnaisse dans plusieurs de ses productions. Lord

Byron éprouvait le besoin de révéler à la société ses sensations, et sa manière de voir ; c'était une espèce de compte rendu de sa vie privée et de son être ; un tel besoin rendait sa plume très-éloquente ; car, lorsqu'on parle de ce qu'on éprouve, nos émotions nous prêtent les couleurs pour peindre les traits et les buriner avec la même force que nous sentons la douleur, le remords, le désespoir, ou le bonheur, et le plaisir. Toutes les fois que le génie sait associer aux fictions les véritables symptômes de notre âme, il produira un effet prodigieux ; car il présentera dans tous ses tableaux, le développement de l'être moral, et les rapports de cet être avec la nature. C'est alors le style de sympathie qui ravit et qui charme.

Il aurait été très-intéressant que Lord Byron eût achevé ce roman, dont on ignore le sujet ; car dans la seule feuille qu'on a trouvée, il n'y a pas même le titre. Cette nouvelle production aurait servi pour juger son talent comme romancier, et on aurait pu en faire la comparaison avec son rival en renommée

littéraire, ce chevalier qui sait faire des romans ravissans avec des tableaux historiques, ou des tableaux historiques avec des romans ; manière ingénieuse de donner aux différentes époques de la société un nouvel intérêt, en nous faisant connaître les mœurs, les usages, les préjugés, l'homme avec ses passions et ses ridicules, n'importe dans quel rang il se trouve, ou le rôle qu'il représente ; tableau, qu'un historien politique ne daigne ou n'ose pas faire. On ne pourrait pas dire de l'écrivain Ecossais, ce que Grimm disait des romanciers : " Ce sont les " invalides de l'histoire...."

Mais qu'est-ce qui pouvait occuper exclusivement l'imagination de Lord Byron ? Quelle était cette grande pensée qui paraissait lui révéler une nouvelle mission moins vague que celle à laquelle l'avait entraîné son génie ? Quelle était cette voix qui l'arrachait à ses rêves poétiques, et qui fit taire pour quelque temps le langage des Muses, pour l'avertir que son destin l'attendait ailleurs ? Le sort de la Grèce, de cette contrée qu'il chérissait par sentiment ; ce sort qu'il n'avait su espérer,

lorsqu'il visita la terre de l'ancienne civilisation réclamait son secours.

Depuis deux ans son cœur battait à chaque nouvelle qui annonçait une victoire des Hellènes. Les exploits des Suliotes, la prise de Corinthe, d'Argos, d'Athènes, de Mycène, etc. la délivrance du Péloponèse, les traits héroïques de George, de Bozzari, d'Ulysse; l'intrépidité de Tano, de Colocotroni, etc. le patriotisme de Madon, et de Bubulina; le courage de Chaïdo,* et surtout le sénat d'Hydra, l'assemblée d'Argos, le congrès d'Epidaure; tout ce nouveau tableau de la lutte des descendans des héros contre la domination du Croissant, avait donné à sa pensée le grand thême de l'avenir. La Grèce était devenue pour lui le rêve de son réveil.

* La belle Chaïdo portait aux doigts trois anneaux enlevés aux Turcs qui avaient succombé sous son bras. Son époux vainqueur tomba à ses côtés; sa chute apporte un mouvement d'hésitation chez les compagnons qui l'entouraient: Chaïdo toujours elle-même fait un signe imposant aux Palicaris, jette son tablier sur le guerrier, s'élance en avant, et la victoire est achevée.

VOUTIER.

Il regardait ce spectacle comme le procès d'une nation ancienne par lequel elle réclamait de reparaître sur la même scène, où jadis elle avait étonné l'univers.

Mais pourquoi Lord Byron avait-il attendu si long-temps pour porter son jugement sur les Grecs, qui depuis deux ans, avaient averti la terre des cris de leur indépendance ?

Dans son voyage en Turquie et en Grèce, Lord Byron avait jugé les peuples de ces deux contrées par l'état dans lequel il les avait trouvées, sans examiner attentivement les causes qui pouvaient produire un changement dans la masse de la nation chrétienne assujetie à un esclavage mal organisé par la puissance dont les bases d'après l'attitude actuelle de l'Europe, ne pouvaient assurer pour long-temps une domination, qui suppose l'ignorance et la dégradation continuelle du peuple sur lequel elle s'exerce. Avec la marche du siècle, il est beaucoup plus difficile maintenant d'être despote ; cette difficulté devient immense pour un gouvernement, dont le seul objet est l'organisation d'un système de con-

tributions, dirigé par l'appât des vexations pécuniaires.

Lord Byron vit les Turcs polis, les crut nobles et francs, il fut même, disons-le, flatté de l'acceuil qu'il reçut des différens Pachas, Beys, Cocabachis, etc. On lui parlait de son rang, de son titre, de ses mains blanches, de ses petites oreilles. Un enfant de dix ans lui avait demandé s'il était membre du parlement ? Tout cela aurait déjà suffi pour lui donner une idée favorable de l'hospitalité des optimats Musulmans, dont les idées orientales cadraient peut-être avec quelques-uns de ses préjugés.* D'un autre côté, il avait vu les Grecs misérables, dégradés, endurant l'esclavage le plus inhumain, sans d'autre objet

---

* Lord Byron poussait la prévention en faveur des Turcs au point de les croire plus instruits et plus habiles que les Espagnols et les Portugais ; il dit que *l'éducation d'un Pacha vaut mieux que celle d'un Grand d'Espagne*.... L'éloge fait à ses mains, à son nom, à son origine lui avait un peu tourné la tête.......... *Voyez la note supl. sur les Turcs, Childe Harold, ch. II.*

ni d'autres ressources, que celles de tromper leurs maîtres ; sans d'autre appât, que celui d'attraper de l'argent à tous ceux qui faisaient le noble pélerinage dans leur contrée, pour acheter ou prendre quelques morceaux de marbre, et transporter chez eux une pierre de Salamine, une petite colonne de Corinthe, de la poussière du tombeau de Thémistocle, ou quelque merveilleux magot de l'Olympe. A travers cette dégradation et cet état humiliant dans lequel se présentaient les Grecs, il les avait reconnus braves ; il avait remarqué quelques réponses hardies, et quelques symptômes de fierté ; il savait que cinq mille Suliotes avaient résisté à trente mille Albanais, et quoique dans son séjour en cette contrée, il n'avait point prévu le sort qui les attendait, il avait observé que les Grecs n'avaient pas perdu l'espoir de leur affranchissement.* Jamais le langage des étrangers établis à Athène, à Corinthe, etc. ne put le persuader que la méchanceté des Grecs ne fût l'effet de l'eslavage ; mais les

* Note du IIe. chant de Childe Harold.

sachant si morcelés, si loin d'un centre commun, si occupés de pillage et de fraudes, si généralement ignorans, il n'avait, pour ainsi dire, osé faire des prédictions, à peine avait-il fait des vœux ! Dans les notes cependant que Lord Byron fait au second chant de Childe Harold, il porte sur les Grecs un jugement sain et admirable ; et lorsqu'il dit, *comment vouloir affirmer que les Grecs ne seront pas meilleurs, parce qu'ils sont méchans aujourd'hui*, cela montre qu'il ne vôyoit dans la dégradation de cette nation, que l'effet inévitable du despotisme mahométan qui en leur laissant une religion, en avait banni la morale. Le point de vue politique qui lui est échappé c'est la possibilité que les Grecs eussent pu recouvrer leur liberté, sans l'intervention de quelque puissance étrangère*. C'est un beau démenti au reste, que les Grecs ont donné au noble poëte, et il a été bien loin d'en être fâché.

---

Mais voyons quels étaient les moyens et

* Voyez la lettre du 11 Janvier, au couvent des Franciscains !..................

les véritables causes qui ont pu donner à ce peuple avili, ce reveil improvisé, qui a fait sortir les uns de leurs forêts, qui a fait descendre les autres de leurs montagnes, qui a fait ouvrir les coffres de l'optimat jaloux de ses trésors, rentrer dans leurs foyers les citoyens épars dans les différentes parties de la terre ; et qui, en élevant l'étendard de la croix, prépare la fusion des vices d'un peuple esclave dans les vertus d'une nation regénérée, avec la responsabilité d'une ancienne gloire.

" La bannière devient un signal d'espérance "

Qu'est-ce que c'était que les Grecs avant l'année 1821 ?

Lorsque les Turcs étaient une grande puissance, et que l'empire d'Orient disparut tout entier, les provinces et le pouvoir passèrent au Croissant ; mais les Grecs restèrent des Grecs. Après plus de dix siècles de combats, ils sentaient la lassitude d'une nation énervée, qui dans l'impossibilité de combattre en son nom, et de repousser un maître qui trouvait sa force dans le fanatisme, et dans les nombreuses légions, encore formidables, parce

qu'elles avaient été souvent victorieuses ; les Grecs, dis-je, se trouvèrent dans un état d'assoupissement, qui leur tenait lieu de repos, puisqu'on ne leur avait ôté ni leurs autels, ni leurs mœurs. Les Vénitiens vinrent pour quelque temps en arracher une partie au joug du Croissant, et cette domination chrétienne avait consolidé la croyance et les souvenirs du peuple soumis. Mais depuis long-temps les croisades et la chevalerie avaient disparu ! L'Europe était devenue intrigante, l'intérêt particulier de certains cabinets, fut le premier allié des descendans du prophète. Les Sultans furent respectés, leur amitié fut recherchée : on stipula en leur faveur : au commencement du dernier siècle, dans toute la Grèce, on ne reconnût que le pouvoir de la Porte. Les îles Ioniennes en furent exemptes.

Le gouvernement turc s'était consolidé en Europe comme le rebours de la civilisation. Il portait avec lui l'absurdité de sa législation et de son culte ; mais il avait lutté contre un empire valétudinaire, et il avait la vigueur d'un pouvoir conquérant, soutenu quelquefois par

le génie de ses chefs, et par le cortège des hordes de l'Asie Mineure. Pour chasser les descendans de Mahomet du trône de Bizance, il aurait fallu transplanter une nation toute entière du nord de l'Europe, pour l'établir dans les provinces occupées par les Musulmans, après les avoir battus et chassés. Les puissances européennes dont la prospérité et la force croissaient avec le commerce et la civilisation, étaient occupées des ressources de leurs états, et à former le nouveau droit public des nations. D'après cette position politique la Porte Ottomane osa faire la guerre aux Czars, et à la maison d'Autriche : on vit ses armes presque aux portes de Vienne ; et tant que le Croissant parut rivaliser les puissances chrétiennes, les Grecs n'auraient pu même se reconnaître. On peut dire qu'on les avait oubliés, eux-mêmes ne savaient autre chose, sinon qu'ils étaient chrétiens. Orloff les appelle à la révolte, ils ne le comprennent pas.....ce n'était pas pour les Grecs qu'on voulait stipuler, c'était pour le Grand Empire ; ils furent abandonnés. L'Amérique fait retentir le mot *indé-*

*pendance*, les esclaves Grecs l'entendent ; et ne songent pas même qu'ils pourront un jour le prononcer ! Mais l'Europe s'agite, une grande secousse ébranle les nations et les gouvernemens. On est inquiet, effrayé ...... Le Sultan se renferme dans son Harem. Ce vertige des peuples ne peut atteindre son empire ; il devient plus indolent que jamais, son attitude a fini d'être guerrière ; ce mouvement belligerant, seul point d'appui d'un gouvernement absurde a cessé. Le peu de commerce que les Francs faisaient dans les ports du Croissant est suspendu...... C'est le temps du réveil des Grecs. Comment se reconnaîtront-ils ? Essayeront-ils des émuettes, des insurrections partielles, de petites vengeances ? De tels symptômes compromettent, affaiblissent, manquent l'objet général ; mais jusqu'alors voilà tout ce que les Grecs avaient pu faire. L'esclave qui s'indigne n'est plus esclave ....

Hydra, Egina, Spezia, sont les avant-postes du Péloponèse. (La première civilisation, on la doit aux navigateurs.) Les caboteurs de ces îles sortent de leurs plages : leurs tyrans sont en paix

avec l'Europe : ils sommeillent. Les insulaires construisent des bâtimens, tentent des expéditions, s'emparent du commerce de la Méditerranée, remplissent les ports d'Italie, d'Espagne, de France...ils s'enrichissent ; mais avec l'argent, ils apportent dans leur patrie le mot *Liberté* ...... Ce mot et les bienfaits du commerce se répandent dans tout le Péloponèse ; on le communique à l'Attique. Les optimats font construire des vaisseaux, envoyent les productions de leurs terres dans les pays étrangers, et leurs fils à Paris, à Vienne, à Rome. Dans cette dernière ville, on entendait maudire plus qu'ailleurs les adorateurs du prophète. Mais quel est l'objet de leur voyage ? l'éducation. Qu'apprendront-ils ? l'histoire de l'ancienne liberté et de l'ancienne puissance de leur patrie. Que voient-ils? l'Europe qui s'agite pour imiter les anciens temps ! Le Sultan, loin de s'opposer à ce premier pas de l'indépendance, croit que c'est un moyen sûr d'avoir plus d'argent .... Mais avec l'argent les Grecs peuvent corrompre leurs despotes, et par ce moyen, leurs maîtres peuvent deve-

nir leurs esclaves! L'avenir n'est pas la politique du Divan.....Les habitans des îles enrichis, ne veulent plus obéir, mais ils payent, et l'argent garantit leur insubordination. Cela n'avertit pas même le gouvernement de Constantinople! la sécurité s'allie avec l'indolence: c'était le temps pour les Grecs de descendre des montagnes......Les montagnards et les marins ont toujours racheté leur patrie, les uns de la servitude, les autres de la pauvreté et de l'ignorance; les premiers ont conservé ou repris l'indépendance, les derniers lui ont donné la civilisation et le pouvoir. Les habitans de Tyagète, les Maniotes etc. sont gouvernés par des Grecs!....la Porte est confiante; elle sait être barbare, mais elle ne sait pas surveiller: le véritable despotisme, ne le peut pas; il n'y a que les lois sages et les mœurs qui sont les gardiens de la tranquillité et qui garantissent la sûreté publique contre les complots. C'est aussi le moment pour les Grecs d'entendre avec plus de zèle les sermons de leurs évêques. La religion chrétienne maintenant ne parle pas pour

le seul objet de la vie éternelle ; elle montre l'horreur d'entendre les hymnes des chrétiens se mêler aux voix profanes des Musulmans. Il fallait purger cette terre du culte d'une croyance honteuse ; mais où trouver l'appui ? Quantité de braves, ces formidables Klephtes qui faisaient trembler les Pachas, s'étaient réfugiés dans les îles Ioniennes, dans ces îles qui dans un temps avaient appartenu à une république, qui ensuite sous la protection Russe avaient été organisées avec une espèce de constitution, et qui étaient toujours en présence de l'Epire et du Péloponèse pour leur montrer qu'elles n'étaient pas esclaves. Pendant qu'une partie de Suliotes s'enrôlaient sous les drapeaux anglais, les Klephtes prenaient service dans les rangs français, ensuite ils passèrent avec les îles à leurs nouveaux protecteurs. Pour un peuple esclave c'est déjà un grand moyen de lui inspirer le désir de briser les fers qu'il porte dans sa patrie, lorsqu'on reste quelque temps au service des gouvernemens sages et modérés.

Pendant que les Grecs se voyaient entourés de tout ce qui pouvait les faire sortir de leur apa-

thie, quels étaient les moyens de la Porte pour prévenir l'insurrection de ce peuple tributaire?

On peut regarder la Porte Ottomane comme une puissance dans l'échelle politique, parce qu'elle a des provinces très-étendues, parce qu'elle a une force maritime, une armée, et une représentation monarchique parmi les Etats Européens; mais son gouvernement est absurde pour les peuples qui sont en contact avec les nations civilisées; il n'a pas même de base solide pour les Musulmans : la force mal organisée, la force mal dirigée, la force mal exercée, est tout son code; une croyance pour le moins ridicule et honteuse, est toute sa force; car, dès qu'on réussira à se moquer du Koran, les Musulmans se trouveront sans *pourquoi* dans leur organisation sociale qui tient si fortement à leurs pratiques. Par ces deux faux leviers, le gouvernement Turc n'a jamais pu amalgamer une seule idée du peuple chrétien avec les siennes. De là vient que les Grecs ont dû se conserver dans un état d'inimitié permanente; ainsi dans la vie

même habituelle, il devait y avoir hostilité. La conquête a besoin d'être légitimée par la fusion des mœurs et des habitudes, des vainqueurs avec les vaincus, et après quelque temps l'intérêt des premiers doit être partagé par les garanties données aux derniers. La domination du Divan n'en donnant aucune, n'en pouvait avoir pour elle-même. Le gouvernement Turc a dû s'affaiblir dès qu'il ne fut plus conquérant. Les nations qui ne peuvent s'améliorer portent en elles-mêmes les germes de leur dissolution. La volupté et la molesse, devises de l'empire Ottoman, sont-elles propres à éveiller et donner de l'énergie à un gouvernement ? Son culte et son pouvoir inhumain sont-ils des moyens propres à le consolider ?.... Quelles étaient les seules ressources de la Porte ? Les coffres de ses esclaves. Et quel était le moyen de les enrichir ? L'esclavage ! Dans quelles mains était remise la direction de l'administration des provinces ? A deux Hospodars tirés des anciennes familles grecques ; à des Pachas

turcs souvent en révolte ; à quelques Beys grecs ; et peu à peu à force d'argent, les Optimats chrétiens avaient obtenu des emplois, des charges, des honneurs ; ils gouvernaient au nom de leurs ennemis !.... Quel est le principal objet de la législation Ottomane ? Punir, persécuter, pendre ceux qui n'ont point d'argent, ou ceux qui en ont trop.... et avec cela, on déclame contre les Grecs qui n'ont point de morale, comme si on était étonné de voir les hommes qui vivent dans des cachots être pâles et défigurés, ou de rencontrer des escrocs dans les maisons de jeu .... Quels étaient, et quels sont les moyens de défense que les Turcs prennent en cas d'insurrection ? les tours et les forteresses qu'ils ont établies dans toute la Grèce, pour guerroyer contre leurs sujets chrétiens.... et pour ôter à ce peuple esclave la possibilité de nuire, on avait désarmé les Grecs ; mais les Maniotes étaient libres, et presque indépendans du gouvernement Turc ; les Suliotes avaient résisté huit ans à Ali-Pacha, qui lui-même était rebelle, les Klephtes et les Armatolis

depuis quelque temps faisaient trembler les Pachas, les Deys, les Agas, la Porte.* Quels avaient été les moyens employés par le Divan pour les soumettre? Il avait engagé les chrétiens mêmes à faire cesser le carnage de ces bandes formidables ; et il avait eu recours à des évêques grecs! Voilà la politique musulmane. Mais encore quels étaient les autres ennemis irréconciliables de la domination des descendans du prophète? Les universités, les colléges établis à Athènes, à Chio, à Ivalï, à Smyrne, à Constantinople même. Les voyageurs qui venaient plaindre le sort de la Grèce; les Grecs épars sur le continent, ceux qui avaient été au congrès de Vienne (où ils avaient dévoilé en secret leurs premiers projets), les évêques et les prêtres des îles qui étaient à Trieste, à Florence, à Pise, à Naples,

---

* Un Klephte mourant, disait à ses enfans: Faites mon tombeau, faites-le-moi large pour que j'y puisse combattre debout.

*Chant du Klephte.*

à Paris où ils communiquaient avec les personnes qui avaient de l'influence dans les affaires, et qui répondaient comme les oracles, laissant l'interprétation aux événemens .... L'imprimerie à Constantinople, et les presses étrangères dont les Grecs se servaient, (puissante artillerie dirigée contre la hache des Sultans, et le culte du prophète), les milliers de copies de l'Ecriture Sainte éparses dans toutes les familles des Optimats et du bas peuple ; les écrivains en théologie,* les vers de Riga, les sermons des pasteurs, le chuchotage de plus de cent millions d'hommes, et surtout *le temps !* ce magicien occulte, qui prépare sa négromancie dans le secret des siècles, pour la cacher *aux yeux de l'habitude,* et pour opérer ses grandes métamorphoses, lorsque son action a accompli le terme....

Mais qu'est-ce qui aurait pu protéger la révolte

---

* Dans le quatrième volume de l'histoire Eccles. de Miletius, il y a une liste de 55 auteurs Grecs, dont une partie vivait encore il y a très-peu de temps ; parmi ces 55, il y a 40 écrivains en théologie.

de cette nation esclave, la soutenir, et vaincre? Les îles grecques, cette pépinière de rochers qui abrite l'industrie, le commerce et l'indépendance, d'où sortent deux cent cinquante bâtimens montés par 15,000 marins, animés du prestige de leur cause. Et la Porte cependant a laissé depuis long-temps faire le commerce à tous ces caboteurs! La Porte n'a point évalué la puissance de l'émancipation maritime, elle ne craint pas les insurrections, elle a pour elle un gouvernement qui est reconnu, et qui existe depuis des siècles; les Grecs ont contre eux le commencement d'un nouveau règne, et d'une nouvelle organisation...... La politique des cabinets européens garantira l'inviolabilité du pouvoir de la Porte; elle soutiendra les droits du Sultan: elle arrêtera les Grecs au milieu de leurs triomphes! .... Ne croyons pas cela à la lettre, ce langage est exagéré. La guerre des Grecs n'est point une rébellion, mais elle a éclaté en même temps que celle des différens états de l'Europe; ce qui lui a donné une allure criminelle. Dans un pareil cas il faut sans doute des ménagemens, des égards; il faut observer, et s'observer; c'est

un de ces événemens qui gènent, mais qu'on ne veut pas faire reculer.

Depuis deux ans les Grecs sont aux prises avec leurs maîtres. Partout ils ont été vainqueurs, leurs marins ont fait des prodiges. Cette fois-ci ce n'est point une insurrection partielle qui éclate dans une contrée, c'est le cri de vengeance, d'indépendance, de désespoir qui se fait entendre partout. Il paraît que les Grecs ont évalué par instinct leur force et la faiblesse de leurs ennemis. Deux peuples barbares, l'un par principe, l'autre par habitnde, sont aux prises. Les esclaves veulent se venger, les maîtres veulent punir et détruire. Quel affreux combat ! quelle boucherie révoltante ! Et, c'est pourtant au nom de la croix du Seigneur, que les chrétiens livrent des combats !...... l'espoir est dans ces mots !......

Dans cette lutte presque merveilleuse, on s'étonne que les puissances européennes n'y prennent aucune part ; mais on ne songe pas que l'état de la politique européenne est bien différent de celui, où un cabinet était fort heureux, de saisir l'occasion pour placer

son influence, acquérir quelques places, faire quelque traité avantageux, se placer de manière à donner une grande importance à ses relations particulières. Tout ce qu'on veut éviter maintenant, c'est la guerre, et si un gouvernement prenait la défense de la Porte ou celle des Grecs, l'affaire de l'indépendance chrétienne ou des droits du Grand Seigneur, deviendrait un sujet de rivalité parmi les puissances qui ne pourraient aisément s'accorder sur le résultat. Le seul cabinet qui aurait désiré écraser l'insurrection dès son commencement, se borne à faire des veux, ne voulant pas compromettre sa dignité, et les principes de la morale chrétienne dont il ne s'est jamais départi, et qu'on ne peut sacrifier entièrement à la politique. Malheureusement les individus jugent toujours trop légèrement la conduite des cabinets ; chacun voudrait voir agir un gouvernement comme un particulier, et observer dans sa marche la même promptitude et le même objet que dans une querelle privée. En politique, il faut être persuadé d'une vérité, que tout ce qui existe est sacré pour le principe des gouvernemens en général ; une

longue possession enfante la légitimité, et le temps légalise même les usurpations. Il n'y a rien de plus chatouilleux pour les pouvoirs établis que de seconder une innovation; car tout changement peut devenir un exemple, et on ne veut pas admettre pour principe ce qu'on consent à reconnaître d'après le fait: on doit ainsi calculer la politique des états d'après leur doctrine fondamentale, et pas d'après les vues de chaque individu. L'attitude cependant des puissances européennes qui se sont placées spectatrices de la lutte entre les Grecs et la Porte, doit être regardée comme celle qui convient le mieux aux chrétiens; car cette même attitude prouve que les droits du Divan, dans une pareille occasion, ne sauraient trouver d'alliés. L'Europe continentale s'étant placée dans un système de repos surveillant, doit à cette même politique des ménagemens et des considérations qui gênent quelquefois les intérêts particuliers.

Mais ce qui n'est point permis aux puissances, l'est aux individus, et surtout aux sujets Britanniques qui, libres d'agir selon leurs opinions

et leurs sentimens, n'ont point de responsabilité politique envers leur gouvernement. (Vérité que Lord Strangford n'a pas réussi à faire comprendre au Divan.)

Les Anglais bien souvent se donnent eux mêmes des emplois publics en Europe; cela tient à la générosité de leurs principes. Un grand événément politique arrive dans une contrée, ils y courent dans l'instant pour jouer un rôle dans le parti qu'ils croyent plus analogue à leurs idées. Une guerre éclate dans un pays étranger, voilà que les Anglais se montrent au quartier-général ou dans les rangs des guerriers. Doit-on sauver quelqu'un poursuivi par opinion, les Anglais intriguent, réussissent. On peut dire qu'ils ont institué une espèce de chevalerie politique dans toutes les parties de la terre.

Depuis quelque temps, Lord Byron recevait des lettres du comité grec qui l'engageait à se rendre en Grèce pour aider la cause de l'insurrection. On le savait passionné pour cette contrée, on le savait riche, aimant les grandes aventures, et prêt à secourir ceux qui avaient

besoin d'être aidés. Un de ses amis intimes connaissait le chagrin du noble poëte de ne jouer aucun rôle important dans la société. On savait qu'il était dévoré du désir de racheter par quelque belle occasion l'opinion publique, et surtout celle de son pays qui lui tenait à cœur, et pour laquelle il aurait fait le sacrifice de sa Muse, qui n'était pas assez pour le placer dans l'attitude qui lui convenait. "Poetry" disait-il "should only occupy the idle, in more serious affairs it would be ridiculous."

Son départ pour la Grèce pouvait lui fournir les moyens de se montrer un homme d'état, (peut-être un bon guerrier), et mettre ainsi en évidence ses véritables principes, dans les affaires publiques, qui n'étaient pas ceux qu'il avait parodiés dans ses poésies. Quelle plus belle occasion de changer Lord Byron, le brillant poëte, le jeune homme *à bonnes fortunes*, en Lord Byron politique, sage, prudent, et appui d'une nation? Son nom aurait retenti dans les salles de Westminster; c'était là toute son ambition.

Dès qu'il reçut la première lettre de M. Hob-

house et d'autres invitations, dès qu'il fut visité par deux membres du comité, il sentit dès l'instant le désir de se signaler, d'offrir son bras et sa fortune à un peuple dont il commençait à espérer la délivrance. Il résolut son départ.

"C'est pourtant bien extraordinaire," dit un jour Lord Byron à ses amis; "le père Bernard en me donnant le Christ qu'il portait avec lui, m'a dit avec un ton prophétique: "Vous serez le défenseur des "Chrétiens, vous retournerez en Grèce pour la "cause des fidèles ...... mais je n'aurai pas "le plaisir de vous revoir....je crains que "vous ne viendrez plus jusqu'à Athènes." A ces mots, Lord Byron tomba dans une profonde rêverie, et comme on était accoutumé à le voir s'isoler, pendant même qu'il était au milieu de la société, et qu'on savait qu'il n'aimait pas qu'on troublât son silence en lui faisant des questions; on attendit qu'il eut repris la conversation. En effet, sortant de son rêve, il dit ces mots remarquables: "Personne ne voudra croire que dans aucune circonstance je

n'ai pu me séparer de cette croix, (en montrant le Christ qu'il tenait dans un porte-feuille, à côté de son lit,) et cependant c'est un fait. Je n'ai jamais voulu donner ce crucifix ni à ma mère ni à ma sœur, qui l'ont demandé à mon retour en Angleterre. C'est un souvenir du Prieur des Franciscains qui habite la tour de Diogène à Athènes. Cet excellent moine m'aimait beaucoup. Lorsqu'il apprit que j'allais partir, il en fut vraiment désolé. En prenant congé de lui, il me dit :—" Il ne faut pas m'oublier Milord; " choisissez quelque chose qui puisse vous " faire plaisir dans le peu que je possède, et " gardez-la pour vous souvenir du Père Ber-" nard."—Alors, je portai la main sur le Christ qu'il avait sur lui, et je lui demandai s'il voulait me le donner? Ce bon prieur fut si enchanté de mon choix, qu'il en eut les larmes aux yeux. C'était un homme vrai dans ses sentimens religieux .... Depuis ce moment-là, je n'ai jamais quitté un instant cette croix; je vous dirai même qu'une fois

je croyais l'avoir perdu—je n'étais pas à mon aise, j'en étais préoccupé*................ Mais enfin voilà la prédiction du Père Bernard qui va s'accomplir. Il faut donc partir pour la Grèce! On croit que ma personne peut être utile à la cause de ce pays. Je ne vois pas comment, je ne suis pas militaire, mais on le croit, et je ne veux pas m'y refuser.....Me voilà cependant bientôt à ma trente-septième année, et Mrs. Williams a dit à ma mère que je devais prendre garde à cette époque, qui pourrait m'être fatale.......... Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas la force de me moquer de toutes ces bêtises!.... Napoléon était superstitieux. On m'a assuré qu'il se rappelait toujours tout ce qu'on lui avait prédit...mademoiselle Le Normant était sa Sybille...... Il y a dans l'entraînement à croire ce qu'on a dit sur notre sort, quelque chose

* Ce crucifix a été trouvé, après sa mort, dans un porte-feuille à côté de son lit. Le Prince Mauracordato l'envoya à ses héritiers avec l'album de Milord, et plusieurs papiers. Il est maintenant dans les mains de M. Hobhouse.

d'indéfinissable. Quant aux pressentimens, j'en ai eu des preuves certaines. Lorsque je me suis approché des côtes d'Angleterre, au retour de mon premier voyage, mon cœur se serra au point que j'en fus malade: ce prélude fut l'oracle de mes malheurs .............. On me croit libertin, irréligieux, républicain, je puis assurer que je ne suis rien de tout cela. On a voulu inventer des intrigues que je n'ai jamais eues; on a voulu interprêter mes poésies dans un sens bien différent du mien; et parce que j'ai dit franchement ma pensée sur quelques hypocrisies politiques, on me range parmi les révolutionnaires. On croit, peut-être, que j'irai en Grèce pour conseiller la démocratie; on se trompe. Je déteste les démocrates; je n'aime qu'une monarchie tempérée, une aristocratie avec des vertus, et une représentation sage et non factieuse. Je crois qu'on me jugera mieux à mon retour de la Grèce....si jamais j'en reviens.... je ne le crois pas."——Ces derniers mots le rendirent triste toute la soirée, et il se retira sans même donner le bon soir! Il est bien étonnant

comme cet homme écoutait la voix secrète qui paraissait lui dire, "Tu ne vivras pas long-temps !...... Quelle énigme !

Par la conversation de Lord Byron on peut connaître que ses opinions religieuses n'étaient pas celles qu'on lui attribue d'après la lecture de ses ouvrages. Un jour se promenant avec M. Hobhouse, questionné par ce dernier, si ses principes en matière de religion étaient les mêmes que ceux de M———? "Je suis bien loin de les partager, mon cher Hobhouse," dit Lord Byron; "d'Alembert avait raison lorsqu'il disait: *C'est un grand peut-être.* Mais ce n'est pas assez de douter, il faut croire.—Dans une autre occasion il disait au Comte——— *dans le doute,* (en matière de religion), *l'avantage est pour celui qui croit*............... La nature est le vrai cachet de la divinité, et on ne peut refuser d'en reconnaître l'auteur sans être absurde: l'homme qui a des sentimens vrais, a une religion; car adorer est sentir.. ...... Je n'ai jamais été un instant sans religion. Mon imagination et mon cœur ont été d'accord en cela; mais on ne m'a

pas compris dans mes ouvrages, ou pour mieux dire, on a voulu m'interprêter, au lieu de me comprendre. Mes ennemis se sont obstinés à me croire irreligieux, parce qu'ils ont voulu le faire croire. Je suis presque superstitieux, ou je le suis entièrement, si l'on veut; je crois à un ordre établi pour le destin de l'homme, je crois reconnaître ce destin dans plusieurs combinaisons des phénomènes, des actions et des choses, mais je crois que cet ordre émane de l'Etre-Suprême. La superstition est incompatible avec le vrai matérialisme ...... Plusieurs personnes qui ont pris de l'intérêt à moi m'ont écrit, qu'elles étaient fâchées que mon âme ne fût pas aussi inspirée par le sentiment des vérités chrétiennes que par les images poétiques. Je leur ai toujours répondu que je suis bon chrétien, et je le pense franchement, car je trouve ma religion dans le tableau de la création, et je reconnais sa vérité dans le plaisir que j'ai à croire ..................
L'incrédulité de bonne foi, s'il en existe, est l'engourdissement de l'âme; celle de mau-

vaise foi en est l'irritation. Je ne trouve pas en moi ces deux abérations ; et, après tout, je ne sais pas mentir, je déteste tout ce qui est faux, ainsi on doit me croire."......

Lorsque Lord Byron s'avoue superstitieux, il n'en exagère, ni n'en affecte les symptômes. Il y a des traits de lui qui montrent qu'il était souvent absorbé pour examiner l'influence que tel jour, telle rencontre, tel temps, tel accident avaient eu sur sa vie, pour calculer ensuite et appréhender celle que de pareilles circonstances pouvaient avoir sur son avenir. M. G. m'a assuré avoir vu Lord Byron, l'homme le plus malheureux du monde, pour avoir écrit des lettres et entrepris quelque chose, un jour de Vendredi. Il répétait pendant plusieurs jours : " Comment ai-je pu oublier que c'était un Vendredi ?" On connaît son mot (toutes les fois qu'il y avait à sa table treize personnes,) " Pourquoi ne sommes-nous pas douze ?" Un orage, la maladie de quelqu'un qu'il chérissait, une affaire dérangée, la rencontre d'un convoi funèbre, le cri lamentable d'un chien, une pierre qui tombaitprès

de lui, une personne qu'il voyait et qu'il croyait reconnaître pour lui être apparue dans un songe, suffisaient pour fixer son idée, et pour y voir autant de présages. Mais le pressentiment et le rêve, voilà les magiciennes qui agissaient le plus puissamment sur son imagination ; c'étaient les véritables oracles qu'il ne savait pas mépriser.*

Lord Byron demandait à chacun de ses amis s'il s'était jamais fait dire la bonne-aventure ; et il voulait savoir, dans le cas affirmatif, si ce qu'on lui avait dit avait été réalisé. Il connaissait toutes les superstitions des grands hommes, il les comparait avec les siennes ; mais lui-même n'avait pas telle ou telle autre superstition spéciale ; c'était son

---

* Une demoiselle anglaise de beaucoup d'esprit, Miss Hol[d], me disait dernièrement : "Nous autres Anglaises et Anglais nous sommes préoccupés de pressentimens, de présages, de prédictions, ce qui forme la préface de notre destinée ...... Je ne sais pas à quoi cela tient, mais il est certain qu'en Angleterre on pense plus que dans tout autre pays aux rapports de l'homme avec les causes invisibles."

âme qui était disposée à s'écouter dans toutes ses impressions.

Quand on pense que Lord Byron, jeune homme, riche de génie et d'un beau nom, caressé par la fortune, flatté par l'admiration littéraire, a été forcé d'être malheureux, et que le destin l'a arraché de sa patrie pour accomplir son décret sur une plage étrangère lorsqu'il n'avait que trente-sept ans, on peut croire que ce destin le poursuivait comme un fantôme, pour lui indiquer d'une manière mystérieuse sa mort inévitable ! C'est ainsi que son âme prédisait son malheur, en regardant les plus simples accidens comme des oracles.

Ne cherchons pas à deviner les énigmes de notre organisation ; tout ce que nous en savons n'est pas assez pour en expliquer les émotions mystérieuses. Et qu'on ne se croie pas philosophe lorsqu'on rit des pressentimens, ni homme d'esprit lorsqu'on se moque de ceux qui sont crédules à la voix secrète de leur cœur !......

---

Lorsque Lord Byron se décida à partir pour la Grèce, on pouvait juger, à son humeur

gaie, à son jeu de physionomie, fidèle miroir de ses émotions, qu'il était charmé du rôle qu'il allait jouer. Il avait toujours désiré de donner à sa vie une importance politique, et il était ravi de saisir une occasion qui pourrait le faire apprécier comme capable de soutenir le rang d'homme d'état. Rappelons-nous ce mot qu'il dit dans une lettre à sa mère avant son premier voyage, lorsqu'il lui écrivit ; *When I return, I shall make a legislator.*

Se considérant comme un être appelé au secours d'une nation, dans un moment très-délicat et très-important, il avait en vue deux objets : l'opinion du cabinet anglais sur les affaires de la Grèce, et l'opinion que ses compatriotes et les ministres avaient de lui. Il sentait peut-être dans ce moment-là l'inconséquence de toutes ces bizarreries poétiques qui l'avaient compromis aux yeux des personnes sages de l'Europe. Il fallait donc inspirer de la confiance par sa conduite, et éviter de se mettre en opposition directe avec son gouvernement.

Pénétré de cet objet, Lord Byron devint cir-

conspect, sa contenance commença à être digne de son mérite ; sans être ridicule ni affecté, il évaluait les exagérations et les bravades des autres ; et, abdiquant certains principes qu'il avait annoncés dans ses productions littéraires, ne se laissa guider que par la prudence. On ne le reconnut plus que par son amabilité. Loin de prêter foi à tout ce qu'on lui écrivait sur les progrès des Grecs et sur les intentions du cabinet britannique, il se proposa d'examiner avant de juger, et d'attendre au lieu de précipiter.

Persuadé qu'il allait se donner en spectacle à toute l'Europe, et que ce n'étaient plus ses ouvrages qui devaient être le sujet de l'admiration ou de la critique des gens de lettres, mais que c'était sa conduite politique qu'on allait peser et juger ; envisageant en même temps que son rôle pouvait être parfois ridicule, et que pour cela même était nécessaire une manière d'agir irréprochable et un grand tact dans l'attitude qu'il allait choisir, il pensa à démentir les anciennes préventions qu'on avait

à son égard, en se montrant digne de la mission qu'il s'était donnée.

Ce fut avec un tel cadre, et dans cette persuasion, qu'il quitta Gênes au mois de Juillet, 1823, sur un bâtiment appelé l'*Hercule*, qu'il frêta à son compte.........Il partit pour la Grèce! " *To return victorious, or return no more.*"

## CHAPITRE X.

*Arrivée de Lord Byron à Céphalonie.—Sa demeure dans cette île.— Son départ pour Missolonghi. —Manière d'envisager la position de la Grèce et celle de l'Europe. — Sa mort.*

---

Les problèmes de la Providence sont insolubles.
NAPOLÉON.

---

LAISSONS le récit de son voyage et les circonstances qui l'accompagnent; il y en a certainement de fort intéressantes, mais l'écrivain doit suivre son modèle. Maintenant la personne privée de Lord Byron fait place à l'homme qu'on peut regarder investi d'une certaine importance politique. D'autres se sont chargés de faire connaître le journal

de son voyage, ses courses dans les îles Ioniennes, sa vie domestique, les accidens dans les différentes traversées de l'Adriatique ; ils ont parlé de ses promenades à cheval, ils ont mentionné la tempête qu'il essuya, les visites qu'on lui rendit, ses habitudes, ses projets, ses refus, et ils n'ont pas laissé ignorer jusqu'au moindre détail de sa vie ; quant à moi je me bornerai à examiner ses vues et sa conduite à l'égard du pays auquel il se dévoue.

Lord Byron avait besoin d'étudier le véritable état de la Grèce pour se former une idée précise de la manière avec laquelle il aurait pu exercer une certaine influence, et être utile à la cause de ce pays. Pour bien connaître cet état, il ne fallait pas se jeter immédiatement dans les lieux où régnait la plus grande fermentation ; là, il n'aurait pu porter aucun jugement sain et impartial, car il lui aurait été difficile d'observer tranquillement la marche des événemens. Il fallait pourtant voir de près l'attitude de l'insurrection ; il fallait s'assurer jusqu'à quel point son nom

et l'objet de son dévouement pouvaient préparer les esprits des chefs, pour que la considération à laquelle il avait droit de s'attendre, lui fût garantie même avant son arrivée. Cette prudence était nécessaire, surtout dans un pays où plusieurs personnes de différentes contrées accouraient, les uns par spéculation, les autres par bizarrerie chevaleresque, un certain nombre pour y trouver un asyle, et d'autres peut-être comme des agens secrets. Lord Byron n'aurait certainement pu souffrir d'être mêlé avec un tout autre auxiliaire, et après tout, c'est bien prudent et même adroit, pour s'assurer de l'enthousiasme qu'on veut produire, de se faire annoncer, d'arriver près de l'endroit, se faire attendre, et même désirer. Il ne faut rien prodiguer si l'on veut s'emparer des résultats. Lord Byron a dit plusieurs fois ensuite : " I come not here to join a faction, but a nation, and to act with honest men, not speculators, or peculators, as the Greeks daily call each other, I must be circumspect."

Pour obtenir l'objet d'observer, et fixer le plan de sa conduite, Lord Byron décida

de se diriger vers Céphalonie. En faisant quelque séjour dans cette île, c'était se mettre en sentinelle bien près de la Grèce continentale, d'où il pourrait apprendre la véritable position de ses habitans, leur faire connaître sa manière de voir, et établir des communications, ce qui était son objet et son but.

En choisissant Céphalonie pour son point d'observation, Lord Byron ne se dissimula point les ménagemens qu'il crut devoir garder envers les autorités anglaises.

Quoique le cabinet de St. James vers la fin du 1823, commençat à regarder les affaires de la Grèce d'une manière différente qu'à l'époque de la première insurrection, il n'avait pourtant pas donné à sa neutralité une physionomie décidée, car dans l'attitude même d'un état neutre, on remarque des symptômes qui font deviner les principes du gouvernement à l'égard d'une des deux parties belligérantes.

Comme pair anglais, avec un caractère prononcé de défenseur de l'indépendance grecque, Lord Byron sentit qu'à son arrivée dans cette île il ne devait pas s'exposer à une réception équivoque de la part du commandant.

Ainsi le noble Lord se retrancha tellement dans les bornes d'une convenance bien calculée, qu'il sut commander la considération au lieu de la compromettre. Son arrivée et le temps qu'il séjourna dans Céphalonie produisirent l'effet auquel il s'était attendu. Des renseignemens lui arrivaient de toutes parts, les chefs de tous les partis s'empressèrent de lui écrire; on lui fit des demandes, des éloges, des questions, des remercimens, des adresses et des projets. Par le style et la correspondance de chacun il eut en main les fils des troubles intérieurs qui fermentaient dans ce pays. Son nom et l'objet de sa mission avaient donné de belles espérances aux différens pouvoirs, et aux personnes qui influençaient les affaires. On l'aurait désiré à Athènes, à Tripolitza, à Missolonghi. Enfin, quelques Grecs vont le voir à Céphalonie, et, de cette île même, il jugé l'état de la Grèce. Qu'apprend-il par toutes ses correspondances? Quel est le tableau que lui présente l'ouest et l'est de cette contrée? Quel est le jugement qu'il porte sur l'insurrection des chrétiens?

Un seul point était entièrement décidé pour le noble Lord : c'était celui qui, sans un prompt secours d'argent, l'élan général des Grecs allait être paralysé ; et que l'énergie qui les avait compromis par leurs triomphes mêmes, était au moment de se convertir ou en intrigues, ou en découragement, ou en désespoir. Ce dernier cas aurait pu être favorable au succès de l'indépendance, si la Grèce avait été plus sauvage et si elle n'avait pas eu une aristocratie.

Les principales ressources et le principal soutien de la guerre entreprise par les Grecs était la marine; or, tous les miracles du patriotisme et du dévouement, toutes les ressources d'un courage héroïque, n'enfantent ni les bâtimens, ni l'artillerie. Des révolutions dans le siècle actuel, ne sauraient s'effectuer par le simple enthousiasme des vertus patriotiques. Celles-ci à peine peuvent servir de rempart à la corruption, et c'est déjà un grand phénomène à l'avantage du succès. La force a établi son luxe et a confié à l'argent une grande partie de ses triomphes. Les sciences mêmes, en substituant leurs inven-

tions à la vigueur des bras, ont rendu l'énergie de la nature secondaire, en multipliant les moyens d'une puissance factice ; mais, pour cette puissance, il faut une finance. Les trésors organisent les hommes, et maintenant rien ne réussit s'il n'est organisé. On peut dire que, depuis que l'Europe est devenue financière, les peuples et les gouvernemens reçoivent leur impulsion par le budget de l'état, et par ce numéraire flottant qui associe la politique à son jeu. Si autrefois le manque d'argent ne désespérait pas les peuples, maintenant le strict nécessaire les décourage. Mais la Grèce a des optimats riches, puissans et dévoués ; riches, oui ; puissans, non ; dévoués, jusqu'à un certain point. Les richesses des particuliers suffisent pour soutenir la première impulsion, mais ne peuvent pas être une garantie pour les dépenses d'une guerre longue dans un gouvernement qui prélude à un système financier.

En Grèce les principales ressources pour le trésor ne pouvaient être tirées que sur les terres. La culture dans les pays esclaves ne peut pas

prospérer, et il faut remarquer que les biens fonds les plus considérables appartenaient aux optimats Turcs, qui n'ont jamais su tirer beaucoup de profit de leurs possessions. Pour les grandes dépenses instantanées, les impositions sur les terres ne répondent pas assez promptement à l'objet qu'on se propose, et c'est faute de pouvoir attendre que les gouvernemens dans des cas d'urgence, ont recours aux emprunts précipités ; moyen par lequel on met en gage les événemens ; et qui, depuis la révolution surtout, est devenu le *sine quâ non* de la diplomatie européenne.

Lord Byron convaincu que le véritable service à rendre aux Grecs était celui de disposer d'une partie de sa fortune pour les aider, fit connaître au Prince Maurocordato, ainsi qu'à d'autres qu'il allait mettre une somme assez considérable à la disposition du gouvernement. Ce moyen valait beaucoup mieux que toutes les belles phrases et les grandes déclamations à la mode. Nous ne sommes plus au temps que la démagogie, n'importe dans quel sens, fait fortune. Le positif de l'intérêt

a révolutionné la générosité antique, et amorti l'énergie des illusions.

Malgré les instances qu'on lui faisait de se rendre sur le continent de la Grèce, Lord Byron était bien loin de s'y résoudre, car il ne pouvait se former une idée assez favorable de l'état du Péloponèse pour se décider à quitter Céphalonie. Le tableau des factions qui agitaient ce pays l'avait, en quelque sorte, découragé. Il avait jugé que les dissentions des partis ne servaient qu'à faire avorter le succès; et pour faire face à ces partis, il ne pouvait y avoir que la force d'un gouvernement central, composé de personnes dont le caractère aurait répondu à leurs lumières; ce moyen était bien difficile dans un pays où le mot discipline était inconnu, et où la fierté, mêlée à l'esclavage, avait formé un caractère insubordonné par instinct, obéissant par force, et mécontent par habitude. Ajoutez à cela que parmi les Grecs il y avait le manque de lumières et de connaissances nécessaires pour les convaincre des devoirs de leur nouvelle position, et on comprendra aisément que la dif-

ficulté d'obtenir le pouvoir de la considération par le moyen d'un gouvernement fort de l'unité de son action, devait faire appréhender les dangers d'un tel état.

Parlant à ses amis Lord Byron disait dans différens entretiens: " Je ne vois dans les Grecs que beaucoup d'exaltation, beaucoup de chimères, de grandes prétentions, de grands traits de courage, mais ils ignorent les sacrifices d'amour-propre qu'il faut faire pour réussir à être indépendant. Je vois l'oligarchie grecque aux prises avec l'abnégation patriotique. La valeur sauvage de certains chefs, je la vois toujours menaçant l'ordre d'une organisation. Il y en a quelques-uns qui me paraissent les héros querelleurs de la fable. Cela me fait frémir, car quel meilleur moyen pour n'être que des factieux turbulens, qui, tout en se croyant d'excellens Grecs, serviront puissamment la cause des Turcs? Si la Grèce avait moins d'optimats, il y aurait moins de ressources, mais moins de difficultés pour s'accorder et s'organiser. Il n'y a pas, cependant, de révolution, sans de grands propriétaires,

mais aussi il n'y a pas un plus grand obstacle pour en venir à un résultat conséquent, que les passions de ces mêmes propriétaires. Il y a, en Grèce, trop d'hommes riches et trop de vues particulières pour les élémens d'une prompte régénération. Ce sont toujours les hommes du Bas-Empire dégradés par la servitude.... Mais ils se sont trop compromis ; c'est le seul lot qu'il y a en faveur de leur cause ; jusqu'à présent leur valeur et leur dévouement ont été vraiment admirables...... et, après tout, leur ennemi n'est pas trop à craindre. Le gouvernement ottoman a usé son fanatisme, et par conséquent sa force : à part des vices que ce gouvernement renferme, sa politique de temporiser et d'attendre, politique qui peut avoir un bon succès envers les puissances étrangères, lui sera fatale envers un peuple insurgé.

"Sans la révolution française, je pense que l'empire ottoman aurait été partagé. Le Directoire et Napoléon sauvèrent la Porte du sort de la Pologne. Maintenant cela n'arrivera pas de sitôt ; les gouvernemens se sont imposé plus de responsa-

bilité dans les grands coups diplomatiques. En surveillant les nations, ils ont ajourné les intérêts privés .......... C'est pourtant fort intéressant à voir, que tout en étant en garde envers les peuples, on craint de se compromettre, si on mettait à exécution les anciens plans des cabinets. La nouvelle politique a fait naître des scrupules pour les conquêtes et les agrandissemens. Cette position prouve en faveur du siècle, puisqu'on s'examine pour se préserver des abus : céla n'est pourtant pas dans les principes des grands états, et le premier réveil ou la première collision pourront déranger ce système. . . .Quant aux Grecs, ils ne seront pas protégés, mais ils ne seront attaqués par aucun état chrétien. Leur attitude et leur cause présentent des embarras à la *conscience* de la politique, c'est un cas d'exception pour les *principes*.

" La Porte a l'avantage d'être une puissance établie, une puissance reconnue, avec une succession de quatre siècles, et dans une position qui empêche les grands frottemens. Ainsi on lui doit les égards du principe de conversation,

et ceux qu'on veut lui accorder afin de prévenir le cri : *A moi le premier.* Mais voilà tout.

" Le Divan comprend très-bien que si les Grecs réussissent à s'établir en nation indépendante, ce sera pour l'empire Ottoman, *le commencement de la fin ;* c'est aussi ce qui forme le lointain du tableau pour les puissances européennes, dans l'affaire de la Grèce ........Mais les Grecs n'en sont pas encore là ; il faut les organiser, les accorder, les moraliser : trois choses que je crois bien difficiles, mais possibles avec le temps, la patience, et l'argent."......

Dans ce temps là, Lord Byron était impatient de voir que la flotille d'Hydra ne sortait pas, et que, malgré les bonnes nouvelles qu'on recevait de Londres et qui faisaient espérer que l'emprunt serait, bientôt conclu, les dissentions des chefs empêchaient de mettre à la voile. Il avait jugé que la véritable force de la Grèce n'était que dans le nombre de ses bâtimens et la valeur de ses matelots ; que la flotte seulement pouvait

attaquer, vaincre, et délivrer les différens pays des côtes, il était ainsi contrarié de cette coupable inaction dans laquelle on restait. A ce retard fatal se joignaient les nouvelles des différends élevés entre le corps législatif et les membres du pouvoir exécutif. Il avait appris que le Prince Maurocordato avait quitté sa place et s'était rendu à Hydra, que Colocotroni révélait depuis lors ses dispositions hostiles, et son ambition, et pour surcroît de contrariété on savait que les députés qui devaient se rendre à Londres pour contracter l'emprunt restaient dans l'île sans songer à partir. D'après ce tableau on pouvait juger que le présent était paralysé, l'avenir avorté, et que la Grèce ne présentait qu'un champ de factieux qui paraissaient ne s'être révoltés, que pour donner le spectacle de l'impuissance où sont les masses d'aboutir à quelque résultat utile, et de l'impossibilité d'obtenir que les particuliers agissent pour l'objet du bien public. Ce fut dans cette occasion que Lord Byron écrivit plusieurs lettres au Prince Maurocordato, à quelques membres du corps législatif et à

des individus qui jouissaient d'une certaine influence. La plupart de ces lettres ont été perdues lorsque le Comte Gamba, qui avait la boîte où les *duplicata* étaient renfermés, a été obligé de les faire jeter en mer, au moment que le bâtiment du Capitaine Spiro, au bord duquel il était, fût surpris par la frégate turque*. Par tout ce que j'ai pu recueillir cependant des rapports des personnes qui ont vu ces lettres, en Grèce, il paraît que Lord Byron écrivant à quelques membres du gouvernement, il leur disait : " Vos ancêtres, Messieurs, étaient destinés à donner à la terre l'éclat, la force et la civilisation. Ils étaient le peuple aîné du génie et de la valeur ; ils préludèrent en effet à l'étonnement de tout ce qu'il y avait de sociétés organisées ; mais ils commencèrent à se disputer, à se partager, à se combattre: leurs commérages devinrent des rivalités, leurs rivalités se changèrent en haines impla-

* On trouve les détails de cette rencontre dans l'ouvrage de Monsieur le Comte Gamba.

cables, et dirigeant leur gloire à vaincre dans leur propre pays, ils révélèrent à l'ambition d'un prince adroit le secret de leur faiblesse. Partagés comme ils étaient en grandes familles, leurs querelles les empêchèrent de trouver un centre de forces. Ce vice qui tenait beaucoup à la nature de leurs premiers établissemens, a été depuis ce temps-là, la cause de la facilité avec laquelle tout en parlant liberté, la Grèce a passé d'un joug à l'autre. Vos temples, vos statues, vos héros, vos philosophes, vos artistes, vos poëtes ont conservé des droits à l'admiration et à l'intérêt de la postérité. Il y a de la magie dans le nom de votre patrie, et soyez persuadés que c'est aussi pour honorer les anciens temps, que la cause de votre indépendance a un si grand succès dans les vœux de toute l'humanité. Mais si vous faites disparaître cette illusion par votre conduite inconséquente, si les chefs de vos tribus, les membres de votre gouvernement, les optimats de votre pays ne donnent d'autre garantie que leur ambition, et leur intérêt privé,

en préludant, dans une cause aussi difficile à soutenir, par la jalousie, les soupçons, l'avidité du gain, alors vous montrerez que la servitude vous a rendus incapables d'un tout autre état. Vos dissentions sont épiées, et c'est sur elles que la politique européenne spéculera. La force de vos tyrans ne peut être que dans votre nullité. L'histoire de presque toutes les révolutions est en partie celle des vices de ceux qui les ont agitées; si vous suivez leurs exemples, vous aurez leur sort, mais songez que la Porte, qui ne sait pas vaincre sait punir, et que là où la vie de l'homme n'a que le prix du plaisir et du caprice du despote, vos maîtres ne cesseront de trancher vos têtes que lorsque leurs bras seront fatigués. C'est cette horrible absurdité, c'est ce sacrilège exercé contre la nature qu'on désire voir éloigné d'une terre chrétienne; si vous le préférez, suivez vos querelles; elles seront les plus fortes auxiliaires des Pachas, mais n'abusez pas l'Europe, en lui faisant croire que vous voulez être indépendans.

" Ne vous attendez pas, Messieurs, que je serai le complice d'aucune faction; si votre objet a

un but général, je serai fort heureux de pouvoir contribuer de ma personne et de mes moyens à votre indépendance, mais je ne partirai pas de l'île où je suis, sans être revenu de l'idée que l'état de vos affaires ne présente que de fausses garanties à la délivrance de la Grèce."

Quelques jours après Lord Byron reçut des lettres qui l'invitaient à se rendre à Tripolitza, en l'assurant que sa présence pouvait concilier tous les partis et donner une direction utile aux affaires. Malgré sa répugnance pour se porter en Grèce avant qu'il eût connu de meilleures dispositions et plus d'ensemble, l'espoir que sa personne et ses conseils pouvaient avoir un effet salutaire pour le bien public, le décida à partir pour Tripolitza. Tout était préparé, il était au moment de quitter Céphalonie, lorsqu'il vit arriver les députés qui devaient se rendre à Londres, et qui lui apportaient des lettres du prince Maurocordato, dans lesquelles cet illustre primat l'assurait que la flotte partirait dans peu de jours, et que lui-même s'embarquerait pour

aller à Missolonghi. Il reçut en même temps une demande du corps législatif pour un prêt de 300,000 piastres turques qui devaient être employées au payement de la flotte. Lord Byron donna des lettres aux députés, consentit à prêter 200,000 piastres, et comme on le priait de tourner ses regards vers la Grèce occidentale, il envoya le docteur Hanacquiro pour avertir le gouvernement des raisons qui l'avaient déterminé à changer son départ pour Tripolitza.

Les dissentions continuaient toujours, mais le prince Maurocordato dans sa lettre lui ayant fait comprendre que cela tenait en partie au mauvais état des finances, Lord Byron s'empressa de faire réaliser les 4,000 livres sterlings dans les îles Ioniennes, et avertit bientôt le prince, ainsi que le corps législatif, que l'argent était prêt. Dans une des lettres qu'il écrivit à quelques membres du corps législatif, il répétait ses idées sur le danger des dissentions, en leur disant, que si on ne faisait pas le sacrifice des amour-propres,

on n'aurait fait que des insurrections fatales à leur bonheur, et pas une révolution utile à leur propre indépendance. " Si les personnes, ajoutait-il," " qui combattent pour leur liberté sont animées par une grande énergie, elles sont en même temps exposées aux dangers des passions, qui tant qu'elles ne sont pas dirigées vers le but général, agissent avec une anarchie épouvantable qui métamorphose la cause publique en faction.

" Les monarchies ont le grand avantage de l'unité dans l'obéissance. Le respect pour l'autorité garantit le succès de l'action. On peut concevoir que quelques individus dans des monarchies tempérées se flattent de jouer un rôle par leurs intrigues, et qu'ils donnent cours à leur ambition et à leurs intérêts privés, dans le but d'obtenir quelques avantages. Mais quelle autre ambition peuvent avoir en Grèce les chefs et les hommes de toutes les classes, s'ils ne s'attachent pas exclusivement à la cause et à l'intérêt de leur pays? Quelle autre influence pour-

raient-ils espérer que celle que leur nation peut acquérir? Quels sont les avantages qu'ils peuvent rêver, s'ils s'éloignent de l'objet commun, l'indépendance de leur patrie, qui seule pourrait leur donner une existence civile ...."

Enfin vers le milieu du mois de Décembre cette flotte tant désirée sortit du port d'Hydra; elle s'avança vers Missolonghi, prit une corvette turque qui portait beaucoup d'argent. Le prince Maurocordato débarqua dans cette ville. L'enthousiasme des habitans le récompensa des traitemens de ses ennemis. On envoya plusieurs bâtimens à Céphalonie pour prendre les ordres de Lord Byron. *Le Léonidas* arrive, Lord Byron s'embarque sur le *Mystico*, et quitte Céphalonie.

---

Dans ce trajet il y a eu aussi beaucoup d'aventures; une tempête, une capture, de grands dangers, des ruses bien appliquées; enfin on trompa les Turcs, on noya les papiers, on sauva la vie, on brava les ouragans, on atteignit le port; et Lord Byron, sa suite

dispersée, ses chevaux, ses chiens, ses preux Suliotes .... les voilà tous à Missolonghi.

On peut dire que ce voyage renferme le thême d'une petite odyssée; mais notre sujet ne nous permet pas de faire des descriptions ni de raconter des événemens de ce genre. Nous excusons seulement ceux qui pensent que le naufrage qu'essuya le bâtiment où était le noble poëte pouvoit être envisagé comme le mauvais présage de cette destinée qui devait s'accomplir dans le pays qu'il allait défendre ......... Que d'exemples de pareils avertissemens! Les décrets de la Providence sont quelquefois annoncés par des événemens précurseurs, mais comment les détourner!......

Lord Byron trouva, à Missolonghi, une grande quantité de primats accourus dans cette ville; des habitans des montagnes, des citoyens des plaines d'Arta, d'autres de Salone, et d'autres des endroits les plus éloignés étaient tous venus à Missolonghi former une assemblée générale, à l'objet de songer à l'acte constitutionnel, pour donner une forme régulière au nouveau gouvernement, tout le Pélo-

ponèse étant déjà libre, excepté les châteaux de Patras, Modon et Coron en Morée.

Un autre objet, non de moindre intérêt était celui d'organiser une force régulière. Plus les Turcs étaient convaincus d'une résistance, plus les Grecs devaient s'attendre à les voir reparaître avec des armées très-nombreuses. L'énergie d'un peuple insurgé sans discipline n'a jamais un effet proportionné à la masse dont elle émane ; la résistance que présentent des milliers d'hommes sans tactique n'est soutenue que par les efforts d'un grand courage qui, quelquefois, est obligé de connaître la supériorité de l'art. Excepté la différence des armes, on peut dire que les Grecs actuels se rapprochent des anciens combattans, et de ces héros Homériques qui tantôt boudaient, tantôt se disputaient, tantôt se débandaient pour faire des prises, ne voulant obéir qu'à leur enthousiasme et à leurs passions. Pour réparer à tous les inconvéniens que présentait l'état politique et militaire de la Grèce, il n'y avait qu'un remède, un seul remède : la dictature *de circonstance*. Dans différentes

époques, pour se preserver des grands dangers, les peuples n'ont eu d'autre moyen de salut que de se jeter pour quelque temps dans les bras de cette magistrature qui réunit les divergences, et donne à la force le grand avantage de l'unité. Mais ce mot est un sacrilège pour les gens exagérés qui croient que les seules paroles de liberté et d'indépendance suffisent pour vaincre, triompher et se constituer. Fatales illusions, qui n'ont d'autre effet que de faire avorter les succès auxquels on s'attend, et de parodier la félicité des peuples en l'immolant aux phrases et à l'arrogance de l'insubordination. Lord Byron, examinant les élémens de cette assemblée, y remarqua beaucoup d'exaltation et beaucoup de fausses idées, un grand désir de bien et d'indépendance; mais les derniers succès des Grecs faisaient croire à plusieurs citoyens qu'ils pouvaient tout braver et tout prétendre. L'idée d'une dictature *à temps* soumise aux lois organiques de l'état était, peut-être aussi, celle de Lord Byron; mais comment débuter par exposer une telle opinion? On aurait pu le croire un émissaire

de quelque gouvernement qui venait leur proposer un prince étranger, car on sait combien les peuples insurgés sont soupçonneux. D'un autre côté Lord Byron n'aurait pu faire agréer cette idée par le choix d'un de leurs concitoyens parce que 1°, il aurait fallu connaître les qualités sublimes de la personne qui aurait mérité d'en être investie ; 2°, il faut considérer que, pour un tel rôle, on ne peut se passer des égards en faveur d'anciens titres, ce que vu l'état de fermentation, était bien difficile à faire comprendre, mais qui, pourtant, est très-nécessaire lorsqu'il s'agit d'investir volontairement du pouvoir suprême un individu, qui ne s'en est point emparé par ses exploits. Pour un nom qui doit être le premier représentant d'une nation il faut la garantie des siècles. Les princes des temps héroïques avaient aussi leur généalogie, et sans avoir acquis un droit extraordinaire par un mérite également extraordinaire, on en revient toujours aux titres héréditaires de ces mêmes noms qu'on est accoutumé d'entendre et qu'on sait qu'ils ont été autre fois investis de la première magistrature.

Dans différentes réunions qui avaient eu lieu chez le Prince Maurocordato, Lord Byron, après avoir écouté les propos de plusieurs personnes, leur tenait le langage suivant : “ Vous exagérez, messieurs, votre bonheur. Vous vous faites des illusions gigantesques qui pourront faire tort à la réalité. Pourquoi faire du sort de votre belle patrie un roman, dont les pages seraient déchirées et mises en morceaux par les puissances européennes, qui déjà ne sont pas très-charmées de vous admirer ? L'élan de vos compatriotes est sublime, mais il peut être dangereux, si vous en faites un modèle à suivre. Votre régénération sera digne de l'histoire de votre pays, mais elle ne peut, elle ne doit pas servir d'exemple, car votre position n'a le moindre rapport avec toute autre contrée de l'Europe. Vous croyez, qu'en grâce des beaux noms qui retentissent à la postérité avec l'éclat du siècle qu'ils ont illustré, vous croyez, dis-je, pouvoir reparaître avec les mêmes droits et la même considération, comme si, depuis vos anciennes métamorphoses, les sociétés étaient restées toujours immobiles pour

attendre votre résurrection! Vous avez certainement une belle cause à défendre, l'humanité et la religion sont pour vous, mais la politique des grandes puissances vous surveille, elle épie vos démarches, elle calcule jusqu'à quel point elle peut endurer votre indépendance. La politique respecte la religion, mais elle la fait servir au soutient de l'état. La politique écoute les réclamations de l'humanité, mais à la voix des sentimens de la nature, elle oppose l'intérêt de l'état. De ce fameux axiôme *Salus populi, suprema lex est*, la politique en a fait l'application aux principes du gouvernement, elle en a fait son profit. Il n'y a qu'un code pour les cabinets c'est celui qui garantit la stabilité des trônes et l'inviolabilité des gouvernemens ; d'autres théories rencontrent toujours de grandes difficultées: et quoique parfois reçues comme des exceptions elles ne le sont pas par toutes les puissances : les principes ont remplacé les intérêts particuliers.

" Pour conjurer les soupçons et même le courroux du plus fort, il vous faut de la sagesse et de la prudence. Voilà les armes qui doivent

servir d'égide à votre indépendance, et de garantie pour ceux qui, sans être vos ennemis, peuvent se croire les arbitres de votre sort. Loin de vous, Messieurs les rêves de l'ancienne liberté, des anciennes institutions, ou de toute autre organisation sociale qui ne conviendrait à l'époque actuelle de l'Europe, époque où les inconséquences des différens peuples ont jeté l'alarme pour la sûreté des pouvoirs établis. Votre insurrection aurait été appuyée par quelque Monarque, si le cri de votre indépendance eut retenti en 1815 ; mais vous avez levé l'étendard de la liberté dans le même temps que d'autres levaient celui de la révolte, et vous avez effrayé et indigné ceux qui, dans d'autres circonstances, vous auraient peut-être applaudis.

« Vous parlez de la possibilité de remettre quelques-unes des anciennes lois, vous parlez d'un système fédératif, vous voudriez peut-être reproduire les Amphyctions dans le corps d'un sénat, vous rêvez une folle démocratie, et toujours cette ancienne populace d'Athènes paraît être l'objet de vos idées. Ni le sort d'Aristide, ni celui de Socrate et de Phocion ne peuvent vous la faire craindre ! Songez-

vous qu'une fois délivrés du fer musulman, vous n'aurez d'autre ennemi à combattre? Et songerez-vous toujours à vous quereller les uns les autres, pour être la proie d'un nouveau Philippe et voir vos autels et vos murs détruits par de nouveaux proconsuls? Votre imagination est exaltée par l'objet de votre cause, mais c'est justement dans cet état qu'il faut vous examiner. La fièvre a son délire, le calme a sa raison. Vous direz que mon imagination est celle d'un poëte, mais votre sort n'est pas un sujet de fiction, et je ne monterai au Parnasse que lorsque votre beau drame sera achevé. Il vous faut un gouvernement fort de son unité, fort de sa considération, fort de son inviolabilité. Les cris et les prétentions populaires sont le tapage d'un parterre qui empêche la pièce d'être jouée. Plus vous ferez de sacrifices en faveur de l'utilité publique, plus votre marche sera rapide; plus vous serez en harmonie avec la sûreté des autres puissances, et plus vous dissiperez leurs appréhensions, moins vous aurez à craindre l'influence hostile des cabinets étrangers."

Toutes les fois que Lord Byron parlait au milieu de l'assemblée grecque, il était sûr, non seulement de persuader, mais de convaincre. Son influence commençait à produire l'effet qu'il désirait; car, malgré les intrigues des membres du gouvernement, ils avaient été chassés, et l'assemblée législative avait déjà eu la force de nommer d'autres individus à leur place. On avait choisi comme chef George Conturiotti, homme digne de toute la confiance publique, et on peut dire que les opérations qui regardaient le système d'organisation politique étaient en grande partie dirigées par les conseils de l'assemblée de Missolonghi.

La mort de Lord Byron a été certainement un bien grand malheur surtout pour l'influence qu'il exerçait dans la direction des affaires chez un peuple qui avait besoin des conseils de gens sensés, et de l'appui de personnes riches. Sa manière de voir était si sage et si modérée qu'elle aurait pu mener à des conséquences très-avantageuses à une nation qui a tant d'obstacles à surmonter pour soutenir sa cause, et se modérer au milieu d'un

enthousiasme factieux,...mais n'anticipons pas les événemens et tournons encore un peu nos regards au langage tenu par le noble Lord pendant le temps qu'il vécut.

Son principal objet étant celui de guérir les Grecs de leurs idées démocratiques (qui n'auraient pu cadrer avec les garanties d'un gouvernement qui devait viser à être reconnu) il tâchait dans ses entretiens privés, soit avec le prince Maurocordato, soit avec d'autres chefs éclairés de les convaincre de certaines vérités indispensables, en leur disant souvent: "Je vous invite, Messieurs, à réfléchir sur ce que j'aurai l'honneur de vous soumettre. Ce n'est pas assez de vous délivrer du joug de la Porte, il vous faut ensuite prendre place parmi les états européens. Il faut vous classer d'une manière à ne pas craindre qu'on vous dise *vous n'êtes pas bien parmi nous, vous troublez le repos des contrées qui vous avoisinent, votre organisation politique est un foyer de discordes, nous craignons vos principes, l'Europe ne peut consentir à vous reconnaître.* Qu' auriez-vous gagné, Messieurs, si après tant de nobles sacrifices

tant de dévouemens héroïques, vous n'auriez fait qu'exciter les soupçons et le mécontentement des cabinets jaloux de l'inviolabilité de leurs principes ? En reparaissant parmi les puissances indépendantes et parmi les nations avec un rang, il faut choisir celui qu'on peut soutenir, autrement tous vos efforts n'aboutiraient qu'à donner aux autres le prétexte de vous faire la loi ; et si vous n'êtes plus les esclaves du Croissant, vous resterez toujours soumis, et dépendans d'autres pouvoirs. Vous ne serez jamais assez forts pour lutter contre la politique européenne, il faut donc éviter de lui donner des raisons pour se plaindre, et pour vous imposer des conditions.

Ne vous flattez pas que l'Angleterre un jour ou l'autre vous soutiendrait ouvertement ; que la France épouserait peut-être vos intérêts, et que les Etats-Unis viendront vous défendre. Vaines illusions ! Dans le cas d'une guerre continentale à votre égard, le cabinet de St. James se mettrait en sentinelle pour vous reconnaître après que vous vous serez soutenus, et après avoir bien calculé quel profit la nation anglaise

pourrait tirer de votre commerce et de votre position pour ses intérêts en l'Orient. La France, ballottée entre les principes et les considérations, restera dans un état de parfaite neutralité; mais qu'est-ce que c'est qu'une neutralité? C'est comme les gens qui se placent au parterre pour applaudir ou pour siffler la fin du drame; et quant aux Etats-Unis, il leur serait bien difficile de jeter le gant aux puissances européennes pour défendre votre organisation, pendant qu'ils ont besoin de veiller et protéger leur navigation dans les grandes rivières du nouveau continent, et profiter aussi de l'attitude des états américains, pour leurs rapports commerciaux, objets très-importans pour leurs intérêts et leur politique. Vous obtiendrez peut-être quelque protestation en votre faveur, mais les protestations ont un effet moral pour le cabinet qui les fait, mais aucun résultat avantageux pour la nation en faveur de laquelle elles sont faites. Ainsi tous vos efforts, Messieurs, doivent tendre à *neutraliser* les vues de quelques gouvernemens

européens qui sont à calculer dans quel temps, et à quel moment ils doivent prendre part à vos affaires.

"Jusqu'à présent, vous vous êtes soutenus d'une manière admirable, je dis admirable, dans ce que vous n'avez pas eu besoin des bayonnettes étrangères pour commencer votre délivrance; le tout est maintenant de savoir forcer les autres à respecter votre inviolabilité. Dans votre cause, vous avez une grande auxiliaire, c'est la religion vis-à-vis la légitimité du croissant; car malgré la doctrine des états, qui consiste à défendre le pouvoir tel qu'il se trouve, il y a cependant dans cètte circonstance une espèce d'hésitation qui fait envisager et même sentir la responsabilité de la démarche envers la croyance européenne. Mais si la politique pouvait avoir des raisons pour rendre cette responsabilité un simple scrupule, alors l'hésitation disparaîtra, et on aura bientôt trouvé des raisons pour justifier les hauts décrets.

"Le tableau que je vous présente, Messieurs, ne doit pas échapper à votre consi-

dération, et s'il y a un moyen sûr pour bien poser votre édifice, c'est celui d'un gouvernement solide, à l'abri des factions, et des factieux, un gouvernement qui puisse donner des garanties par sa forme, par le choix de la magistrature, et de la personne, ou des personnes qui en seront investies. Les considérations pour ce dernier choix ne peuvent pas être l'effet de simples entretiens. Il vous faut encore d'autres circonstances pour le fixer, mais il faut y songer. Vos auxiliaires doivent être les banquiers de Londres, d'Amsterdam, et de Paris; il faut cependant mériter leur confiance: le crédit aussi a ses appréhensions, ses opinions et quelquefois ses fantaisies; mais un peuple qui se dispute et qui s'affaiblit au lieu de s'organiser, ne donnera jamais grand sujet d'espérance même aux spéculateurs les plus exaltés......"

Dans ce temps-là, Lord Byron s'occupait de l'organisation des Suliotes, et d'autres troupes qu'il aurait désiré voir disciplinées. Le colonel Stanhope, des Allemands et quelques

autres étrangers étaient arrivés à Missolonghi, et tachaient d'enrégimenter quelques milliers de Grecs qui devaient aller à l'attaque de Lépante. La prise de cette ville était de la plus grande importance, et Lord Byron avait décidé de s'y rendre en personne et de s'exposer à tous les dangers. Il voulait débuter dans la carrière militaire par un grand éclat, comme il avait débuté dans la carrière littéraire. Il y a des êtres qui ne peuvent rien faire de médiocre, car la nature leur a donné de grandes proportions dans l'énergie morale. En même temps qu'il s'occupait de l'organisation des Suliotes et de l'expédition de Lépante, Lord Byron songeait aux moyens d'éclairer la nation et de l'instruire.

Un peuple ignorant cadrait assez bien avec la férocité sauvage du temps des Goths, des Huns et des Vandales, mais alors on n'était que guerrier, pillard, et insubordonné. Après la victoire on en venait aux mains avec les chefs pour le partage du butin. Rappelons-nous Clovis! Le mot devoir était renfermé dans le mot nécessité, et on peut dire

qu'on ne connaissait d'autre loi que celle de la conquête, et d'autres mœurs que celles des camps. Mais obligez une nation à des devoirs positifs, et faites la jouir des avantages d'un gouvernement organisé sans l'éclairer sur sa condition, et sur l'obéissance qu'on doit aux lois et aux autorités ; donnez des institutions à un peuple qui n'a que l'esprit de malice, sans la connaissance du bien, vous ne ferez qu'une société absurde qui n'est susceptible d'aucune amélioration. La parfaite ignorance est incompatible avec les bonnes mœurs, comme les fausses connaissances et les faux principes le sont avec les institutions solides et le bonheur des peuples. Lord Byron pensa qu'il fallait commencer par faire lire toutes les classes de la société, et leur faire connaître ainsi leur véritable état. Pour obtenir un tel objet le meilleur moyen était celui d'établir des feuilles périodiques. Les journaux sont le budget journalier des faits et des connaissances de tous les pays ; ils accoutument le peuple à être curieux, et c'est déjà un grand pas pour préluder à l'instruction publique. Avec l'école de Lancastre,

de bons cathéchismes, et des journaux dirigés dans les bons principes, on éclaire les masses. Le peuple ne doit pas en savoir davantage, mais il ne doit pas en savoir moins.

Si l'on réfléchit attentivement on verra qu'une des principales causes du développement général, on la doit aux journaux ; en effet il est impossible de comparer les progrès que l'éducation publique a faits depuis la moitié du siècle dernier, époque où date à peu près la naissance de quelques gazettes. Certainement on peut leur attribuer aussi toutes les fausses idées, les exagérations, et cet esprit de vertige qui a fait le malheur des nations, quoique ceux qui l'ont promu appartinssent à une classe élevée et de tout temps instruite,...mais voulant tenir un langage impartial sur le siècle actuel les états ont-ils jamais été aussi puissans, aussi forts, aussi riches que maintenant ? La finance a-t-elle jamais été dans un état si prospère ? Le commerce a-t-il jamais été aussi étendu, les manufactures aussi multipliées, les découvertes aussi nombreuses ? Dans les siècles qui ont précédé, on faisait des guerres, on faisait

des entreprises, on bâtissait des monumens mais on faisait des dettes énormes, et on ne connaissait pas la manière de les réparer. On peut dire que la puissance n'avait qu'un éclat d'emprunt. A la mort de chaque monarque, la nation devait pleurer sa gloire ou ses prodigalités. Tout était engagé au présent dans l'incertitude de savoir comment l'avenir l'escompterait. La richesse était un apanage particulier, et le vice obtenait de l'ignorance l'immunité et quelquefois l'encouragement. Maintenant on fait des guerres de géans, on les paye d'avance, on fait des emprunts, on les escompte à profit ; l'avenir répond du présent, parce qu'on a les moyens de se suffire sans attendre, et parce que tout ce qui sera ne peut être qu'un développement favorable de ce qui est.—La tranquillité publique est souvent troublée ;—mais soyons de bonne foi, elle l'a été de tous temps sous différens prétextes ; les vices sont en grand nombre, mais on s'en cache ; les crimes ne sont pas aussi fréquens, et on les punit. Pouvons-nous nous persuader que lorsqu'il y avait plus d'ignorance, il y avait plus de religion, plus de respect pour le trône, plus de chances pour le bonheur public ?

Mais appellerons-nous religion l'époque où on se massacrait en son nom, où on affichait la dépravation des mœurs comme un *sine quâ non* du haut rang, et où le fanatisme légalisait l'inhumanité? Appellerons-nous époque favorable au respect des trônes celle, où les grands vassaux s'insurgeaient, où l'aristocratie mettait la royauté en tutelle, et où les lumières, partage de peu de personnes, ne servaient qu'à miner sourdement le pouvoir qui ne pouvait jamais connaître un ennemi caché?.. . Quant au bonheur général, ce bonheur consistait à ne pas savoir qu'on était malheureux! et en cela j'en conviens; c'est comme un malade qui ignore qu'il a un cancer qui lui mine l'existence. Mais appellerons-nous félicité publique celle où l'état manquait d'un code de lois fixes, où les intérêts particuliers, la propriété et l'existence civile n'avaient point de garanties solides, faute d'un pouvoir judiciaire indépendant d'où dépend exclusivement le repos et le bon ordre des peuples; car tout le reste n'est qu'accessoire, et quelquefois incompatible avec l'état des nations!

Le développement des facultés morales est

certainement comme celui des forces physiques ; on abuse également des unes et des autres ; mais on peut diriger la force et la rendre utile lorsqu'elle existe, et on ne peut s'en servir nullement lorsqu'on en manque. Ce qui paralise maintenant l'énergie morale des nations éclairées, ce sont les appréhensions et les cochemares de l'autorité supérieure qui se croit faible lorsqu'elle est puissante, tandis qu'elle se croyait puissante lorsqu'elle était faible. Mais du moment que le pouvoir monarchique, dans une nation riche et éclairée, sentira sa vigueur et sa véritable énergie, il se montrera avec la supériorité, que lui donne l'attitude de ses peuples et la sagesse de ses institutions. Que de beaux palais n'ont pas été habités pour y croire des revenans ! C'est un art sublime celui de réussir à inoculer la peur ; toute force réelle disparaît lorsque l'imagination est frappée de crainte, et certes que le meilleur revenu des politiques adroits est hypotéqué sur la crédulité des hommes.

Si les autres peuples ont joui, plus ou moins des fruits d'une éducation publique, les Grecs

n'ont pas fait partie en cela de la grande famille européenne : il fallait ainsi commencer cette éducation.

Lord Byron, en instituant les deux gazettes, appelées la *Chronique Grecque* et le *Télégraphe* qui parut un mois après, avait en même temps l'idée de faire connaître à l'Europe les faits véritables qui arrivaient dans ce pays, pour contredire et faire disparaître tous les mensonges qui se débitent en pareilles occasions. Pour donner une idée de l'esprit dans lequel ces journaux étaient dirigées, nous citerons un passage du premier numéro du *Télégraphe* grec. Ce passage est très-remarquable, car tout en faisant connaître les raisons qui ont porté les Grecs à réclamer leur indépendance, il blâme, en quelque sorte, les révolutions des autres pays, vu l'état dans lequel les peuples de l'Italie et de l'Espagne jouissaient des avantages de la même religion, de ceux des droits civils et politiques, et de plusieurs garanties sociales ; le contraste est sans doute frappant, ainsi le *Télégraphe*, en justifiant la révolution grecque, accuse celle des autres.

" Alcuni partiti" dit-ol " di varie nazioni hanno voluto riguardare l' insurrezione Greca, come un ramo delle machinazioni rivoluzionarie d 'Europa, e confondere la causa Greca con quella dei Giacobini di Francia, dei Carbonari d' Italia, e dei Costituzionali di Spagna e di Portogallo.

Noi non ci maravigliamo soltanto come una tal supposizione abbia potuto trovare credenza, ma neppure sappiam concepire qual strana circostanza possa averla generata, se non fosse l'epoca in cui questa guerra di rissurrezione cominciò, o il nome che gli s' è dato di *Ribellione*. A chiunque voglia esaminare la cosa con un poco di attenzione, e di buona fede, apparisce chiaro come questa causa ha non solamente veruna corrispondenza colle recenti ribellioni delle nazioni Europee, ma che nell' istoria moderna, e forse nell' antica, non si trova esempio di nazione, che abbia tentato di rivendicare colle armi la propria usurpata libertà con maggior diritto che la Greca.

" Non è per certo nostra intenzione di farci giudici delle varie querele, che si sono disputate; e che si disputano nelle varie contrade d' Europa, tra i diversi partiti, e le diverse fazioni d' una stessa nazione.

" Basta per noi di osservare che qualunque possino essere le pretenzioni, o le ragioni di un partito contro l' altro, le parti che si proclamano oppresse, e che per liberarsi hanno ricorso a secrete congiure, o ad aperte rivolte sono membri per lo più di una sola nazione indipendente, unita nel render culto al comun salvatore Gesù Cristo; godente di una gran parte dei beneficj della civilisazione, dei più necessarj dritti civili, e non di rado di una parte dei politici, e che soltanto per estendere il cerchio di quei dritti danno moto a quelle sfortunate convulsioni. Ma qual connessione può aver questo stato di cose con quello della Grecia, e colla sua causa? Soggiogata da alcuni secoli per la prepotenza della scimitarra, e contenuta in servitù finora colla sferza e col ferro da una nazione affatto contraria di religione,

di linguaggio, e di costumi, qual rapporto fù mai fra il Greco ed il Turco, fuorchè quello di uno schiavo col padrone! E qual dritto vantò mai il Turco sopra il Greco, fuorchè quello della forza? E con qual pretesto si potrebbe disputare al Greco, che malgrado la sospettosa vigilanza del suo tiranno ha saputo approfittare della civilisazione dei suoi fratelli cristiani, e che si sente rinascere in vigore, e in forza? Come si potrebbe contrastare al Greco il dritto di rivendicare coll' istess' arma, con cui gli fù usurpata la terra de' suoi avi, e la sua libertà?

" Se si rivolge gli occhi all' istoria si vedrà che ne la Svizzera, ne i Paesi-Bassi, ne le colonie del nuovo mondo che si sono levate a nazioni indipendenti e rispettate, furono mosse da una minima parte delle ragioni che debbono procurare il comune favore delle nazioni civilizate e cristiane, alla Grecia"....

Le paragraphe suivant du même journal dit: " Uno dei membri più zelanti delle società bibliche di Londra e di Malta, ha man-

dato da Cefalonia una quantità di bibbie, e di altri opuscoli evangelici stampati in greco moderno, alla disposizione del nobile Lord Noel Byron, e del Dr. Mayer perchè siano sparsi ad instruzione morale e religiose del popolo Greco."

Le zèle de Lord Byron était ainsi également dirigé vers l'objet de la religion, car il sentait bien qu'un bel enthousiasme produit par les vérités chrétiennes devait être d'un grand secours à la cause grecque. Quel plus beau courage en effet que celui inspiré par les doctrines de l'évangile ! et certes la plus forte raison qui induit les gens du bas peuple à apprendre à lire, c'est pour comprendre l'écriture sainte. Ce moyen d'éducation, loin d'encourir les dangers des faux principes, forme en grande partie la morale de la vie privée.

Un but auquel Lord Byron visait aussi, était celui de fondre la cruauté qu'exerçaient les Grecs dans les momens de vengeance, et de leur inspirer des sentimens plus humains. C'était une entreprise bien difficile, et la

chance n'était pas en faveur d'un bon résultat; car il faut les vertus d'un peuple très-civilisé et très-soumis pour lui faire comprendre que la générosité vaut mieux que la vengeance; et après tout c'est un cas bien particulier que celui d'une nation nourrie du spectacle d'affreuses cruautés, et qui ayant été si long-temps victime, se voit enfin en état de se venger. Il est pourtant sûr que plus d'une fois Lord Byron arrêta le coup qu'on était prêt à porter contre des prisonniers turcs, et ordonna l'humanité qu'il ne pouvait encore inspirer*.

Le langage tenu par Lord Byron dans les assemblées, ainsi que ses lettres, commençaient à produire le plus heureux effet dans l'intérieur de la Grèce. Les dissentions n'étaient pas si fréquentes, et on goûtait l'avantage des vérités dictées par la prudence et sa-

---

* Je ne répète pas dans cet ouvrage ce qu'on a rapporté de Lord Byron lorsqu'il renvoya les prisonniers à Ussuff Pacha, ainsi que des traits semblables cités ailleurs.

lutaires à leur position. Ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre aux membres du gouvernement qui résidaient à Craniti, envoyaient des négociateurs pour se réconcilier avec les autorités, et tous les chefs des bandes belligérantes sentaient la nécessité d'obéir à un pouvoir établi.

Un événement se présenta qui prêta encore à Lord Byron un nouveau sujet de donner des conseils aux Grecs. Le capitaine York anglais commandant le brick *Alacraty*, vint à Missolonghi avec deux officiers pour demander satisfaction non seulement de la prise que les Grecs avaient faite sur Patras, mais encore d'autres infractions à la neutralité du pavillon Ionien. Le tribunal de Missolonghi avait jugé dans le temps cette capture bonne prise, et on voulait presque soutenir cette décision. Lord Byron écrivit à l'instant une lettre aux capitaines des bâtimens, que cela regardait, leur faisant voir tous les inconvéniens de se brouiller avec le gouvernement Ionien, et après avoir arrangé cette affaire pour laquelle le capitaine York avait positivement déclaré qu'il n'aurait consenti à aucune tran-

saction, le noble Lord voulut faire comprendre toute l'importance qu'il y avait à conserver la plus parfaite harmonie avec tout ce qui était autorité anglaise; dans une réunion où se trouvaient les gens les plus distingués, il leur tint le langage suivant :

« Réfléchissez bien, Messieurs, aux résultats qui pourraient arriver d'un état de mésintelligence avec le gouvernement anglais. Peut-être vous avez mal jugé, ou vous n'avez pas compris sa politique à votre égard. Une première impression défavorable vous a empêché d'apercevoir la véritable attitude de ce gouvernement. Cette impression produite par un fait bien incertain, fort douteux, et dans tous les cas incompatible avec la morale de tout gouvernement civilisé, n'aurait jamais dû être adoptée dans le cas même qu'elle eût été fondée; car si vous eussiez réussi dans un projet de telle nature, vous auriez allumé la discorde européenne, et les conséquences d'un coup aussi imprévu auraient été incalculables. L'Angleterre, dans tout ce qui se passe maintenant en Europe, y porte

son attention mais pas ses hostilités. N'ayant plus l'intérêt de culbuter ce chef d'un pouvoir colossal qui menaçait son commerce et les principes de son ordre social, (car, par une de ces bizarreries d'opposition, tout ce qu'il y avait de plus radical s'attachait à tout ce qu'il y avait de plus despotique), l'Angleterre dis-je, après avoir réussi à faire vaincre et à vaincre l'homme qui lui avait fermé l'Europe, a repris sa politique individuelle toujours dirigée par les avantages du commerce du monde; elle ne regarde les événemens des différentes nations que comme des procès particuliers, dont les débats ne sauraient attirer son intervention directe; mais son autorité placée près de votre péninsule ne pourra que vous être utile, puisque votre cause n'a pas de responsabilité envers les principes de son gouvernement. Dans le cas, cependant, où vous ne sauriez pas mériter sa favorable surveillance, songez que tout disparaît en présence de sa force maritime, et que la mauvaise humeur des autorités Ioniennes suffirait pour gêner, embarrasser, troubler tous vos

succès. Certes le cabinet anglais à cette heure a fixé ses idées sur les probabilités et les chances de votre guerre, mais on peut dire que *c'est le secret des dieux* et qu'on ne s'en apercevra qu'au dénouement d'une scène imprévue. On peut seulement connaître avec évidence que les principes de sa politique sont plutôt en faveur des nations qui s'organisent de fait, et qui par leur position sont en état de prendre part au grand mouvement du commerce du monde, base sur laquelle le nouveau ministre fonde toutes ses opérations diplomatiques la regardant comme le grand levier de la puissance et de la prospérité nationale. Ainsi, Messieurs, en insistant sur ce que votre conduite soit convenable et propre à assurer les doutes des Monarchies continentales, je ne cesserai jamais de répéter que la bonne intelligence avec le gouvernement anglais et les autorités Ioniennes est du plus grand intérêt pour votre cause."

Peu de temps après cette époque Lord Byron eut le chagrin de connaître combien était difficile à civiliser et à former à l'obéis-

sance des montagnards âpres et indociles comme leur sol. Les Suliotes, braves sur le champ de bataille, fiers et indépendans lorsque même ils portaient des fers, capables des exploits des temps héroïques, étaient turbulens, sanguinaires et ennemis de la discipline. On fut obligé de les faire sortir de la ville et de les garder dans les bois pour les lâcher, au besoin, comme des bandes exterminatrices.

Tous les détails de l'organisation d'un corps de Grecs que Lord Byron devait commander, les intrigues particulières, les petits événemens arrivés à Missolonghi pendant son séjour, ont été rapportés et décrits par d'autres. La fin malheureuse du noble poëte fut presque annoncée quelque temps auparavant par une de ces attaques effrayantes qui le fit rester sans connaissance et sans parole. En se réveillant de sa syncope, les seuls mots qu'il proféra furent : " Avez-vous cru que j'aie peur de mourir ?" C'est comme s'il avait dit : " Voilà mon essai, bientôt je ne pourrai plus vous le demander."

Ici je suspends mon récit, car il vaut mieux

écarter de notre pensée l'image de tout ce qui finit. (Quoiqu'il soit donné à nos facultés et à notre sentiment de ne pas s'arrêter là où le mouvement cesse). Lorsqu'on a parlé du génie d'un jeune poëte, lorsqu'on a eu sous les yeux le tableau mouvant des événemens, des anecdotes, de la gloire qui lui appartient; lorsqu'on s'attend à le voir encore dans l'avenir.... forcer notre imagination à arrêter son essort, et la priver de son enthousiasme, pour la borner aux considérations de notre fin, c'est la priver de sa vie intellectuelle. Quand on pense que cet être merveilleusement organisé, l'homme, capable d'étonner l'univers par son génie, ou par ses actions, disparaît parce que le plus petit accident a détruit sa santé; une telle faiblesse paraît inconciliable avec le sublime de la condition humaine......mais c'est l'ordre de la création; ce mot dit tout. .........*

---

Lord Byron laissa la Grèce initiée au bonheur d'un bel avenir, mais en même temps, comme un grand embarras à débrouiller. Rien n'était organisé, rien éta-

bli, rien consolidé ; point de centre d'opérations, point de véritable déférence et respect à un pouvoir généralement agréé. Les Grecs, accouraient là où ils étaient menacés, mais aucun plan de campagne ne pouvait être adopté, car il manquait l'ensemble des forces, et les ressources du trésor. Avec cela il était à penser qu'à mesure que la Porte commençait à se convaincre de la difficulté de reconquérir les provinces perdues, et de faire reculer l'insurrection, elle devait faire de grands efforts pour réclamer les forces de tous les peuples fidèles au prophète, et réunir la *croisade des turbans* contre les *infâmes* chrétiens. L'Egypte et l'Asie-mineure devaient être appelées au secours ; le sultan, dans les bras mêmes de ses jolies victimes, maudissait la croix, frémissait de rage, et prétendait que toute la terre de l'islamisme fît écho à sa fureur. La quatrième campagne allait s'ouvrir, il était à croire qu'elle devait accabler les insurgés du nombre des forces des Pachas tributaires ; la cinquième, si les Grecs s'obstinaient à vaincre, la voix de Mahmoud aurait fait accourir jusqu'aux hordes des déserts de l'Afrique et de l'Asie, et les puissances européennes, spectatrices de la lutte, rassuraient d'un côté la Porte et avertissaient les Grecs qu'il fallait se hâter pour se faire croire une nation....Lord Byron avait déjà prêché

les vérités qui pouvaient leur servir de guide ; il leur fallait de l'argent, le savoir employer après l'avoir obtenu ; s'organiser dans le même but, au lieu de guerroyer comme des bandes insubordonnées, choisir enfin un gouvernement qui pourrait être une garantie pour la Grèce, une garantie pour l'Europe ; et laissant les chicanes à des temps plus tranquilles, se pénétrer de l'idée que, pour assurer l'indépendance de leur pays, il fallait attaquer au lieu de se défendre, menacer les maîtres dans leurs harems plutôt que les repousser lorsqu'ils arriveraient dans leurs enceintes, et qu'une fois vainqueurs il fallait prévenir par leur sagesse le moment où d'autres gouvernemens se croiraient forcés à délibérer sur leur sort. *Hoc opus, hic labor.*

FIN.

De l'Imprimerie de G. Schulze,
13, Poland Street.

Pag 77

